Docteur E. Monin

LES ARTHRITIQUES

MÉDECINE ET HYGIÈNE



PARIS

OCTAVE DOIN EDITEUR



PRÉFACE

Substratum de toute jouissance, la santé est comme le bonheur ; on ne l'apprécie que par contraste. Nous détestons la maladie, parce qu'elle est une injure au plus puissant de nos instincts : l'instinct de conservation.

Que la Nature élimine les faibles et les imparfaits, c'est là une loi de biologie générale parfaitement admissible ; mais, voir tous les jours les plus vaillants, les plus vivants, périr par l'exagération nutritive, voilà qui est fait pour nous étonner et nous remplir d'émoi. C'est pourquoi j'ai entrepris, une fois de plus, la tâche de guérir et de préserver, dans la mesure du possible, les personnes dont l' « excès de santé » menace l'équilibre physiologique dans ses sources les plus vives.

Prolonger la vie des infirmes, c'est une noble tâche, bien que ce soit, en fin de compte, travailler implicitement à la dégénérescence de la race humaine... Préserver les forts de l'épée de Damoclès qui les menace, eux et leur descendance; leur apprendre à louvoyer, en matière d'hygiène individuelle, entre le trop et le trop peu : voilà un programme de prophylaxie plus pratique. J'ai cherché à le remplir dans ce petit volume, dont il serait facile de critiquer les imperfections et les lacunes, rendues presque fatales par le désir primordial de la clarté.

La diathèse arthritique, qui se dérobe dans les descriptions abstraites, s'impose, comme l'a très bien dit Grasset, dans les réalités cliniques. Un homme qui tend à l'obésité, qui se plaint de migraines, de douleurs musculaires, articulaires ou névralgiques, concordant avec les variations de l'atmosphère; un sujet dont les digestions sont lourdes, acides, flatulentes, dont la peau fonctionne exagérément; qui est soumis à la constipation, aux hémorroïdes, au diabète, aux attaques de

goutte : voilà, pour tout clinicien, ce qu'on appelle un arthritique. *Le rhumatisme et la goutte représentent, au total, les deux branches principales du tronc de l'arthritisme. Le retard des actes nutritifs, la tendance aux congestions, aux concrétions viscérales et à la sclérose artérielle, la prédominance des acides dans les humeurs et l'insuffisance notoire des oxydations organiques comme des éliminations nécessaires : voilà encore des symptômes caractéristiques de la maladie bourgeoise par excellence.*

Plus on se voue à l'étude des affections chroniques, plus on reste convaincu de la puissance et de l'ubiquité de cette grande diathèse : l'arthritisme, la seule, du reste, qui surnage dans le lot semi-duodénal qu'admettaient, il y a moins d'un siècle, toutes les nosologies. Aujourd'hui, les idées philosophiques des anciens ont été sapées et détrônées de toutes parts : nous sommes arrivés à un tournant dans l'histoire de la médecine. Puissent les contradictions, puissent les luttes de la chimie et du microscope, nous délivrer enfin des systèmes, ces

fétiches auxquels furent immolées, médicalement parlant, tant de victimes humaines! Déjà, nous possédons sur la nutrition un certain nombre d'axiomes qui nous permettent de mieux raisonner nos théorèmes thérapeutiques ; malheureusement, trop de petites trouvailles nuisent encore à la vue d'ensemble, les arbres empêchant (comme le dit le proverbe latin) de voir la forêt. La médecine actuelle ressemble fort à l'un de ces palimpsestes, où l'on a bien de la peine à déchiffrer et à faire revivre le texte primitif. D'insipides antiennes, stratifiées peu à peu, ont recouvert la tradition et obscurci le sens commun de l'art de guérir…

Pleine de suffisance, la jeune École médicale (cet âge est sans pitié !) aime à jeter allègrement par-dessus bord les principes et opinions des plus grands de nos devanciers. Elle croit ainsi supprimer les résultats d'une longue expérience contrôlée par les siècles et infirmer les conclusions de l'observation minutieuse des vieux cliniciens, qui pâlit aujourd'hui devant la culture trop exclusive des sciences de laboratoire. Mais ce n'est guère

par cette intransigeance qu'on sert le progrès : avant toute conquête nouvelle, il faut conserver, sinon le culte, du moins le respect *de la tradition et s'efforcer de concilier, quand on le peut, les anciens et les modernes. En faisant table rase des idées de nos anciens maîtres, les présomptueux de notre époque ne font guère que favoriser les entreprises audacieuses et avides des charlatans : ne suffit-il pas d'exhiber les contradictions constantes de notre art, pour enlever souvent à l'homme souffrant toute foi scientifique ? Alors, rien n'est plus aisé que d'exciter la crédule curiosité de l'incroyant, en présence de remèdes plus ou moins mystérieux ou censés seulement nouveaux...*

Instruire et éclairer le grand public, tel a toujours été le but de mes publications. Ce n'est pas encore dans ce livre que je présenterai la panacée merveilleuse, capable de réaliser immanquablement le vir quadratus, *ce proche parent du mouton à cinq pattes ! Je crois seulement y avoir donné nombre de conseils et de formules utiles : tout ce qui m'a frappé, d'ailleurs, au point de vue cli-*

nique, dans une pratique de vingt années, je l'ai noté avec le plus grand soin, pensant, avec Flaubert, que ces impressions du moment peuvent revenir, mais pas les mêmes et pas de la même façon, *et qu'il importe, avant tout, de ne rien perdre, en fait de pratique curative surtout...*

Être dans la science un littérateur et dans la littérature un savant, ce n'est pas une mince ambition. C'est là le noble idéal que j'ai toujours placé devant mes yeux : cependant, avant toute recherche littéraire, je place d'abord la clarté, qualité indispensable pour que le lecteur s'intéresse à la vulgarisation de la médecine. La précision dans le style n'est, du reste, pas seulement utile au vulgarisateur : elle est le véritable cachet de la science..., ou, du moins, elle le fut et devrait l'être toujours. Obscuritate rerum verba obscurantur.

Dr E. Monin.

Paris (7, rue Royale), 15 janvier 1898.



LES ARTHRITIQUES

CHAPITRE PREMIER

L'HÉRÉDITÉ ARTHRITIQUE

L'HÉRÉDITÉ est, assurément, le facteur le plus important de la prédisposition morbide. La transmission par nos parents des défauts physiques et des particularités pathologiques n'a jamais été douteuse, même pour Hippocrate et Aristote. Mais ce sont des recherches presque contemporaines qui ont fait de l'hérédité « la cause des causes » des maladies.

A la vérité, nous héritons plutôt des prédispositions morbides ou de la *réceptivité*

que des maladies elles-mêmes. L'hérédité est surtout paternelle pour la grande diathèse humorale, l'arthritisme, tandis que l'influence maternelle semble créer plus volontiers les tares névropathiques. Cela n'empêche pas, d'ailleurs, l'arthritisme de subir ses transmutations habituelles et d'apparaître rarement similaire à lui-même.

Je dirai plus : on ne rencontre guère l'hérédité vraie que pour les affections morbides transformables. C'est monnaie courante d'observer un père dartreux procréant des enfants rhumatisants ou hémorroïdaires, un goutteux des hépatiques ou des graveleux, un asthmatique des migraineux, des obèses et des diabétiques. Le vice arthritique ne s'augmente point par la transformation héréditaire ; il s'affaiblit plutôt et perd de sa vigueur. Mais sa rétrogradation donne souvent naissance à des formes chroniques et bâtardes de la diathèse, sur lesquelles les traitements rationnels ont rarement beaucoup de prise (maladies du

système nerveux central, psychoses, tumeurs malignes). A mesure, d'ailleurs, que l'hérédité se répercute, l'économie présente à son égard une force réactionnelle moins marquée. La nutrition, alors, ne se borne pas à se ralentir : elle dégénère visiblement, ou, tout au moins, subit d'implacables modifications.

Quand on ne trouve pas de tare héréditaire dans la famille d'un *goutteux*, écrit Cullen, on doit soupçonner la fidélité conjugale de la mère !

Les parents arthritiques donnent souvent naissance à des enfants lymphatiques, c'est-à-dire éminemment prédisposés à la scrofulo-tuberculose. C'est ainsi qu'en physiologie la richesse engendre la misère ; c'est ainsi que l'acidité des humeurs et l'abondance des tissus en déchets nutritifs se chiffrent, chez les descendants, par une mauvaise crase du sang et par des éléments anatomiques d'une faible résistance aux microbes et aux toxines.

Les arthritiques fournissent aussi des pro-

duits dont on remarque, de bonne heure, l'excessive irritabilité nerveuse. Or, étant données les difficultés actuelles de la lutte vitale chez ces excitables, il est facile de concevoir et de prédire le surmenage et la neurasthénie, son acolyte, deux conséquences presque obligatoires et souvent précoces de la diathèse.

L'arthritisme nous apparaît donc comme le type des maladies familiales. C'est pourquoi son rôle est si vaste dans la pathologie actuelle. L'hérédité, cette mémoire de l'espèce, possède, sur la destinée des descendants d'arthritiques, une influence primordiale. Assurément, rien n'est plus persistant, par conséquent plus difficile à atteindre, que la cause prédisposante des maladies et des séries morbides. Mais n'est-ce point quelque chose que de discerner les menaces orageuses de l'avenir et de pouvoir libeller, de bonne heure, une ordonnance préventive ? Que de fois n'est-il pas possible, par le règlement

méthodique des recettes et des dépenses organiques (au moyen de ces deux grands modificateurs hygiéniques : l'alimentation et l'exercice), de modifier à fond la diathèse, et de placer, en tout cas, le client à l'abri de complications menaçantes pour sa sécurité vitale[1] ?

S'il est vrai que nous portons tous, en naissant, les causes de notre destruction (chaque homme, suivant Hippocrate, vient au monde affligé d'une maladie mortelle, qui est la vie), l'expérience nous a révélé méticuleusement l'art d'accroître nos moyens de défense naturelle contre la mort et de fortifier énergiquement notre sol organique contre l'incessante agression de nos ennemis morbides. Un homme d'esprit a dit que le médecin instruit guérit toutes les maladies, sauf la

[1] L'arthritis fait souvent irruption dans la descendance des ouvriers devenus bourgeois, qui n'ont pas su s'accommoder, par une sorte d'accoutumance héréditaire, au mode inusité de leur nutrition ; il faut plusieurs générations, aussi bien pour s'acclimater au milieu social que pour s'adapter au climat. (BOUCHARD.)

dernière. Il est certain que, de nos jours surtout, le public peut et doit avoir confiance dans la valeur salutaire d'un art basé surtout sur la prophylaxie des complications et sur l'éloignement des causes destructives avérées.

C'est à l'économie politique qu'appartient surtout la lutte contre l'hérédité et en faveur de la régression des diathèses. Faisons (comme l'a dit H. Spencer) de bons animaux : favorisons les riches croisements. L'influence héréditaire est puissante pour le bien comme pour le mal. Voyez comme la tare pathologique s'élargit dans la descendance : *Similia similibus paruntur aut gignuntur*. C'est au mariage physiologiquement mieux compris qu'il incombe de prévenir les influences malfaisantes sur les individus et sur la race[1]. Meilleur choix des générateurs : voilà le seul engin d'atténuation pour notre péché originel et

[1] Voir mon livre *l'Hygiène des sexes* (5e édition).

pour nos germes héréditaires. Par de bons croisements, la nature se rectifie, les familles échappent à la destruction, les races les plus fatiguées se renouvellent.

Il importe surtout d'éviter les mariages consanguins. Ils multiplient et portent au carré les néfastes effets de l'hérédité, et sont d'autant plus à combattre que les arthritiques sont un peu comme les névropathes : ils s'attirent et s'unissent volontiers. Aussi, combien de familles apparaissent, de nos jours, entachées du vice héréditaire neuro-arthritique ! Combien en souffrent et en meurent !

Lorsqu'on n'a pas été assez heureux pour arracher l'enfant aux périls de la probabilité morbide héréditaire, l'hygiène et l'éducation du premier et du deuxième âge (autrement dit, l'influence du milieu) peuvent encore beaucoup pour l'éradication des germes diathésiques. L'air, l'eau et l'aliment constituent toujours, comme aux temps fabuleux

des Asclépiades, le trépied curateur sur lequel nous devrons appuyer toute résistance raisonnée aux hécatombes de l'arthritisme héréditaire.





CHAPITRE II

LE RHUMATISME, SES MODALITÉS ET SON TRAITEMENT

« DEVINEZ ce que c'est, ma fille, que la chose du monde qui vient le plus vite et s'en va le plus lentement ; qui vous fait approcher le plus près de la convalescence et vous en retire le plus loin ; qui vous fait toucher l'état le plus agréable et vous empêche le plus d'en jouir ? Ne sauriez-vous le deviner ? Jetez-vous votre langue aux chiens ? C'est un rhumatisme... »

Malgré les progrès de la thérapeutique, cette boutade de la grande Marquise à Mme de Grignan est toujours exacte. S'il est une

entité pathologique ondoyante et diverse, c'est bien celle-là. Les causes occasionnelles du rhumatisme sont toutes celles qui portent entrave au bon fonctionnement de la peau : le froid humide, les variations atmosphériques, le logement malsain, dans les maisons trop nouvellement bâties, le vêtement mal compris ou insuffisant, provoquent ainsi des manifestations rhumatismales.

Ce sont surtout les tissus organiques dont la vitalité est affaiblie et les régions qui fatiguent le plus (genoux, chevilles, membre supérieur droit) qui sont exposés de préférence à leurs atteintes.

Il n'est guère de maladie à allures plus variées que le rhumatisme : mais on peut affirmer que toutes ses variétés se trouvent réveillées par la saison printanière. Les anciens attribuaient ce réveil aux perturbations des perspirations sudorales : les fonctions de la peau, stimulées par les premières chaleurs, se troubleraient sous l'action d'une *vicissitude*

atmosphérique quelconque et le rhumatisme serait engendré par cette « répercussion » de matériaux destinés à l'élimination. Aujourd'hui, les théories changent : le rhumatisme, au moins dans sa forme aiguë articulaire, ne serait autre chose qu'une maladie infectieuse fébrile, dont les bacilles pathogènes (d'ailleurs *inconnus*) entreraient dans l'organisme par la voie amygdalienne : c'est pour cela (non pas que *votre fille est muette*), c'est pour cela que l'attaque aiguë rhumatismale est fréquemment précédée d'angine, observation faite par tous les cliniciens.

En dehors de ses complications sur le cœur, et plus rarement sur la plèvre, le rhumatisme articulaire aigu est surtout dangereux par la fièvre intensive et la sérieuse anémie qu'il détermine. De plus, pendant l'attaque, le sang se charge de fibrine et reste ainsi une sorte de source de prédisposition aux douleurs rhumatismales ultérieures, — formes *subaiguës*, où la souffrance est peut-être moins exquise,

mais tout aussi mobile et davantage rebelle.

Le traitement de la crise aiguë réside dans une alimentation légère, composée d'œufs à la coque, bouillies de céréales, panades légères, un peu de bon vin de quinquina. Comme boisson, le lait est la meilleure des tisanes éliminatrices : on l'additionne de 2 grammes de salicylate de soude et 5 grammes de bicarbonate par litre : le fébricitant boit avidement ses trois litres par jour, qui recèlent le remède spécifique de son arthrite aiguë. Si la soif est encore vive, j'ajoute quelques tasses de décoction d'*ephydra vulgaris*, plante populaire en Russie contre le rhumatisme. En cas de constipation, j'ai recours à l'eau de Carabana ou au phosphate de soude (dose de 30 grammes pour ce sel). Localement, je fais, trois fois par jour, sur les articulations engorgées, des onctions douces au moyen du mélange : huile de ricin 150, liniment de Rosen 75, acide salicylique 15, essence de wintergreen 10 (agiter avant de s'en servir), et je recouvre

d'épaisses couches d'ouate les parties frictionnées.

Le rhumatisme musculaire est caractérisé par des douleurs sourdes localisées, qu'exaspère la contraction des muscles atteints. Parfois très fugace et comme crampoïde, d'autres fois affectant les allures d'une déchirure ou d'une brûlure, le rhumatisme musculaire atteint, avec prédilection, la partie postérieure du tronc. Les douleurs vives éprouvées en tournant la tête, en se baissant, en éternuant, sont ordinairement du rhumatisme musculaire : torticolis, lumbago, pleurodynie...

Pour éviter les rechutes aiguës, il est bon de continuer le salicylate de soude : une cuillère à soupe de la célèbre solution du Dr Clin. Cette médication a la propriété de défibriner le liquide sanguin. Lorsque la convalescence est franchement établie, je conseille l'emploi de l'huile de foie de morue, de l'iodure de fer et de l'arséniate de strychnine (2 à 5 milligrammes par jour).

La cause occasionnelle en est fréquemment dans un courant d'air qui supprime brusquement la transpiration. Le meilleur traitement consiste dans les ventouses sèches ou scarifiées : dans le cas de généralisation, je préconise avec ferveur les bains de sable chaud, qui non seulement sont très sudorifiques, mais agissent, à la manière du massage, en suractivant la circulation locale.

Il existe certaines douleurs rhumatismales d'origine nettement professionnelle. L'une des plus curieuses, récemment étudiée, est la *talalgie :* c'est une douleur chronique du talon, qui surgit chez les arthritiques dont la profession réclame une station debout longuement soutenue (sergents de ville, douaniers, etc.). Cette douleur, peu forte le matin et presque nulle pendant le repos de la nuit, devient aiguë et contusive durant la marche [1]. La douleur ster-

[1] A côté de la talalgie, on a décrit la *métatarsalgie*, douloureuse affection qui se manifeste souvent chez les neuro-arthritiques, à la suite de la contusion la plus simple.

nale des tonneliers, la douleur de la tête du péroné, chez les tailleurs, les crampes professionnelles des écrivains, des pianistes, des trayeuses de vaches, etc., nous représentent aussi des endolorissements par contusion chronique, fort rares en dehors de l'arthritisme. Leur allure est lente et insidieuse : mais, comme l'a très bien dit Causard, les rhumatismes les plus violents, les plus indéracinables sont ceux qui s'infiltrent goutte à goutte, sans orage ni explosion et s'accumulent graduellement, comme l'épargne en une tirelire.

Le rhumatisme *noueux*, osseux ou déformant, arthrite sèche ou sénile, goutte de la femme ou du pauvre, *morbus servorum* (et la synonymie est encore plus étendue), a été dépossédé, dans ces derniers temps, de son caractère de manifestation rhumatismale arti-

La douleur, assez angoissante pour provoquer parfois des crises convulsives, cesse généralement dès que le pied se trouve libéré de sa chaussure.

culaire chronique : la plupart des auteurs en font une maladie de la moelle épinière, qui entraînerait des troubles nutritifs dans les extrémités osseuses. Le rhumatisme noueux est caractérisé par des crises nocturnes, fort pénibles, qui ne tardent guère à entraîner l'impotence et la vieillesse prématurée; il affecte surtout le sexe féminin, dont il déforme tout d'abord les petites articulations. Le cœur est, ici, rarement atteint : ce sont plutôt les artères qui sont frappées de sclérose. Le rhumatisme noueux coexiste fréquemment avec la migraine, l'asthme, la gravelle, l'eczéma, l'angine de poitrine, etc. Il réclame le régime des goutteux : comme boisson, le lait ou la bière, avec addition de 2 à 3 grammes de benzoate de soude et 50 centigrammes de carbonate de lithine par jour. J'ai employé avec succès, à l'intérieur, la teinture d'iode et les iodures de calcium et de sodium, la trinitrine, le chlorure d'or, le sulfate de cuivre ammoniacal. Extérieurement, je badigeonne, matin et soir, les arti-

culations malades avec le mélange : alcoolé de niaouli 40, extrait de ratanhia 10, acide salicylique 4, gaïacol 2. Tous les trois jours, je prescris un bain sulfureux ou chloruré très chaud, de trente-cinq minutes, avec addition de 2 à 4 grammes d'arséniate de soude. Le séjour dans un climat sec, le travail modéré, le régime vestimentaire de laine, les cures d'eaux thermales, l'électricité, sous forme de courants continus, m'ont également donné des guérisons, chez des malades qu'il est aussi inhumain qu'antiscientifique d'abandonner comme incurables. Cependant je ferai remarquer que tout traitement rationnel échoue chez ceux qui ont pris l'habitude de la morphine : un rhumatisant morphinisé ne peut plus guérir.

Le rhumatisme n'est pas seulement musculaire et articulaire. Il peut aussi être *viscéral*. On en a bien la preuve dans le cours du rhumatisme articulaire aigu : la mort par le cerveau, le cœur ou les poumons n'est point rare,

comme manifestation de cette maladie fébrile. Dans ces cas, il faut supprimer immédiatement la médication salicylée. Si le rhumatisme est cérébral, ne pas hésiter à recourir aux bains froids, seule réserve de salut, dans une complication aussi grave. L'endocardite et la congestion pulmonaire se traitent par les ventouses scarifiées, les vésicatoires, les injections sous-cutanées de caféine, etc., etc.

La forme chronique du rhumatisme viscéral atteint communément l'estomac ou l'intestin. Les états douloureux de ces organes ont coutume d'alterner, n'est-ce pas? chez les arthritiques, avec les manifestations, articulaires ou musculaires, du rhumatisme. — Lorsque mon lumbago me quitte, dit l'un, je suis sûr d'avoir ma dyspepsie flatulente. — Chez un autre, ce sera la diarrhée qui remplacera une douleur intercostale habituelle, etc...

Les manifestations viscérales chroniques du rhumatisme se traitent uniquement par la méthode révulsive. Il faut tout faire, alors, pour

expulser le vice arthritique *par la peau :* les frictions, massages et électrisations, les diverses modalités de l'hydrothérapie, le séjour dans un climat sec, les cures d'eaux sulfureuses et chlorurées fortes représentent, en cette occurrence, des armes puissantes pour le praticien qui saura habilement les manier : *Vita militia est.* Quant aux articulations engorgées chroniquement, elles guérissent par les mouvements communiqués naturels et par le massage, qui assouplit les jointures, nourrit les muscles ambiants, élimine les épanchements liquides et fait renaître, avec la circulation déchue, les sécrétions normales.

Les frictions bien faites ont tous les avantages du massage : elles développent, de plus, certaines réactions curatives électrogènes. Il n'y a pas que la peau du chat, celle de l'homme aussi produit de l'électricité, lorsqu'on la frotte. Les manœuvres physiques constituent, d'ailleurs, pour les membres, une sorte d'exercice passif, qui allège et émousse la sensibilité

nerveuse, renouvelle, régénère et purifie les cellules en souffrance, débarrasse la peau de ses déchets nocifs, détend les parties ligamenteuses, tonifie la vitalité nutritive de notre enveloppe extérieure et invigore, contre les intempéries saisonnières, sa puissance réactionnelle.

Usitées, de temps immémorial, dans l'Inde et la Chine, les frictions jouissaient, chez les Romains, d'un grand crédit. C'était à l'aide du *strygil*, sorte d'étrille, que les anciens stimulaient merveilleusement leur circulation et leur innervation périphériques. On raconte que l'empereur Adrien vit un jour, aux Thermes, un vieux soldat qui, faute de cet instrument, se frottait avec énergie contre l'angle d'un mur : simplement, Adrien lui offrit son *strygil* et un esclave... Aujourd'hui, nous possédons le gant de crin, et la brosse de flanelle pour les épidermes délicats. Mais il ne faut pas, dans le rhumatisme, se contenter de frictions sèches : on peut profiter de cette manœu-

vre pour faire pénétrer par la peau certains principes médicamenteux curatifs, et l'on ménagera ainsi, intégralement, la susceptibilité de l'estomac. Nous employons habituellement des combinaisons d'huile camphrée, de chloroforme, de wintergreen, de vinaigre salicylé ; et, dans les cas d'atrophie musculaire, la térébenthine, l'ammoniaque, l'huile phosphorée, la teinture de noix vomique.

Le rhumatisme n'est pas ce qu'un vain peuple pense, une maladie des pays froids et de la saison froide : il sévit gravement sous les tropiques, et sa fréquence augmente chez nous pendant les mois chauds. On observe alors surtout la forme articulaire aiguë, dans laquelle le malade, en proie à une forte fièvre avec sueurs acides abondantes, présente un certain nombre de jointures enflées, chaudes et très douloureuses. L'humidité persistante, le brusque refroidissement de la peau en sueur, le surmenage physique, et peut-être un empoisonnement particulier du sang par les bacté-

ries sont les causes communément invoquées pour cette forme aiguë et fébrile, dont le réel danger réside surtout dans les complications qu'elle sollicite du côté du cœur.

L'attaque articulaire est fréquemment précédée d'une angine spéciale, très douloureuse, mais très fugace ; plus rarement ce sont les glandes lymphatiques du cou qui sont brusquement envahies par une sorte de poussée inflammatoire.

Le traitement du rhumatisme aigu doit consister dans le séjour au lit, la diète lactée, les laxatifs. Pour juguler la maladie et souvent la faire avorter dès les premières vingt-quatre heures, nous possédons dans le salicylate de soude le plus merveilleux des spécifiques : 3 cuillères à soupe de la solution du Dr Clin, dans une tisane sudorifique, comme le jaborandi, par exemple. On enveloppera d'ouate les articulations engorgées, après les avoir frictionnées d'une pommade composée d'acide salicylique, essence de térébenthine et extrait

de belladone, 2 grammes de chaque pour 50 grammes d'axonge. Le rhumatismè aigu laisse après lui un état d'anémie profonde, qui nécessite l'emploi prolongé des médicaments toniques et reconstituants (pilules ou sirop Blancard, à l'iodure ferreux).

Dans les formes chroniques du rhumatisme, le salicylate ne possède plus aucune action. Il faut s'adresser alors à l'iodure de potassium (1 gramme par jour) et au salol (2 grammes) ; ne pas craindre les révulsifs locaux (vésicatoires, pointes de feu) et compter beaucoup sur les cures thermales bien dirigées.

L'arthrite déformante, goutte de la femme, l'arthrite sèche, les nodosités, etc., sont des manifestations ordinaires de la sénilité ou de la démolition organique. Les surfaces articulaires, raides et difformes, grincent, par suite de la dessiccation de cette huile naturelle, la synovie, dont la mission est d'adoucir les frottements dans nos jointures. Cette forme de rhumatisme occasionne souvent de terri-

bles souffrances nocturnes. Elle est loin, d'ailleurs, d'être exempte des poussées aiguës; mais elle ne tend que rarement à envahir le cœur, le cerveau ou d'autres viscères, suivant les habitudes du rhumatisme articulaire aigu.

La teinture d'iode à l'intérieur (VI à XX gouttes par jour, dans du grenache), jointe à quelques milligrammes d'arséniate de soude ; les douches sulfureuses, les bains salés très chauds, les bains de boues minérales et les courants continus représentent les remèdes classiques de cette forme héréditaire, fréquente surtout dans les campagnes. Le salol (2 à 3 grammes par jour) et la poudre de Dower (50 centigrammes le soir) seront avantageusement prescrits, en cas de poussées aiguës dont ce mal chronique est susceptible.

Rien n'est plus varié, plus mobile que le rhumatisme musculaire. Sa forme *intercostale* est surtout fréquente chez les arthritiques abusant du tabac et de l'alcool, ainsi que chez les neurasthéniques. Une rigoureuse hygiène,

jointe aux pointes de feu, bains sulfureux et remèdes nervins, triomphera souvent de ces douleurs, exaspérantes parfois par leur continuité.

Le *lumbago* enveloppe dans une souffrance aiguë les muscles, les nerfs, les tendons et jusqu'aux articulations vertébrales de la région lombaire. Les méthodes de guérison les plus rapides sont, pour moi, les ventouses scarifiées, suivies de badigeonnages avec l'alcoolé de tanin; les électrisations avec massages au niveau des points douloureux. C'est aussi le massage et l'électricité qui auront raison du torticolis rhumatismal, dû fréquemment, en été, à l'action soudaine d'un courant d'air froid sur le muscle sterno-mastoïdien, le cou étant en sueur.

La plupart des manifestations rhumatismales, même les plus légères, sont, d'ailleurs, susceptibles d'aggravation à l'air libre : il faut donc les soigner à la chambre et ne pas les négliger. Véritable protée, le rhumatisme réci-

dive avec la plus grande facilité, et, dans ses pérégrinations congestives, peut toucher presque tous les organes. Ne comptons donc pas, pour le guérir, sur les médications locales, ni même sur les remèdes généraux perturbateurs : tout au plus peuvent-ils le déloger, le faire changer de place. C'est à l'hygiène, d'abord, puis à la médication *diathésique* par les alcalins et l'iode, que le malade devra seulement se confier, s'il désire couper court aux allures mystérieuses de son insaisissable ennemi.

L'hygiène générale du rhumatisant consiste dans la sobriété alimentaire, mais avec un régime plus animalisé, toutefois, que celui du goutteux. Suppression des mets relevés, des plats succulents ou de haut goût ; usage modéré des viandes fortes ou trop azotées ; prédominance du veau, du mouton, de la volaille et surtout des végétaux frais, dissolvants alcalins naturels ; tel est, en résumé, le régime à observer.

Parmi les farineux, je recommande surtout

la pomme de terre, riche en principes potassiques ; les œufs, le laitage, le fromage frais, les fruits bien mûrs sont aussi des aliments de choix. On éloignera les substances suspectes de recéler des *toxines* : gibier, poisson, mollusques, crustacés, champignons, fromages avancés, viandes saignantes, bouillon, etc..., con stituent pour l'arthritique, autant d'erreurs d'alimentation. On se gardera d'augmenter l'acidité des humeurs par l'abus du vinaigre, du citron, du verjus et des légumes ou denrées oxaliques (oseille, tomate, rhubarbe, haricot vert, poivre, cacao, thé, figue sèche, etc.).

Les boissons devront avoir pour mission de pousser largement aux urines : on préférera le vin blanc, coupé de Vichy-Célestins, les infusions de chiendent, d'arenaria ou de genêt. Des lavements et des laxatifs régulariseront les garde-robes. On stimulera les fonctions de la peau par les bains, les douches, les frictions sèches et les massages, qui développent passivement certaines réac-

tions électrogènes, peu connues dans leur essence, mais curatives au plus haut point et purificatrices des déchets nuisibles, en même temps qu'excitatrices de la force neurique générale.

Pour restaurer entièrement le bon fonctionnement de la peau, souvent les eaux minérales (et surtout les thermales *sulfureuses*) sont indispensables : porte d'entrée ordinaire du rhumatisme, la peau est l'organe régulateur des combustions vitales et le tissu par lequel nos fonctions sont le plus susceptibles de se rénover et de se rajeunir.

Avec les abus de la table, la sédentarité est ce qui nuit le plus aux rhumatisants. Sous toutes ses formes, l'exercice *au grand air* assouplit et élimine. Complétez son pouvoir par un logement sec, sis au midi, le régime vestimentaire de laine, la suppression de la fatigue physico-mentale, une grande régularité dans le régime d'existence. Parmi les alcalins, c'est la lithine, et parmi les iodés, l'iodure de

calcium, qui possèdent au plus haut degré la propriété d'activer les combustions organiques, de maintenir la solubilité de la fibrine dans le sang, de contre-balancer enfin l'acidisme humoral en neutralisant les acides urique et lactique surabondants. Ces médicaments facilitent de plus, par les émonctoires hépatique et rénal, toutes les éliminations indispensables à l'équilibre harmonique de la santé, cette pierre angulaire du bonheur.

*
* *

La forme la plus commune et (assurément) la plus bénigne des affections rhumatismales, c'est la forme musculaire.

Le rhumatisme musculaire s'installe sournoisement, à la suite d'un banal refroidissement ou du surmenage physique, chez les sujets prédisposés par l'hérédité arthritique et dont les téguments réagissent d'une manière défectueuse aux influences atmosphériques.

A l'état aigu, ou plutôt subaigu (car l'acuité n'est guère le fait de cette manifestation rhumatismale, qui s'accompagne rarement d'un état fébrile accentué), le rhumatisme musculaire est d'une mobilité caractéristique. De plus, il est essentiellement *barométrique*, s'aggravant, d'ordinaire, quand la pression atmosphérique s'abaisse. Ses symptômes consistent, en somme, dans une douleur localisée à certaines régions musculaires ; cette douleur présente une intensité variable : elle s'exagère par la chaleur du lit et se calme souvent par la compression, ce qui la différencie de la douleur névralgique. Négligé, le rhumatisme musculaire passe à l'état chronique et finit par déterminer des atrophies et rétractions musculaires plus ou moins sérieuses, parfois irréparables.

Le rhumatisme peut siéger dans toutes les régions charnues du corps, et même sur les fibres lisses viscérales. Ses localisations les plus communes occupent le crâne, la face,

le cou, les lombes, la poitrine, l'abdomen, les épaules, les membres supérieurs et inférieurs.

Sur le crâne et sur la face, le rhumatisme musculaire constitue une affection très pénible, assez souvent méconnue dans son essence vraie, facile qu'elle est à confondre avec la névralgie ou les autres manifestations multiformes du mal de tête. Le rhumatisme épicranien détermine des céphalées opiniâtres, assez analogues au « mal aux cheveux » des ivrognes. Souvent il s'irradie dans les temporaux, dans les masséters, etc., pour venir gêner les mouvements de la mastication et entraver l'expression faciale. Les cheveux et la barbe constituent assurément des moyens de défense naturels contre l'intrusion du rhumatisme : les manifestations arthritiques de la tête frappent surtout (ainsi que j'ai pu fréquemment le remarquer) les individus dépourvus de ces agents de protection. Que de céphalées opiniâtres céderaient à la simple prescription... d'une perruque !

C'est surtout dans le torticolis, rhumatisme des muscles du cou, que s'observent les contractures et les rétractions musculaires dont j'ai parlé plus haut. Si l'on ne remédie de bonne heure, avec énergie, au torticolis musculaire simple, on peut avoir bientôt à déplorer des complications osseuses et articulaires, qui nécessiteront l'intervention opératoire de la chirurgie orthopédique.

Le rhumatisme des muscles de l'épaule provient fréquemment d'une influence *a frigore*, surajoutée à celle de fatigues locales intensives. Les gymnastes de profession en souffrent volontiers. Je citerai ici l'observation personnelle assez typique du docteur Monneret, qui fut atteint d'une paralysie rhumatismale du deltoïde, à l'issue d'une douche d'eau froide prise immédiatement après un violent assaut d'armes. Avis aux escrimeurs !

La *pleurodynie* ou rhumatisme intercostal est une affection bien connue, que peu de

personnes n'ont pas éprouvée. Elle se caractérise par une douleur vive, aiguë, lancinante (comparable à un coup de lance), sur la paroi thoracique. Cette douleur se transforme en une véritable angoisse respiratoire, dès que le malade veut se livrer à une inspiration tant soit peu profonde. L'absence de frisson et de fièvre distingue d'ailleurs la pleurodynie des points de côté de la pneumonie et de la pleurésie. Il faut remarquer que le rhumatisme intercostal siège plus habituellement du côté gauche, sans doute à cause des mouvements incessants dont la paroi thoracique, en contact avec le cœur, se trouve animée à ce niveau. La pleurodynie est un mal fréquent chez les personnes nerveuses et anémiques. Combinée avec les palpitations de la chlorose, elle en impose assez souvent aux profanes pour quelque grave affection du cœur.

Le *lumbago* est également commun comme manifestation musculaire rhumatismale. Son

début est brusque d'ordinaire, et même foudroyant. Il éclate à la faveur d'un faux mouvement que le malade prend pour la cause de la douleur, alors qu'il n'est que l'occasion de sa manifestation. Le lumbago rhumatismal diffère, en effet, du *tour de reins* (ou lumbago *traumatique*) en ce que celui-ci ne siège que d'un seul côté, en général ; il diffère aussi de la névralgie lombaire, en ce que cette dernière s'irradie presque toujours dans les fesses, les aines et l'abdomen. La douleur du lumbago est surtout intense pendant la marche, exercice qui nécessite l'extension du tronc. Mais elle est heureusement de courte durée, lorsque surtout surviennent des soins appropriés. Il en est ainsi d'ailleurs de toutes les manifestations musculo-rhumatismales.

Elles se traitent par le séjour au lit dans une chambre sèche. Pour faciliter la moiteur de la peau et supprimer toutes manifestations douloureuses, je prescris une infusion chaude avec 2 grammes de jaborandi et une

potion avec 100 grammes de sirop de quinquina, 3 grammes de salicylate de soude et 2 d'antipyrine, à prendre dans les vingt-quatre heures. Les meilleures frictions locales sont celles qui sont faites avec le baume analgésique du Dr Bengué (menthol, salicylate de méthyle et lanoline).

Bien maniée, l'électricité rendra ici de grands services curatifs. On aura recours aux courants d'induction contre la douleur et les tendances paralytiques et atrophiques des muscles; aux courants continus contre les contractures et tendances aux rétractions, dans le torticolis, par exemple. Pour cette affection, on peut aussi recommander les pulvérisations de chloréthyle Bengué, qui en triomphent assez promptement, d'ordinaire.

Le massage rationnel, les onctions avec la vaseline additionnée d'un dixième d'essence de wintergreen (puis recouvrir d'ouate en couches épaisses) représentent le meilleur

traitement des *scapulodynies* et des rhumatismes du bras et du mollet. La pleurodynie cède souvent à une simple injection de morphine; lorsqu'elle est très étendue, je préfère alors les ventouses scarifiées, suivies d'un badigeonnage à l'huile morphinée ou de l'application d'un large sparadrap belladoné.

Contre le lumbago, il faut prescrire une purgation légère et des applications superficielles de pointes de feu. Tel est le meilleur traitement. Méfions-nous des bains de vapeur, remède populaire plus dangereux qu'efficace contre le rhumatisme vrai.

Les prédisposés devront s'astreindre au régime anti-arthritique, que j'ai décrit plus haut. Ils auront recours habituellement aux massages et aux frictions avec l'alcool à 90°. Chaque semaine, ils prendront un bain sulfureux chaud, additionné de 2 à 3 kilogrammes de sel gris, et feront pendant la belle saison une cure thermale sulfureuse ou chlorurée sodique, suivant les indications fournies au

médecin par l'âge, les maladies antérieures et l'état général de la nutrition....

Ajoutons que, pour retirer des bains sulfureux salés (comme des bains médicamenteux en général) tous les bons effets désirables, il faut préalablement enlever (par un bain alcalin et des lotions savonneuses) toute la couche sébacée qui, en enduisant la peau, empêche l'épiderme d'être ramolli et les extrémités nerveuses de subir l'action du bain.





CHAPITRE III

L'HYDARTHROSE

Accident fréquent chez les arthritiques, l'hydarthrose n'est, en somme, qu'une hydropisie articulaire. Aussi peut-on l'observer au cours de l'albuminurie et des affections du cœur. On la voit aussi chez les variqueux : c'est elle qui, aussi souvent que la sciatique, entraîne, chez ces malades, la gêne fonctionnelle dans la marche.

Ce qui caractérise surtout l'hydarthrose, c'est l'absence de tout phénomène inflammatoire. Cette torpidité la distingue de l'arthrite chirurgicale, rhumatismale ou gout-

teuse. Elle ne s'accompagne pas de douleur véritable, ni de phénomènes généraux infectieux ou fébriles. Elle n'entraîne aucune lésion péri-articulaire. Ce qui domine, au total, dans l'hydarthrose, c'est la dilatation de la cavité articulaire par l'épanchement séreux synovial, et, comme conséquences, la distension de l'articulation, la laxité progressive de ses ligaments, la gêne, plus ou moins considérable, apportée aux mouvements physiologiques, et, finalement, les raideurs articulaires et l'atrophie musculaire persistantes de la région malade.

L'hydarthrose peut occuper toute articulation ; mais elle est incomparablement plus fréquente au genou. Alors, la jambe se fléchit plus ou moins sur la cuisse, le genou devient globuleux, la rotule ne faisant plus sa saillie caractéristique au milieu des surfaces synoviales bosselées et distendues de toute part. On peut, d'ailleurs, obtenir facilement le symptôme de la fluctuation, si important

pour le diagnostic : il suffit pour cela d'enfoncer la rotule avec l'index, et l'on sentira le flot refoulé soulever les autres doigts du chirurgien, embrassant par palpation la surface articulaire du genou.

L'hydarthrose présente une marche chronique, une évolution d'une extrême lenteur, un caractère essentiellement récidivant. On admet même aujourd'hui une étrange variété d'hydarthrose, récemment décrite par Le Même. C'est l'hydarthrose intermittente. Dans cette forme morbide, le liquide reparaît par périodes régulières et comme par accès, d'une durée égale, sans cause déterminante appréciable. Le genou est toujours l'articulation le plus souvent atteinte ; les incessantes rechutes finissent par entraîner une véritable impotence, une gênante infirmité. J'ai observé, il y a quelque temps, une hydarthrose de cette espèce rare, survenue chez une dame d'une trentaine d'années, à hérédité goutteuse. Je l'ai soignée avec succès au moyen d'un

vésicatoire circulaire, découpé dans la toile Albespeyres, aussi efficace que peu douloureuse : Voilà le traitement que je recommande en semblable occurrence.

Lorsque c'est une contusion qui fut l'origine occasionnelle de l'hydarthrose, la compression méthodique ouatée s'impose, avec l'immobilisation prolongée de l'articulation. Lorsque c'est le genou qui est en cause et que l'épanchement est considérable, il faut conseiller l'évacuation rapide du liquide au moyen de la ponction. Si des caillots sanguins rendent celle-ci aléatoire dans ses résultats (hémarthrose), il ne faut pas hésiter à pratiquer l'arthrotomie. Ponction ou arthrotomie sont, d'ailleurs, à présent, grâce aux bienfaits de l'asepsie, des opérations fort simples, que l'on pratique couramment, parce qu'elles sont dépouillées des périls qui les entouraient naguère. Pour éviter la néoformation de l'épanchement et l'atrophie musculaire régionale, le massage et l'électricité rendront de grands services.

Chez les goutteux, il faut toujours choisir la thérapeutique non chirurgicale. La révulsion légère, avec les pointes de feu, jointe à quelques doses de colchique et de salicylate, constitue le traitement de choix. Je conseille aussi les badigeonnages avec parties égales d'alcool absolu, tanin et salicylate de méthyle, badigeonnages suivis d'une compression régulière et prolongée.

Pour prévenir l'hydarthrose, il faut recommander aux goutteux et aux rhumatisants d'éviter avec le plus grand soin les violences extérieures : que de fois n'ont-elles pas le don de réveiller la diathèse assoupie et parfois même de donner l'essor à ses premières manifestations sérieuses ? Comme le dit excellemment Verneuil, souvent le traumatisme déchire le voile qui dissimulait la goutte et le rhumatisme.

Chez les obèses, il est rationnel de diminuer la tendance aux épanchements intra-articulaires, en recommandant de suractiver

le fonctionnement du cœur par le moyen de la marche ascensionnelle méthodique et progressive. Pour cela, il est bon de revêtir la jambe, jusqu'au-dessus du genou, d'un bas lacé en peau de chien. Plusieurs fois j'ai obtenu chez des arthritiques, par ce traitement fort simple, la guérison d'hydarthroses rebelles et de gonflements articulaires indolents. Il faut aussi corser les combustions vitales par la diète de liquide, les bains hydro-minéraux, les stations d'altitude et les eaux minérales.

Parmi les cures thermales recommandables pour l'hydarthrose, les eaux sulfureuses et les chlorurées sodiques hyperthermales figurent sans conteste au premier rang. Elles rendent de signalés services, en mettant ordinairement les malades à l'abri de nouvelles poussées rhumatoïdes et en s'opposant efficacement à l'aggravation des lésions articulaires existantes, surtout lorsque ces lésions ne sont pas très anciennes.



CHAPITRE IV

LA GOUTTE ET LA DIATHÈSE URIQUE

Connue de toute antiquité, ainsi qu'en font foi, entre autres documents, les *Dialogues* de Lucien, la goutte a toujours été considérée comme le mal des riches, comme la résultante fatale des abus alimentaires. Inconnue chez les vieux Romains, elle devient plus tard très commune, avec la corruption impériale. Rare chez la femme (probablement à cause de la saignée mensuelle, qui élimine bien des impuretés), la goutte éclate, d'ordinaire, de trente à trente-cinq ans. Elle est plus fréquente dans les contrées humides

(Angleterre) où la peau fonctionne moins bien. Outre les grands viveurs, elle frappe volontiers les esprits d'élite qui se condamnent à une vie sédentaire ; il est vrai, toutefois, de remarquer que la gourmandise est le péché mignon des intellectuels, surtout dans les grandes villes. Mais les abus cérébraux n'en agissent pas moins sûrement comme dépresseurs de la nutrition : or, la goutte n'est autre chose (on le sait) qu'une maladie par ralentissement trophique...

L'attaque de goutte survient souvent à l'occasion d'excès de table, de fatigue physique ou morale. Elle est souvent précédée d'un appétit exagéré, de constipation, de douleurs vagues dans les membres, avec un peu de malaise et d'inquiétude générale. L'accès régulier débute nuitamment, de préférence au printemps ou à l'automne, par une atroce douleur dans l'articulation du gros orteil, douleur comparable à la dislocation ou au broiement des os. Le goutteux souffre le

martyre jusqu'à l'aube ; l'accès se termine alors par un gonflement empâté du gros orteil et par des sueurs visqueuses. Il se reproduit généralement pendant quatre à cinq nuits consécutives... Après un certain nombre d'attaques régulières, on voit souvent d'autres articulations se prendre et se gonfler de concrétions qui les déforment (tophus uratés). Mais, comme la plupart des maladies, la goutte perd alors en intensité douloureuse ce qu'elle gagne en étendue. D'aiguë, elle devient chronique...

La goutte est essentiellement une altération chimique du sang. En vain, à notre époque de microbiologie systématique, tenterait-on de faire de cette antique diathèse (où l'hérédité semble jouer le rôle causal prépondérant) une maladie générale infectieuse. La goutte est le type du ralentissement nutritif ; son évolution n'est jamais identique ; ses formes morbides sont variées et multiples jusqu'à l'insaisissable. Les maladies infectieuses, au

contraire, sont toujours semblables à elles-mêmes; elles présentent un point de départ constant; leurs procès pathologiques évoluent dans un cadre restreint. Bien loin de laisser l'organisme en un état relatif d'immunité, comme le font les infections, les attaques de goutte prédisposent au contraire à la réceptivité ultérieure pour les lésions, franches ou larvées, de la diathèse urique. Enfin, la synonymie même que je viens de donner nous évoque le corps de délit, témoin de la mauvaise chimie humorale des goutteux, l'*acide urique* en excès dans le sang, démontré de main de maître, par l'élégante expérience du *fil* de Garrod.

Je sais bien qu'une réaction s'est faite récemment contre cette théorie *urique* univoque, et que bientôt il faudra faire intervenir, pour expliquer la goutte, d'autres poisons du sang. Mais ces poisons, dans aucun cas, ne viennent du dehors : c'est nous-mêmes qui en sommes les fabricants; ils se

produisent grâce à la complicité de la suralimentation et de la vie confinée. Les infections, disait Sydenham, viennent du dehors (*Deum habent auctorem*), et les diathèses, du dedans (*morbi chronici, ipsos nos*).

Quoi qu'il en soit, le traitement rationnel de la goutte devra consister, dès le début des accidents articulaires et avant l'apparition des complications viscérales, à éliminer l'acide urique par les moyens que la chimie médicamenteuse met à notre disposition. Cette élimination une fois consommée, c'est à l'hygiène seule qu'il appartiendra de redresser les errements de régime, à la faveur desquels s'installa l'uricémie. Mais l'expectation systématique, dans les accidents de la goutte, est une tactique des plus néfastes : rien de plus suranné que l'adage : « patience et flanelle », par lequel le grand Cullen a cru résumer le traitement des podagreux.

D'autant plus que nous possédons, dans les préparations de colchique et d'acide sa-

licylique, ainsi que dans les sels de lithine, intelligemment maniés, les remèdes les plus efficaces pour refréner l'acidité urinaire, cause intime du vice arthritique, et combattre les manifestations aiguës et subaiguës de la diathèse. Le colchique et la colchicine sont presque spécifiques de la goutte articulaire aiguë; ces médicaments semblent s'éliminer par les surfaces articulaires enflammées, dont ils diminuent en quelques heures la lourdeur douloureuse et congestive. Les salicylates neutralisent l'éréthisme fébrile et excitent la réaction sudorale. Quant à la lithine, c'est surtout un contrepoison chimique de l'uricémie : elle élimine l'acide urique et les urates, en les solubilisant. Nous possédons aussi dans la liqueur Laville une préparation appréciée de longue date et dont le pouvoir dissolvant sur les concrétions goutteuses est encore plus prononcé.

Toutes les fois que j'ai affaire à un goutteux obèse ou artério-scléreux, je lui prescris, vingt jours par mois, 25 centigrammes

d'iodure de lithium, chaque matin, dans du lait, et 1 milligramme de vératrine à chaque repas : je désobstrue ainsi, chez les pléthoriques, le foie et la circulation abdominale, pour contribuer à éloigner d'imminentes complications du côté des viscères. La scillitine et la pilocarpine (2 à 5 milligrammes par jour) représentent des variantes du traitement : il y faut songer surtout lorsque l'excessive irritabilité des reins et de l'intestin contre-indique l'emploi du colchique, des salicylates et de la vératrine. Mais il ne faut jamais abuser de ces médications, si l'on ne veut mériter la plaisante épitaphe du grand seigneur napolitain : *Stava ben; ma, per star meglio, sto qui*. Le sirop de Follet, à l'hydrate de chloral, procure au goutteux un sommeil paisible et naturel, en cas de douleur ou d'énervement.

Une cure annuelle d'eaux minérales rend aux goutteux les plus grands services. D'abord, qui dit « cure d'eaux » dit, à la fois, cure

d'air, distraction, exercice. Prise en boisson, l'eau minérale, véritable lessive du sang, dilue et chasse hors de l'économie l'acide urique et les urates, pendant que les bains et douches, suivis de frictions et de massages, rétablissent, avec le bon fonctionnement de la peau, l'activité, normale et franche, des échanges moléculaires. Dans la goutte congestive des sanguins et des pléthoriques (podagre *floride* des anciens), ce sont les eaux alcalines (Vichy et Pougues) et les eaux dites indifférentes qui réussissent le mieux. Contre les formes atoniques, torpides et dépressives, j'aime à conseiller les chlorurées thermales et parfois les sulfureuses. C'est à tort que ces dernières sont frappées d'interdit par la plupart des auteurs : elles ne sont vraiment contre-indiquées que dans la sénilité et l'artério-sclérose prononcée... Mais, dans ces cas, ose-t-on conseiller une cure d'eau, même en la plus anodine des stations[1] ?

[1] Rumpf, de Hambourg, a proposé récemment une méthode curative originale, de l'artério-sclérose, tendant à décalcifier le

Le vêtement de laine est, comme chacun sait, de rigueur chez les goutteux : il s'impose surtout dans les stations thermales, où le refroidissement cutané est si facile. Il faut aussi se loger à un étage supérieur, bien orienté (S.-E. ou S.-O.); éviter les veilles, le jeu et les excitations mondaines, qui, dans certaines stations thermales, représentent une vraie calamité, capable de gâter les meilleurs résultats thérapeutiques. Autre point important : en faisant son traitement hydro-minéral,

artères et à combattre ainsi l'angine de poitrine, la néphrite goutteuse, etc..., au moins à leurs débuts.

Rumpf a observé qu'en mettant les individus à une alimentation pauvre en chaux, on provoque chez eux une élimination abondante de chaux en leur faisant prendre en même temps, tous les jours, une solution composée comme il suit :

Carbonate de soude............	10 grammes.
Acide lactique..................	Q. S. pour saturer.

Ajoutez :

Acide lactique..................	10	grammes.
Sirop simple....................	10	—
Eau distillée...................	200	—

à prendre dans la journée.

Nous avons dit qu'une alimentation pauvre en chaux s'im-

le goutteux ne perdra jamais de vue le régime sobre. Nos cures hydriatiques seraient bien moins stériles si (comme nos voisins d'Allemagne) nous savions en renforcer les bons effets par une alimentation appropriée aux malades. Quel illogisme, quel non-sens, que de s'ingénier à neutraliser, sur les goutteux, les bons effets du traitement thermo-minéral, par le moyen néfaste du

pose; par conséquent, pas de lait, qui en contient des quantités énormes. Comme aliments solides, on donnera par jour :

250 gr. de viande	cont.	0.75	cent. de chaux.
100 — de pain	—	0.15	— —
100 — de poisson	—	0.04	— —
100 — de pommes de terre	—	0.03	— —
100 — de pommes	—	0.02	— —

Dans ce régime, M. Rumpf admet qu'on remplace les pommes par une quantité égale de haricots verts, de concombres ou de petits pois. Mais ce qu'il proscrit d'une façon absolue, sans parler du lait, c'est le fromage, les œufs, la betterave, le chou de Savoie, le riz, les épinards. aliments riches en chaux. En fait de boissons, il donne de l'eau distillée ou bien de l'eau bouillie et refroidie.

Comme traitement pharmaceutique, M. Rumpf emploie la solution dont nous avons donné plus haut la formule, et qui, contrairement à tous les autres diurétiques ou toniques du cœur, peut être employée longtemps sans le moindre inconvénient.

plantureux régime des tables d'hôte ! Que de fois n'ai-je point revu, engraissés et plus arthritiques que jamais, des malades que j'avais pensé envoyer au sauvetage anti-urique et éliminateur ! Interrogeons ces « baigneurs » sur leur alimentation journalière : nous apprenons qu'ils ont usé et abusé des mets azotés et des épices, des sauces savantes, bouillons, consommés et glaces de viandes, conserves, champignons, truffes, crustacés, etc., et de tous les condiments qui forment la base de l'art culinaire dans nos hôtels ; on leur a servi du gibier faisandé et des charcuteries dont ils ont goûté ; des fromages fermentés (si réputés *dans la région*) ; les fruits étant médiocres, on les a remplacés par toutes les sucreries, agréables autant que nuisibles, comme desserts ! De plus, nos goutteux avaient cru pouvoir largement user d'un « petit vin » ou d'une bière... excellents aussi *dans le pays*. Enfin, comment favoriser la digestion d'un abondant et succulent régime,

sinon par un peu d'eau-de-vie ou de liqueur..., toujours *du pays*[1] ?...

Bref, les fatidiques « vingt et un jours » de cure équivalent tout bonnement à quarante-deux dîners en ville : or, vous savez comme les dîners en ville sont favorables au goutteux, toujours en appétit, surtout pour les plats qui lui sont contraires !... Car il était bien digne de l'uricémie, l'auteur de ces vers immortellement vrais :

..... « *Video meliora, proboque :*
« *Deteriora sequor.* »

[1] Ces plaintes sur le mauvais régime des villes d'eaux ne sont pas nouvelles. Dès 1766, Gosse (de Saint-Amand) déplorait déjà l'intempérance et la bonne chère, qui, dit-il, ne peuvent aller avec les remèdes : « Le grand nombre d'oisifs qui se donnent aujourd'hui rendez-vous à nos fontaines a occasionné ce bouleversement. » Je crois que là est la vraie raison et gît le grand obstacle : quand donc les villes d'eaux appartiendront-elles aux véritables *malades*, c'est-à-dire à ceux qui font *sérieusement* un traitement *sérieux ?*



CHAPITRE V

TRAITEMENT DE LA GOUTTE RÉGULIÈRE

Le traitement de l'accès aigu de goutte franche doit être fort simple et le moins possible perturbateur. Le malade sera tenu au lit ou sur une chaise longue, la jambe élevée, le pied enveloppé d'ouate humectée de baume tranquille ou d'huile de jusquiame. Une légère purgation, avec 5 centigrammes de calomel, sera d'abord administrée. Ensuite, on fera prendre, toutes les deux heures, par cuillerées à soupe, un mélange de sirop de quinquina, 200 grammes; teinture de semences de colchique, 10 grammes; salicylate de lithine,

3 grammes. Cette formule, que j'ai souvent employée dans ma pratique, ramène l'ordre et le calme dans l'économie, en éliminant, à la façon d'un véritable spécifique, l'acide urique déposé dans les organes. Mais, avant de faire prendre les préparations de colchique ou de salicylate, il est important de s'assurer préalablement que les reins fonctionnent bien.

Le régime de la goutte aiguë devra comporter les aliments les plus doux et les moins nourrissants : du bouillon de poulet, avec un peu de tapioca ou de vermicelle ; un ou deux œufs à la coque, un peu de poisson; ni pain ni viande. Comme boisson, du thé léger, avec un peu de lait, ou du lait coupé d'eau de Pougues Saint-Léger, additionnée d'une à deux mesures de carbonate de lithine Le Perdriel.

Le goutteux désireux de vaincre sa diathèse devra s'astreindre à manger peu, mais ingérer des boissons aqueuses, abondantes et diluantes, soit sous forme d'eaux naturelles minérales,

soit sous forme de tisanes diverses, décoctions de quinquina, de chiendent, de barbes de maïs... Il évitera les eaux *crues* ou calcaires, aussi nuisibles pour lui que les boissons alcooliques. Toutefois, le goutteux ne doit pas devenir buveur d'eau, surtout si son mal provient, en partie, de son intempérance antérieure. La digestion réclame en effet, une certaine excitation, indispensable surtout chez les arthritiques.

L'alimentation *mixte*, sous condition expresse de sobriété, convient aussi beaucoup mieux aux arthritiques que le végétarisme outrancier, presque toujours mal toléré, d'ailleurs — du moins dans les villes. On fera toutefois prédominer, comme viandes, les viandes de jeunes animaux, les volailles, les poissons à chair blanche (sole, merlan, hareng, raie, carpe, brochet, goujon). On supprimera les crustacés et les mollusques, et, en général, les sauces, les condiments, la cuisine recherchée. On évitera toute liqueur forte et tout vin

liquoreux (tokay, porto, vins d'Espagne), la bière, cet aliment de la goutte (Scudamore), les boissons maltées en général ou incomplètement fermentées (vins et cidre mousseux).

Les vins rouges *vieux*, en général, bourgognes ou bordeaux, très étendus d'eau, conviennent le mieux. Je recommande aussi les vins blancs de Pouilly, de la Moselle et ceux d'Alsace, particulièrement le riessling de Riqwihr, qui, par sa richesse en acide tartrique, empêche la formation de l'acide urique, dont il facilite la transformation en acide hippurique soluble. On connaît, depuis Scheele, toutes ces transformations. (Le rôle dans la médecine moderne de cet illustre Suédois n'est comparable qu'à celui d'un autre chimiste, notre Pasteur, dans la science contemporaine.)

Le but des boissons dont je viens de parler est surtout de secouer la paresse fonctionnelle des reins et d'accentuer le côté dépurateur de ces organes. La goutte et la gravelle sont rares aux pays du Rhin, remarque Liebig, et pour-

tant on y fait de grands abus de vin. C'est que certains vins jouent surtout un rôle éliminateur et diurétique, opposé à l'installation de cette pléthore inflammatoire, avec tuméfaction du foie, qui prédispose si couramment à la goutte les gros mangeurs et les sédentaires. Le goutteux doit, pour cette raison, s'abstenir de toute viande avancée et des fromages forts, ne point faire non plus d'excès d'œufs, qui, par leur abondance en soufre (s'oxydant dans l'organisme), contribuent à accroître encore l'acidité des urines.

Parmi les aliments les plus favorables, je signalerai les pommes de terre en robe de chambre, la patate, l'igname, le cerfeuil, le radis noir, riches en sels alcalins ; le topinambour, l'artichaut, abondants en inuline ; le sagou, le riz, le tapioca, dont l'assimilation est si aisée. La pomme de terre, par sa teneur en citrate de potasse, constitue surtout le véritable aliment antigoutteux : l'usage qu'en font les Anglais (ils la mangent en guise de

pain) explique pourquoi, malgré leurs orgies de bière et de viandes rouges, tous ne paient point leur tribut à la diathèse goutteuse.

Certains végétaux doivent être rejetés de l'alimentation à cause des oxalates qu'ils renferment : l'oseille, la tomate, la rhubarbe, les vrilles de la vigne, sont de ce nombre. Pour la même raison, le goutteux doit être sobre d'asperges, de haricots verts, de choux et de choux-fleurs. Les épinards, salsifis, artichauts, céleris, navets, cardons, bettes, concombres sont excellents. Les fruits, du moment qu'ils ne fatiguent pas l'estomac, représentent de véritables réservoirs d'alcalinité : c'est avec raison que la cure de raisins a pu parfois être comparée à celle de la Grande-Grille de Vichy.

Les fruits laxatifs, tels que le melon, les figues fraîches, les pêches, les oranges et les dattes ; les fraises, cerises, framboises et mûres, abondantes en malates, tartrates et citrates alcalins ; la reine-claude, qui doit à l'acide benzoïque une partie de son parfum, renferment les

éléments solubles les plus utiles au sang; ils entretiennent la liberté du ventre, font fonctionner le foie et les reins et disparaître peu à peu l'acide urique et les urates en excès. Rappelons-nous toujours l'expérience de Bouchardat : le lapin nourri de carottes a les urines alcalines; on le met au régime du pain de gluten, et bientôt ses urines sont aussi acides que celles du lion!

Il faut éviter tout ce qui peut augmenter les fermentations gastro-intestinales. Les confitures, les pâtisseries, les sucreries, l'excès du pain, les graisses, les fritures, etc., sont à incriminer sous ce rapport. Duckworth déclare qu'il existe trois poisons pour le goutteux : la graisse rissolée, le sucre et l'alcool. C'est pourquoi le vin devra être dilué habituellement par des tisanes poussant à l'évacuation vésicale : macération de café vert, décoction d'uva ursi, de feuilles de frêne, d'aristoloche, etc. Deux fois par semaine, on fera prendre, le matin, 20 grammes de phosphate de soude

comme purgatif. Les autres jours, on animera le foie par le moyen de quelques centigrammes d'aloès ou d'euonymin, pris au coucher.

Les frictions et l'exercice énergique (poussé jusqu'à la sueur) constituent les meilleurs adjuvants du régime. Le goutteux s'efforcera de vivre au grand air, l'esprit au repos ; il redoutera les excès sexuels, provocateurs des récidives. Il s'efforcera, par le travail musculaire sous toutes les formes, d'obvier à l'exagération des épargnes organiques. En cas de douleurs, cependant, il remplacera les efforts physiques par un exercice passif, en chemin de fer, en voiture, en carriole, afin de hâter par les trépidations les combustions vitales. C'est la lenteur des oxydations qui crée le poison goutteux et amène sa rétention dans l'organisme. L'homme n'est pas fait pour la sédentarité : inactif, il ressemble aux fauves en cage, qui deviennent si fréquemment la proie des accidents arthritiques, malgré toutes les restrictions savamment apportées à leur régime carné.

D'après Réveillé-Parise, l'émigration royaliste fut l'expérience le plus en grand qui ait jamais été faite sur les avantages de l'exercice et de la frugalité chez les arthritiques.

Le médecin doit toujours conseiller à ceux-ci le retour à la vie rurale et à la nature, la recherche de ce que les philosophes écossais appellent les « émotions cosmiques », seuls contrepoisons de notre moderne existence urbaine. *On meurt de Paris*, a dit Balzac; pour bien des gens, Paris est la seule maladie.





CHAPITRE VI

LES ANOMALIES DE LA GOUTTE

On ne cherche pas assez la goutte dans un certain nombre d'affections considérées, à tort, comme banales. Et pourtant, la variété des manifestations de cette diathèse n'a d'égale que leur fréquence. Comme du temps de Sydenham, la goutte est toujours le résultat de « coctions imparfaites » : on a seulement mis à jour, à notre époque, l'acrimonie de cette « humeur peccante », l'*acide urique*, tare chimique héréditaire, singulièrement élargie par notre vie moderne beaucoup trop plantureuse.

Quelle absurde coutume que celle de la surabondance alimentaire, imposée parfois dès la première enfance! Cela se voit surtout chez les habitants des petites villes et dans les pays du Nord : ces pays, dont les indigènes restent huit mois de l'année calfeutrés dans leurs logis, sont déjà, par le fait même de ce confinement, plus prédisposés à la goutte que les Méridionaux, dont la vie en plein air a pour compagne ordinaire la sobriété. Enfin, les émotions répétées de la lutte vitale, beaucoup plus accentuées dans les régions du Nord (en Angleterre surtout), contribuent aussi à rendre compte de la fréquence de l'arthritisme septentrional.

En France, la suralimentation générale ne fait aucun doute. Nous consommons, disent les statistiques, un tiers de substances azotées et hydrocarbonées de plus que la quantité nécessaire et suffisante (100 et 400 grammes par jour) pour l'entretien physiologique de la vie. Mais la bonne chère ne se contente pas

de rendre malades et de faire mourir les individus; elle menace la race elle-même, en créant l'infécondité. Comme l'assure Maurel, la suralimentation tue la famille, qui, sortie du peuple, s'était élevée dans l'échelle sociale, et vient se brûler au foyer de la cuisine. Les atteintes successives portées à notre race par l'arthritisme se décomposent ainsi : enfants uniques, prédominance des filles, malformations diverses, stérilité définitive. La fécondité d'une famille saine ne résisterait pas à cinq générations suralimentées !

En tant que diathèse, la goutte peut se diviser en trois périodes : une période latente, ou d'instauration, avec manifestations passagères et superficielles, plus ou moins aiguës, du côté des articulations; une période d'état, dont les diverses modalités morbides se suivent et se remplacent, mais avec une fixité plus marquée, cependant, comme lésions; une période ultime ou de dégénérescence, dont les désordres organiques sont vraiment graves et

les lésions souvent irrémédiables (cancer).

Barthez disait, à propos de la goutte articulaire, que, s'il ne pouvait la guérir, il parvenait, du moins, à la faire durer : ce grand homme n'ignorait pas le danger des manifestations larvées de la diathèse urique. Il savait que la goutte articulaire est celle dont on est malade et la goutte anormale celle dont on meurt !

Les modalités goutteuses extra-articulaires présentent souvent une intensité exagérée et d'infinies variétés de symptômes. Ce qui saute aux yeux, c'est la facilité congestive des viscères : cerveau (migraines), rectum (hémorroïdes), poumons (congestions singeant la phtisie à ses débuts). Comme le dit Duclos, l'arthritis est une maladie à démonstrations fantaisistes et désordonnées. Ce sont, par exemple, de brusques hémorragies (nasales, pulmonaires, utérines) survenant tout d'un coup, sans aucun phénomène prémonitoire. Les produits de la congestion arthritique sont

muqueux, séreux, sanguins, mais jamais purulents : les microbes de la suppuration se développent fort mal sur un terrain goutteux. Mais la tendance congestive se manifeste, dès l'âge le plus tendre, par les éruptions cutanées, les angines, les saignements de nez, les bronchites à répétition. Les éruptions, urticariennes ou eczémateuses, occasionnent toujours de vives démangeaisons. Plus tard, apparaissent des transpirations profuses et odorantes (à cause de leur richesse en acides gras) : ces transpirations, souvent limitées à la tête, expliquent la calvitie précoce des arthritiques. L'exercice et le régime, chez les jeunes gens, en favorisant les oxydations intra-organiques, diminuent la quantité des sueurs et leurs qualités odorantes et corrosives.

Je noterai aussi, chez les jeunes descendants de goutteux, les métrorragies de la puberté, dans le sexe féminin, et les pertes séminales chez les jeunes garçons. Des troubles nerveux apparaissent encore dans la jeunesse : ce sont

des céphalées, avec sensation de pression frontale; une faiblesse étrange au réveil; des secousses musculaires de tout le corps, au moment du premier sommeil; des tendances aux tremblements, à la paresse; et, parmi d'autres troubles sensitifs assez variables, des étourdissements, survenant volontiers au printemps et à l'automne.

La jaunisse est loin d'être rare, chez les adolescents arthritiques. Elle précède parfois, de quelques années, les coliques hépatiques et les fausses gastralgies, qui ne sont que des gravelles du foie. Cet organe est, d'ailleurs, souvent tuméfié et toujours sensible à la pression, chez les goutteux : ce qui nous explique bon nombre de symptômes digestifs, banalement étiquetés *atonie* ou *dilatation*. Souvent aussi, la constipation et les vertiges reconnaissent une origine hépatique : que de fois n'ai-je pas constaté la torpeur du foie, chez des personnes dont le sang est trop riche en acide urique et qui présentent, aux oreilles, de nom-

breux *tophi ?* Les gonflements d'estomac, avec sensation d'angoisse et palpitations après les repas, la souffrance habituelle de brûlure, au creux épigastrique, coïncidant avec des flatulences, des hoquets et des migraines, appartiennent à l'irritation uricémique du ventricule. Nous insisterons sur cette question importante dans un chapitre spécial.

Tout le tube digestif peut, d'ailleurs, être le siège de lésions goutteuses. L'intestin participe à la goutte par des coliques, des gaz, de la diarrhée, des hémorroïdes, des douleurs autour de l'ombilic (coïncidant presque toujours, chose curieuse, avec des pesanteurs dans la région du cœur). L'entérite muco-membraneuse et l'hypocondrie en général sont souvent aussi de nature arthritique. Les stomatites et pharyngites sont communes chez les jeunes goutteux. Les calculs salivaires sont propres à l'uricémie : chez les arthritiques, la salive dépose souvent du tartre en excès, qui devient alors une cause d'irritation commune des gencives.

Une modalité arthritique assez étrange et qui n'est pas une rareté, c'est la *glossodynie* (douleur de la langue). Elle s'accompagne d'idées imaginaires de cancer et devient, pour les malades, une source de terreurs et de soucis, analogue à ce que sont, pour la femme, les tumeurs-fantômes de la mamelle. La glossodynie est, évidemment, une névralgie arthritique; elle survient vers la cinquantaine et marque parfois les débuts de l'ataxie ou de la paralysie générale. Douleur aussi rebelle que désespérante, elle s'accompagne toujours d'hypocondrie : outre les modificateurs généraux et locaux, il faudra donc toujours prescrire une médication capable de relever le moral découragé et d'éloigner la tristesse, cette malpropreté de l'âme !

La goutte s'attaque aussi aux voies respiratoires. Le coryza, l'asthme, le catarrhe bronchique, l'œdème du poumon et même la pneumonie remplacent parfois la goutte articulaire. Ces manifestations larvées apparaissent sou-

vent vers la fin de l'hiver ou au printemps. La répétition des bronchites, chez les goutteux, entraîne facilement l'emphysème et la dilatation cardiaque, complications qui causent la mort par asphyxie. Quant au catarrhe dit suffocant, c'est presque toujours de l'œdème aigu du poumon, auquel notre maître H. Huchard consacrait, récemment, une leçon applaudie. Souvent l'œdème en question complique l'albuminurie des goutteux (asphyxie urémique), mais il n'est pas forcément fonction de brightisme. Pour ma part, je l'ai vu succéder, foudroyant, à la suppression brusque d'un eczéma variqueux ancien, chez un arthritique. Cela prouve, en passant, qu'il faut, avec un soin jaloux, conserver les émonctoires habituels de l'arthritique.

« Nulle part, a dit Joseph Frank, l'influence de la diathèse goutteuse n'est plus évidente que dans le conduit auditif. » En effet, les otalgies, le prurit du pavillon, la surdité, ne sont pas rares chez les goutteux. Fréquentes

aussi sont les localisations de la goutte dans le système nerveux périphérique ou central. Les névralgies erratiques, qui éclatent à l'occasion de grands écarts de régime, doivent, d'après sir James Paget, faire songer à la diathèse goutteuse : elles affectent, d'ailleurs, habituellement, une forme congestive caractéristique. Chez les goutteux anciens, le mal de tête, tenace et continu, accompagné de subdélire et de tendances maniaques, prélude fréquemment à des accidents apoplectiques et comateux. Que d'arthritiques, hélas ! meurent *par le haut*, suivant le mot de Swift : *A capite fluit omne malum et cerebrum est atrium mortis* (Fernel).

La moelle épinière est, parfois aussi, intéressée par la diathèse : qu'il s'agisse de simple congestion fugace, ou de dépôts uratiques persistants dans les enveloppes médullaires, on observe les sensations de froid dans les membres inférieurs, des fourmillements, des constrictions, quelquefois même des contractures. Les craquements produits dans les ver-

tèbres du cou et du dos, par l'action de certains mouvements, sont symptomatiques d'une spondylite goutteuse des vertèbres qui, à la longue, épaissit les méninges et cause, par compression, les douleurs musculaires et névralgiques de la nuque, du thorax et des omoplates, dont se plaignent tant d'arthritiques.

« La migraine et la goutte sont sœurs, » a dit Trousseau. Leurs manifestations se plaisent à l'alternance. On peut même dire que la migraine est souvent le seul apanage d'hérédité goutteuse, dans le sexe féminin. Chez l'homme, elle précède souvent de plusieurs années les manifestations articulaires : elle représente la décharge céphalique des excédents uricémiques. Les médicaments qui stimulent le foie et les reins représentent le meilleur traitement : j'ai l'habitude de conseiller de prendre, en deux fois, à vingt-cinq minutes d'intervalle, une tasse de café noir très chaud et très fort, additionnée de 1 gramme de salicylate de soude et 50 centigrammes de brom-

hydrate de quinine. Cette médication n'enraye pas seulement l'accès, mais prévient les accès futurs.

La crise migraineuse des goutteux atteint souvent une durée de vingt-quatre heures, mais rarement elle la dépasse. Elle s'accompagne parfois de vomissements, toujours d'un état nauséeux et flatulent. La vue souffre volontiers de troubles accommodateurs : cette observation m'a fait prescrire, avec succès, l'usage de verres correcteurs, qui éloignèrent certainement les récidives de migraines chez certains malades.

Un autre accident commun de la goutte anormale, ce sont les vertiges. Caractérisés par les troubles d'équilibre, les éblouissements, les mouches volantes, la sensation de rotation des objets environnants et la crainte de la chute, les vertiges s'accompagnent aussi d'une sorte d'ivresse, avec anxiété, bourdonnements d'oreilles, sueurs froides, accélération ou ralentissement des battements du cœur. Il est rare qu'un sujet bien nettement entaché de

vice goutteux ne présente pas, à un degré quelconque, ces sensations subjectives de la conscience équilibratrice.

Je combats avec succès le vertige goutteux au moyen des pilules suivantes, une à chaque repas : bromure de camphre, 15 centigrammes; extrait de cannabis (gras), 1 centigramme; sulfate de spartéine, 4 centigrammes. Je conseille aussi les courants galvaniques sur le grand sympathique.

Les crises d'énervement, d'angoisse, de tristesse, avec un certain degré de confusion mentale, obsessions, perte de mémoire, mauvais sommeil, rêves fatigants, parole embarrassée, sont parfois si marquées chez certains goutteux, qu'on les étiquette : paralysie générale. Et pourtant, j'ai plusieurs fois obtenu la régression *totale* de ces alarmants symptômes, sous l'action du traitement rationnel de la diathèse arthritique.

Évitons, en général, les purgatifs chez les nerveux : ne relâchons pas davantage les

cordes d'un violon qui n'est discord que parce qu'il n'est point tendu, suivant la juste comparaison de Byron.

Le traitement a toujours pour base la vie sobre, le régime régulier, sans aucun écart, et la diminution graduelle des aliments trop succulents. Il faut toujours aussi conseiller l'exercice actif, mais en se gardant d'accorder au goutteux le supplément alimentaire qui résulte de l'exaltation de son appétit.

En propageant, ici, le régime sobre, nous servons non seulement la cause de l'hygiène, mais aussi celle de l'économie politique. Il est, en effet, avéré que la nation française mange environ un tiers de plus que le nécessaire. Or, comme les consommations de la table se chiffrent annuellement par 12 milliards, cela ferait 4 milliards d'économie.

Le goutteux anomal doit surtout éviter les viandes riches en nucléine, productrice par excellence de l'acide urique (foie, rate, ris de veau, cervelles, fromages, jaune d'œuf,

sang des animaux), l'excès de sel (salaisons, etc.), qui précipite l'acide urique de ses solutions. Il doit manger beaucoup de fruits et notamment des pommes, fraises, framboises, cerises anglaises, raisins noirs, reines-claude, pêches, etc., dont les acides végétaux se transforment, dans l'organisme, en carbonates alcalins, qui servent puissamment l'élimination des urates. Parmi les végétaux les plus recommandables, je citerai encore le fenouil, le pourpier, l'artichaut, l'avoine, la pomme de terre bouillie, le persil, le poireau, la chicorée, le genièvre. Il est bon de remplacer le sucre par la lactose, ou sucre de lait, qui est diurétique et anti-urique.

L'alcool est le grand ennemi du goutteux anomal. C'est un poison *protoplasmique*, qui affaiblit l'énergie de la fonction oxydante de nos cellules. En d'autres termes, l'alcool est un agent *d'épargne*, contraire à ceux auxquels la *dépense* est ordonnée sous peine de mort. C'est surtout contre les anomalies de la goutte que

le régime abstème agira utilement. Je préconise d'habitude l'eau distillée chargée d'acide carbonique. C'est le meilleur balai des voies urinaires et le plus actif dilueur des urates, sels si peu solubles. On peut aussi conseiller l'usage d'un certain nombre de tisanes éliminatrices : pereira-brava, buchu, uva ursi, ulmaire, pichi, fève des marais, queues de cerises noires, fleurs de genêt, feuilles de frêne, stigmates de maïs, chiendent, pariétaire, arenaria rubra, etc... Les cures de petit-lait sont surtout utiles lorsque le foie est notoirement touché par la goutte. Dans ces cas-là, les stations hydriatiques alcalines rendent aussi de grands services (cure de Vichy).

Voici, en général, comment on peut libeller, avec quelques chances de succès, le traitement rationnel des anomalies de la goutte :

1° Régime et hygiène appropriés à l'arthritisme (je les ai suffisamment développés, dans les précédents chapitres, pour ne pas avoir à y revenir) ;

2° Comme médication, prendre tous les matins 1 gramme de poudre de Pistoïa, dont la composition n'est plus secrète [1], pendant vingt jours tous les mois; les dix autres jours, une cuillère à soupe de lycétol effervescent Vicario.

3° Enfin, tous les deux soirs, au moment du coucher, boire, dans une infusion très chaude de fleurs sèches de fèves des marais, sucrée avec 10 grammes de lactose, une cuillerée à café de la poudre suivante : sulfate de soude, benzoate de soude, chlorate de soude, parties égales.

L'alcalinité est nécessaire à la plupart des phénomènes biologiques. Si l'on rencontre chez la femme une plus grande vulnérabilité dentaire, une tendance plus marquée aux lithiases et au rétrécissement mitral, c'est que (la chimie l'a démontré) la femme est moins alcaline que l'homme. Elle n'échappe à la

[1] J'ai publié la formule dans mon *Formulaire de médecine* (1896) : article : *Goutte*.

goutte véritable que grâce à la saignée périodique que lui a infligée la prévoyante nature : mais elle devient souvent, à l'âge critique, la proie de l'acidisme et de la goutte anomale.

L'abus des travaux d'esprit possède sur la diathèse urique une réelle influence, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer. Van Swieten cite l'observation d'un mathématicien auquel la solution d'un problème difficile occasionnait régulièrement un accès de goutte. Sydenham rapporte qu'une de ses attaques les plus violentes lui survint pendant la composition de son célèbre traité « *De podagra* ». Peut-être la diathèse se vengeait-elle de son vainqueur!





CHAPITRE VII

L'OBÉSITÉ ET SON TRAITEMENT

Libellé de façon rationnelle, c'est-à-dire toujours après une étude directe du sujet (auscultation, analyse d'urines, connaissance de la constitution et des états morbides antérieurs), le traitement de l'obésité est constamment suivi de résultats favorables. Après une expérience de quelque étendue sur ce point spécial de la pratique, je dois à la vérité de déclarer que je n'ai pas encore rencontré sur mon chemin un obèse irréductible. En revanche, il m'est arrivé parfois de voir mon traitement dépasser le but proposé, ce qui

m'a rendu prudent sur le chapitre des régimes trop serrés et des médications trop actives. « D'abord, ne pas nuire, » tel est le divin *labarum* de tout médecin digne de ce nom. La plus mauvaise médication est celle dont on peut dire qu'elle est pire que le mal !

Il ne faut pas oublier, du reste, que l'obésité est souvent héréditaire et constitutionnelle, comme toutes les manifestations de l'arthritisme [1]. Elle se traduit de bonne heure par l'atonie générale, les chairs molles et comme bouffies. Elle affectionne plus volontiers la femme, que certaines causes particulières (vie recluse, port du corset, action de la grossesse et de l'âge critique) prédisposent assurément à l'envahissement adipeux, surtout dans les pays du Nord, où l'abus de la viande, des graisses et des boissons fortes, joint au confinement apathique du *home*, constituent de puissants appoints à l'évolution de l'obésité.

[1] Non seulement l'obésité, mais le *lipôme* même est un signe d'arthritisme constitutionnel.

Voici, en général, comment je comprends la cure d'amaigrissement. Deux fois par semaine, au coucher, je prescris 50 centigrammes de scammonée, purgatif poussant aux selles graisseuses et s'opposant activement à la pléthore abdominale et à l'état congestif du foie, grands générateurs de la gastrophorie. Tous les matins, je fais prendre un gramme d'iodothyrine, ou mieux de corps thyroïde frais de mouton, si l'on peut s'en procurer. Mais cette médication, sans être positivement dangereuse, demande à être surveillée de près par le médecin. Si une douce anarchie ne régissait depuis longtemps la profession médico-pharmaceutique en France, la vente sans ordonnance des préparations thyroïdiennes serait justement interdite. Pour peu que le cœur ou les reins soient d'un fonctionnement douteux, on aura souvent à déplorer des accidents à la suite de cette médication *organique* fort active.

Dans ces derniers cas, je remplace le thy-

roïde par 50 centigrammes d'iodure d'ammonium et j'excite ainsi la torpidité nutritive, sans crainte d'offenser le cœur, les reins, ni les gros vaisseaux En cas d'anémie ou de lymphatisme prononcés, je préfère encore le proto-iodure de fer, sous la forme excellente de pilules de Blancard.

L'obèse doit mener la vie au grand air, à la mer, à la montagne. On lui recommandera surtout les exercices pratiqués à jeun : marches en ascensions graduelles, natation, équitation, canotage, bicyclette, etc., afin de libérer les muscles de leur graisse parasite et de favoriser une active sudation. Le massage, l'hydrothérapie, la douche froide, les bains de mer, et surtout les cures thermales chlorurées et sulfureuses, coopèrent activement à ce but. La vie en plein air augmente la capacité respiratoire des obèses et par conséquent les oxydations organiques, véritables combustions; de leur côté, les muscles, en fonctionnant, brûlent aussi une certaine quantité de matériaux

de régression et de déchéance vitale. En ne dépensant pas assez, on reste trop propriétaire des biens acquis.

L'homme gras ne doit jamais s'attarder au lit : six à sept heures de sommeil lui suffisent. « Sarah, belle d'indolence... etc. », ne tarde guère à s'affliger d'une ventripotence tout orientale : *Otium humectat, labor siccat* (Celse). L'ennui et l'oisiveté sont toujours les deux *mauvaises bêtes* dont parlait Mme de Sévigné.

Lorsque l'exercice est difficile, il faut s'ingénier à le remplacer par l'aération, les frictions, les massages, les inhalations d'oxygène et d'ozone, les bains électrostatiques et les grands courants alternatifs. On arrive ainsi parfaitement à fondre la graisse en excès et à tonifier parallèlement la vitalité générale. Il faut surtout y songer pour les goutteux chroniques, que les douleurs retiennent, plusieurs semaines parfois, à la chambre, loin de la vie active, et qui amassent volontiers de la graisse pendant cette sédentarité obligatoire. Les ar-

thritiques sont, comme les obèses, des ralentis de la nutrition ; mais, pour la genèse de l'obésité, c'est surtout le passage d'une existence mouvementée à une existence trop calme, plutôt qu'un régime adipogène et plantureux, qu'il s'agit d'incriminer. Peu importe que l'on mange beaucoup, si l'on élimine bien : la nutrition n'a qu'un stimulant naturel, qui est l'aliment.

A ce point de vue des éliminations, j'attache une haute importance aux bains de soleil et au régime vestimentaire de laine, qui excitent les fonctions cutanées et notamment les sécrétions grasses des glandes sébacées tégumentaires. L'étuve sèche m'a également rendu de réels services dans la cure des polysarciques.

Je conseille aussi à tout obèse qui suit un traitement émaciant de porter constamment, pendant la journée, une ceinture-sangle abdominale bien adaptée. Il évitera ainsi les hernies, reins mobiles et autres descentes, dont on conçoit fort bien la produc-

tion par l'amaigrissement brusque. En dématelassant de leur surcharge graisseuse les anneaux et les loges, on fait en quelque sorte *prolaber* les viscères par effraction. Ma ceinture est donc indispensable, surtout à ceux qui désirent se livrer à un exercice régulier et progressif sans aucun péril.

Je serai bref sur le régime alimentaire, que j'ai longuement développé dans mes livres (*Hygiène de la beauté*, *Hygiène des riches*, *La Santé de la femme* [1]). Évitons, avant tout, la débilitation. Je compte déjà un nombre respectable de victimes de ces « cures » d'alimentation, absurdes et mal surveillées. Que de personnes inconsidérées *guérissent* ainsi de l'obésité en tombant dans la phtisie, semblables au héros du vers latin :

Incidit in Scyllam, cupiens vitare Charybdim!

Jamais de cure d'amaigrissement en hiver,

[1] O. Doin, éditeur, 8, place de l'Odéon.

sous peine de bronchite certaine, qui dégénérera facilement en tuberculose, surtout chez les descendants de goutteux, d'eczémateux et de diabétiques...

Point de bon régime sans balance. En vingt-quatre heures, l'obèse doit consommer, répartis en trois repas : 250 grammes de pain rassis, mie et croûte, 300 grammes d'œufs ou viande maigre, 300 grammes de salade ou légumes verts herbacés et laxatifs, préparés à l'eau seulement, et 200 grammes de fruits, en choisissant les fruits acidulés. Toute personne désireuse de maigrir devra dire adieu aux boissons alcooliques, distillées ou fermentées : ce sont des aliments d'épargne qui ralentissent les oxydations, abaissent le taux de l'urée et diminuent l'acide carbonique exhalé. De plus, les boissons alcooliques sollicitent d'abondantes sécrétions gastro-intestinales, qui assurent l'absorption intégrale d'une plus grande quantité de substances nutrimentaires dissoutes...

Que faut-il donc donner comme boisson ?

La meilleure est le thé chaud, à 50°, très léger, additionné d'une petite pincée de bicarbonate de potasse, par tasse de 200 à 250 grammes, quantité autorisée à chaque repas. Si la soif se fait sentir entre les repas, j'autorise parfaitement un verre d'eau pure et fraîche, non calcaire et non gazeuse.

Tous les aliments peuvent causer l'obésité, si l'on en mange trop. Mais il faut surtout éviter les graisses, qui s'accumulent, en nature, dans le tissu cellulaire ; les farineux, les fritures, les ragoûts, les pâtisseries, sucreries et chocolat. La suppression des potages est une bonne chose, surtout dans les premiers temps. Je conseille aussi bien les viandes blanches (maigres) que les viandes rouges : ces dernières doivent être ingérées très peu cuites et même crues, en fin hachis, déguisé dans des épinards ou de la chicorée cuite.

Je restreins l'appétit excessif, chez certains obèses, en donnant, avant chaque repas, une

pilule composée de 2 centigrammes des trois extraits d'opium, de jusquiame et de cannabis.

En terminant, je réagirai, une fois encore, contre les abus actuels du régime sec pour les cures d'obésité. Les obèses sont des *ralentis* de la nutrition, c'est-à-dire des arthritiques. Or, que fait la limitation des boissons dans l'arthritisme ? Elle encrasse le foie et les reins, empêche la dilution normale du sang et l'indispensable activité des émonctoires. Aussi voit-on succéder au régime sec : les attaques de goutte, les crises de gravelle et de dyspepsie acide, les coliques hépatiques, l'artériosclérose et les lésions circulatoires qui lui servent d'acolytes... Le régime sec fait partie de cet important arsenal de médications avec lesquelles *on meurt guéri*, si j'ose rééditer cette vieille plaisanterie, qui exprime fort bien ce que parler veut dire.

L'obèse doit fuir la tranquillité de l'esprit presque autant que celle du corps. En constatant, dit Debove, l'amaigrissement des

sujets qui ont eu des peines morales, on conçoit le respect du peuple pour les gens gras, *obésité* semblant pour eux la traduction de *prospérité*... L'obèse pourtant est plutôt, cependant, un pénitent qui expie ses péchés, par un état morbide résultant de l'inobservance des lois inflexibles de l'hygiène. Souvenons-nous donc, une bonne fois, que l'existence est une perpétuelle destruction et que nous ne vivons bien portants que grâce à l'usure, régulière et incessante, de notre machine. Nous portons tous, ô arthritiques, notre santé au bout de notre fourchette et dans nos jambes...





CHAPITRE VIII

LES TROUBLES GASTRIQUES CHEZ LES RHUMATISANTS

Le dérangement des fonctions digestives chez les rhumatisants, éclate assez souvent sous l'influence de causes occasionnelles bien connues : écarts de régime, abus des excitants, des vins fins, du tabac, des liqueurs, du thé où du café, surmenage de l'estomac par des lunchs ou des soupers inusités, excès vénériens, veilles, préoccupations diverses... Bien des malades observent même, sous ces diverses influences, le retour, comme par accès, de leurs mauvaises digestions : les plus courageux se guérissent ou se protègent

en coupant court aux causes morbides et en suivant d'eux-mêmes un régime strict.

Il n'est pas de viscère plus influencé par les états psychiques que l'estomac des rhumatisants. J'ai même noté que certaines irritations catarrhales de cet organe (manifestées avec une soudaineté et une intensité parfois incroyables) sont tenues sous la dépendance étroite et avérée de l'activité nerveuse. D'ailleurs, la nutrition n'est-elle pas sévèrement régie par le système nerveux ? Déprimez ce système, et la régulation nutritive est compromise. C'est le cocher qui tient les rênes de tout le convoi animal !

Voici, en général, quelle est la genèse des troubles digestifs chez les arthritiques. La diathèse confère d'abord aux muqueuses digestives une sorte de débilité *native*, avec tendance au relâchement des fibres lisses de ces muqueuses. Un exercice physique incomplet, ne faisant point contrepoids à une richesse alimentaire inusitée, rend insuffisant le

tirage des combustions humaines. Il se produit alors des déchets organiques. Pour remédier à ce ralentissement nutritif, dont il a souvent conscience, le malade est porté (par une sorte de tromperie de son instinct, ou plutôt par une fausse interprétation des symptômes qu'il éprouve) à user encore plus largement des condiments et des excitants. Il espère ainsi donner le coup de fouet à sa fonction nervo-motrice défaillante. Mais il ne réussit guère qu'à installer dans son estomac le trouble sécrétoire, à stratifier, pour ainsi dire, sur une mécanique anormale, des opérations chimiques défectueuses.

Les symptômes éprouvés le plus ordinairement consistent en une douleur au creux de l'estomac et dans la région des côtes pendant la digestion. L'appétit est pourtant conservé, augmenté même parfois ; mais il survient des régurgitations, la nuit et le matin particulièrement ; des sensations de crampes, de pincements, de fer chaud, deux ou trois heures après

les repas. Le sommeil est troublé par des douleurs, des fringales ou *fausses faims*, résultant des fermentations viscérales et de la distension, plus ou moins marquée, de l'estomac, dont les parois inertes subissent volontiers l'ampliation.

Assez fréquemment, on observe encore la constipation, la torpeur intellectuelle, l'hypocondrie, ou tout au moins un certain degré de tristesse grincheuse ; des sueurs, des bâillements, le ballonnement du ventre, les gargouillements et les renvois gazeux ; les tendances syncopales ou vertigineuses, la tête vide ou douloureuse, la bouche amère, une sensation pénible de plénitude ou de pression sous les fausses-côtes, à droite, dans la région du foie, qui est, d'ailleurs, assez souvent congestionné. Les urines déposent de nombreux urates et reflètent, par ce témoignage, l'origine arthritique des troubles digestifs chez les ralentis de la nutrition, dont les oxydations sont devenues insuffisantes.

Soignés à temps et d'une manière ration-

nelle, ces troubles — hâtons-nous de le dire — sont fort curables. Mais il ne faut pas attendre que les douleurs, l'insomnie et les vices de l'assimilation aient irrémédiablement compromis la santé générale.

Il est un certain nombre de banales recommandations, dont les dyspeptiques rhumatisants doivent d'abord tenir le plus grand compte : se couvrir de flanelle, éviter l'impression du froid humide sur la peau, user plusieurs fois par jour de frictions sèches, recourir aux bains médicamenteux hydro-minéraux et artificiels, se coucher sur le côté droit pendant le sommeil, etc.

Le régime alimentaire constitue, à lui seul, les trois quarts de la cure. D'abord, la diète a souvent d'incomparables avantages chez les arthritiques : après le siège de Paris, n'a-t-on pas vu des estomacs, jusqu'alors réfractaires aux huiles et aux graisses, désirer et digérer parfaitement ces aliments, obligés pendant la période obsidionale ?

On recherchera pourtant les aliments de facile digestion, disant adieu aux crustacés, aux mollusques, au gibier, à la charcuterie, aux fromages forts, et, en général, à tous mets de haut goût. Les crudités, les acides, les sucreries, l'oseille et la tomate, les crucifères et les végétaux aromatiques (chou, ail, oignon, poireau), les condiments, les conserves et les excitants gastriques seront également mis de côté. On n'usera que rarement du bouillon, des ragoûts, des sauces grasses, pâtisseries, mie de pain frais...

En résumé, le fond du régime sera constitué par les œufs, le poisson bouilli, les viandes braisées, les viandes gélatineuses, les purées de légumes très cuites, les pâtes alimentaires, le riz au lait, les bouillies de céréales, crèmes renversées, fromages à la crème, fruits cuits en compotes. On conseillera le pain rassis, très cuit et tout en croûte, ou mieux le pain grillé, les échaudés, les grissini.

Les boissons chaudes prises aux repas (thé

léger à 40-50°) s'adressent surtout à ceux qui présentent de l'atonie et de la dilatation. Les boissons froides (vin blanc ou bière, coupés d'eau alcaline légère, à 5-10°) sont réservées pour les cas où il importe d'exciter surtout les sécrétions pepsiques. Mais il faut éviter le vin pur et les liqueurs, incendiaires à l'estomac, manger peu à la fois, ne jamais attendre la sensation de satiété, éviter toute surcharge de l'estomac et rester — comme on dit — sur son appétit; lutter, enfin, journellement contre la constipation.

Pour calmer les douleurs gastralgiques, dues à une excitabilité réflexe exaspérée, et pour rétablir à la fois dans leur état normal les sécrétions chimiques, rien ne vaut l'action des massages et des douches tièdes superficielles dans la région abdominale. Postérieurement, la marche, la gymnastique et la pratique régulière des sports achèveront la détente définitive des symptômes dyspeptiques. Beaucoup d'arthritiques se trouvent

également bien, après le repas, de l'usage du *rocking-chair* ou chaise berceuse, qui stimule la paresse de leur digestion.

Les alcalins sont les meilleurs éliminateurs de l'acide urique. Ils augmentent le coefficient de l'oxydation et de la rénovation des tissus. Je conseille d'agir à la fois sur les urines, sur la peau et sur le foie par le moyen du salicylate de lithine, administré, le soir, conjointement avec la poudre de Dower (30 centigrammes de chaque, dans un verre d'eau de Vichy, Grande-Grille). Je complète l'épuration organique en prescrivant, avant chaque repas, X gouttes d'un mélange de teinture de gaïac et de semences de colchique; après chaque repas, une cuillerée à soupe d'une solution de chlorure d'ammonium à 1 p. 100. Enfin, tous les deux ou trois jours, je conseille, pour décongestionner le foie, un lavement avec l'infusion de saponaire froide, additionnée d'une bouteille d'eau de Carabana.

C'est une erreur considérable que de pres-

crire aux dyspeptiques rhumatisants le régime lacté. Il faut beaucoup de bile pour la digestion complète du lait. Or, les arthritiques ayant, le plus souvent, le foie torpide et engourdi, s'accommodent fort mal du lait en trop grande quantité. « Nous avons tous plus ou moins de foie, » a dit humoristiquement Murchison. Aussi importe-t-il de bien examiner les fonctions de cet organe, primordial chez le rhumatisant. Cet examen a, pour moi, plus d'importance que la chimie du suc gastrique, si fertile en renseignements... inexacts, que les médecins fanatiques de ces pratiques m'ont toujours rappelé l'histoire du tailleur de Gulliver prenant à son maître mesure d'un habit d'après les règles mathématiques, et ratant l'habit, malgré toute sa géométrie !





CHAPITRE IX

LA DYSPEPSIE ARTHRITIQUE

L'ESTOMAC a été comparé par Bacon à un chef de famille, sans lequel les autres membres ne sauraient prospérer.

Les maladies stomacales augmentent tous les jours dans la pratique, et cette augmentation semble parallèle à celle des troubles nerveux d'origine goutteuse ou arthritique (neurasthénie, etc...). L'estomac se trouve parfois primitivement touché, chez ces diathésiques; mais le cercle vicieux, commun en pathologie, ne tarde pas à s'établir, et l'estomac devient à son tour l'agent provocateur des troubles

nutritifs dans le système nerveux. L'estomac est, en effet, le réceptacle d'une foule de conséquences morbides.

On observe, le plus ordinairement, les symptômes suivants : l'appétit est conservé, et même il survient, assez souvent, de véritables fringales, surtout la nuit. Le malade éprouve les inconvénients des fermentations digestives anormales : développements gazeux, soif, ardeurs et brûlures au creux de l'estomac, nausées et même vomissements, alternatives de diarrhée et de constipation. J'ai souvent constaté que l'état douloureux s'apaise avec l'ingestion des aliments. Dans l'intervalle des repas, la langue est pâteuse ; on observe de la somnolence pendant la journée et de l'insomnie pendant la nuit ; le mal de tête frontal, les démangeaisons à la peau, les douleurs intercostales (points de côté). Tous ces malaises augmentent sous l'action des contrariétés, des fatigues, du surmenage : car l'arthritique est, ne l'oublions pas, *doublé toujours d'un nerveux*.

Le pessimisme est, on l'a dit, à la fois le père nourricier des gastralgies et leur rejeton le plus direct. Parfois, une active sécrétion de liquide acide a lieu dans l'estomac, le matin à jeun ou entre les repas. Mais, ordinairement, les malaises se limitent à la période digestive.

Le caractère de ces sortes de malades devient souvent triste et difficile : sensibles au froid, en proie au vertige et aux troubles visuels, ils se plaignent de palpitations et de sueurs nocturnes, avec accablement au réveil. Ils aiment à changer de médecins et de médications : j'en ai même vu prendre plaisir à collectionner les ordonnances, sans les donner à exécuter. Enfin, l'eczéma, l'urticaire et les clous ne sont point rares, chez les dyspeptiques arthritiques : leur apparition joue même souvent un rôle révulsif utile sur les souffrances habituelles de la digestion.

Chacun sait que l'on voit couramment les arthritiques, vers le *terminus* de leur carrière, présenter des cancers de l'estomac ; mais en-

core plus fréquents sont les faux cancers ou *spasmes du pylore* (avec stagnation alimentaire, dilatation et gastrite). Ce sont ces pseudo-tumeurs que guérissent le chlorate de soude, le condurango, la belladone; et, pour ma part, j'ai eu la joie de conserver déjà un très grand nombre de ces malades, à tort proclamés incurables ou même perdus à bref délai... La mesure inégale de l'esprit d'observation est, dit justement Zimmermann, la grande source des disputes entre médecins !

On ne saurait croire l'importance du régime, chez l'arthritique : c'est à son canal alimentaire, surtout, que s'applique la fameuse définition de « laboratoire de poisons ». En effet, l'inertie du foie, l'une des tares caractéristiques de l'arthritisme, ne protège plus le malade contre l'intoxication alimentaire. D'autre part, le catarrhe et la dilatation, chez les goutteux, provoquent une foule de ferments morbides bacillaires. Enfin, l'atonie gastrique est une véritable constipation de l'estomac. Et

n'oublions pas que l'estomac est le vestibule de tout le système nutritif.

Comment réduire les *toxines* à leur *minimum?* Par le régime, vous dis-je, par le régime seul. On bannira, sans espoir de retour, l'alcool, le vin pur et le tabac, les mollusques, conserves et condiments, les farineux, viandes fortes, fromages fermentés. On remédiera à l'atonie gastrique en prenant de la glace au début des repas, et en les terminant par une petite tasse de café ou de thé au lait, *très chaude*. On ne fera que deux repas, à sept heures d'intervalle et invariablement libellés ainsi : œufs mollets, veau rôti, volaille, maigre de jambon, poisson bouilli, foie de veau grillé, agneau, langue de bœuf; purées de pommes de terre, d'artichauts, d'épinards, de chicorée. On mangera peu, et l'on boira suffisamment de vin (rouge ou blanc) coupé d'eau, pour favoriser les éliminations rénales, dont l'importance est capitale chez l'arthritique.

Ce dernier est presque toujours un gros

mangeur. Pendant quelque temps, il lui sera très pénible de se restreindre. Mais Darwin n'a-t-il pas prouvé que le tube digestif est l'organe le plus adaptable? Et puis, en mâchant longuement les aliments, en faisant un usage habituel du pain *grillé* (pour cela, un dentier bien fait est souvent indispensable), on arrivera à discipliner parfaitement l'estomac, l'outre des vices nutritifs, qui deviendra la boîte de Pandore de la santé! *Consumitur consumendo ;* rappelons-nous cette juste épitaphe du gourmand.

Après chaque repas, je conseille une demi-heure de sieste, le corps légèrement incliné sur le côté droit. Mais on évitera de s'abandonner au sommeil. Le massage et les électrisations abdominales, les lavements de sauge ou de camomille, souvent répétés, faciliteront la renaissance fonctionnelle des arthritiques dyspeptiques. Il faut faire tout pour empêcher l'apepsie, qui ouvre la porte aux maladies mortelles.

Pour le traitement proprement dit, je rejette systématiquement le lavage gastrique et les cachets antiseptiques, qui contribuent à accroître l'atonie et les perversions sécrétoires, c'est-à-dire à éterniser l'insuffisance de l'estomac. Tous les matins, je prescris une infusion avec 5 grammes de boldo et 3 milligrammes d'arséniate d'antimoine. Avant chaque principal repas, je conseille des cachets avec 25 centigrammes de phosphate ammoniaco-magnésien, 10 de poudre de semences de colchique, 10 de noix vomique et 5 de benzoate de lithine. Après ces cachets, je fais prendre immédiatement une panade ou une bouillie de phosphatine Falières. Après un quart d'heure, le malade mange le reste de son repas, suivi d'un verre de madère de vin de Chassaing, à la pepsine et à la diastase.

Les cachets précédents rétablissent les sécrétions normales du tube digestif et de ses annexes : ils stimulent, en outre, la tonicité nervo-motrice des fibres musculaires lisses,

de l'œsophage au rectum, neutralisent les ferments vicieux et apportent souvent, à l'élément douleur une incomparable sédation. Au surplus, la douleur m'inquiète peu dans les dyspepsies arthritiques : je me méfie plutôt du client qui déclare ne pas souffrir, et j'ai justement flairé, dans maint cas de ce genre, toute une série de complications graves... *Non solum prodest natura, sed etiam nocet.*

Lorsque dans la journée le malade se plaint de développements gazeux, il devra avaler 4 à 8 grammes de poudre de charbon de peuplier, dans du pain azyme. (C'est une grosse erreur de mouiller d'eau cette poudre, qui alors ne remplit plus son rôle absorbant.) Quelques gorgées de limonade chlorhydrique aident la poudre dans sa descente et luttent contre la production gazeuse ; mais, s'il existe déjà une acidité exagérée de l'estomac, je conseille alors le lait additionné d'un peu de magnésie, et, dans les cas rebelles, une pilule, deux fois par jour, ainsi composée : extrait

gras de chanvre indien et extrait de datura stramonium, 3 centigrammes de chaque.

C'est un tort d'user du bicarbonate de soude comme sédatif des acidités gastriques. Ce sel se transforme, en effet, en chlorures, aux dépens desquels prend naissance l'acide chlorhydrique de l'estomac : on voit donc, après une neutralisation momentanée, les brûlures d'estomac bientôt reparaître et s'éterniser par ce traitement, en vérité trop populaire !

J'ai souvent recommandé aux arthritiques dyspeptiques l'exercice régulier de la voix. Cet exercice active la nutrition et *supprime les rapports acides*, — comme le remarquaient déjà Aétius et Celse (ce dernier recommandait la lecture à haute voix). En activant la respiration, l'estomac se trouve secoué plus efficacement par le diaphragme, la salivation est déglutie en plus grande quantité et cette déglutition alcalinise et accélère les processus digestifs. Outre la lecture à haute voix, je préconise la

conversation animée, la déclamation, le chant, les instruments à vent.

Une des grandes causes de la dyspepsie uricémique, c'est la vie de café, en dehors, bien entendu, des libations qui l'accompagnent. L'atmosphère des cafés, si bien étudiée par Saint-Laurent et Legrand du Saulle, est une atmosphère confinée, chaude, chargée de vapeurs d'alcool, de tabac, de miasmes, de produits divers de combustions. Il en résulte, pour celui qui s'y plonge habituellement, une sorte d'intoxication chronique, caractérisée par un état général congestif, un sommeil lourd, une inaptitude marquée au travail, une irritabilité nerveuse évidente. Les jeunes gens résistent à cet étiolement; mais les oisifs de quarante à cinquante-cinq ans, officiers, négociants, rentiers, etc..., y puisent les germes de l'incurable dyspepsie et des affections les plus graves des centres nerveux.



CHAPITRE X

LE CATARRHE GASTRIQUE CHEZ LES ARTHRITIQUES

Ce n'est qu'à une période déjà avancée de leur mal que les dyspeptiques arthritiques viennent ordinairement nous consulter.

Alors, les sécrétions gastriques sont très augmentées; il existe des crises de douleurs, trois ou quatre heures après le repas, et des régurgitations acides : le malade se plaint de maigrir, de pâlir et surtout de *faiblir*, depuis quelque temps. L'estomac est dilaté, la peau est sèche, le moral déprimé ou irrité. L'ingestion des féculents, du vin pur, des liqueurs, des graisses, l'usage du café et du tabac, les

soucis et le travail intellectuel exagèrent notablement cette forme de dyspepsie, que nous rencontrons couramment dans notre clientèle.

On guérirait presque toutes les maladies, si l'on pouvait atteindre le trouble fonctionnel avant l'installation de lésions anatomiques, plus ou moins réfractaires aux agents médicamenteux. La négligence des malades, les retards qu'ils apportent à leur traitement rationnel, engendrent à coup sûr le plus grand nombre de maladies chroniques.

Pour soigner son estomac, il ne faut point attendre d'éprouver de vives et intolérables douleurs; il suffit de constater des digestions anormales, des gaz, des acidités, des vertiges, une lassitude marquée, des points intercostaux ou sous-costaux, des irrégularités dans l'appétit, de la lassitude, de la déchéance virile. Ces symptômes indiquent, en effet, la période d'atonie gastro-intestinale, dans laquelle la fonction seule est perturbée. N'attendez pas,

pour les enrayer, une altération, peu remédiable, des parois organiques.

Sir Dyce Duckworth a parfaitement décrit, en son magistral traité de *La Goutte*, cette forme spéciale de dyspepsie *acide*, ou par fermentation, si commune chez les arthritiques qu'elle devient pour eux une cause fréquente d'insomnie. A la suite du moindre écart de régime, le malade est réveillé, vers deux heures du matin, par les opérations anormales de la digestion. Il reste éveillé presque toute la nuit et ne se rendort qu'au matin, avec le mal de tête et la bouche pâteuse. Certains aliments, variables suivant les individus, ont la propriété de susciter ce réveil *brutal*, quatre ou cinq heures après le repas. Pendant la jeunesse, remarque enfin l'excellent clinicien anglais, tous les aliments peuvent être digérés rapidement; mais, à partir de trente ans, la sélection commence à se faire. Rien de plus exact.

Le *catarrhe gastrique* (gastrite chronique des

anciens) est une sorte d'indigestion latente, d'embarras gastrique habituel et continu. Le catarrhe consiste, anatomiquement parlant, dans une production abondante de mucosités, à la surface interne de l'estomac : on conçoit que cette production agisse à la manière d'un véritable vernis, qui annule toute sécrétion *digestive* et transforme l'estomac en une sorte de réservoir inerte, ou tout au moins inactif!

La clef du traitement est dans l'interdiction de tous *ingesta* excitants, et notamment dans la suppression absolue du vin pur, des liqueurs et des assaisonnements épicés, qui ne sauraient qu'augmenter l'inflammation de l'organe. Nous commençons toujours la cure par un peu de poudre d'ipéca; nous appliquons ensuite au creux de l'estomac un petit vésicatoire; nous prescrivons enfin un régime doux et mucilagineux, dont le lait coupé d'eau d'orge, les panades et les œufs à la coque, formeront, pendant une semaine environ, la base exclusive. Progressivement, ensuite, nous

augmentons la force de l'alimentation par des prescriptions alimentaires successives.

Il faut modifier l'irritation muqueuse par des cachets absorbants et antiseptiques (craie, magnésie, phosphate calcique, salicylate de bismuth, etc.) dont le contenu pulvérulent vient s'étaler, sur la surface interne de l'estomac, à la façon d'un véritable pansement modificateur.

La gastrite chronique s'accompagne assez volontiers de catarrhe de l'estomac.

Alors, les malades souffrent surtout trois ou quatre heures après les repas; ils éprouvent de la soif, des régurgitations acides, fétides et *rances*, accompagnées parfois d'impérieuses sensations de faim, auxquelles ils doivent bien se garder de succomber. Nous donnons, comme aliments de choix, le pain de gluten ou le pain grillé, les viandes blanches braisées, les légumes verts, les potages très épais, la phosphatine Falières, les marmelades de fruits et les bouillies de céréales; comme

boisson, du thé chaud peu sucré, en petite quantité. L'œuf est un nutriment albuminoïde et phosphoglycérique, fort riche sous son petit volume : il est à la fois plastique pour le muscle, respiratoire (le jaune étant formé de corps gras) et reconstituant pour la cellule nerveuse. Il convient donc à ceux qui souffrent habituellement de l'estomac. Mais, pour qu'il soit bien digéré, il importe que le foie possède toute son intégrité : sinon, l'œuf devient un aliment lourd et indigeste, plus nuisible qu'utile.

Un certain nombre de catarrhes d'estomac sont causés par des modifications dans le chimisme gastrique (excès ou défaut d'acidité). Les écarts alimentaires, un régime vicieux et surtout l'alcoolisme doivent fréquemment être ici mis en cause : en un mot, il s'agit du surmenage de l'estomac, commun dans notre existence à la vapeur.

Pour moi, je l'ai souvent dit, ce sont les causes morales (émotions, excès, abus céré-

braux, épuisement nerveux) qui peuvent revendiquer la part la plus large dans la production des dyspepsies. Les désordres nerveux atteignent l'estomac, non seulement dans son innervation et dans sa motricité, mais dans ses actes sécrétoires eux-mêmes. La vie ordinaire en offre, d'ailleurs, des exemples passagers. Une lecture absorbante, une vive émotion, la présence d'un commensal antipathique, etc., exercent sur l'acte digestif une de ces actions *inhibitoires* qui semblent absorber toute la vigueur musculaire et toute la puissance chimique de l'estomac.

Malgré la mauvaise qualité des digestions, il arrive, assez souvent, que l'embonpoint et l'appétit du malade sont relativement conservés. Mais le sang n'en est pas moins vicié, à la longue, par les sécrétions catarrhales et les fermentations putrides, dont l'estomac, irrité ou dilaté, devient le théâtre en quelque sorte obligatoire. Pour combattre cette auto-intoxication gastro-intestinale, il faut prescrire les

laxatifs et les lavements, et l'usage interne des poudres désinfectantes et absorbantes (parties égales de charbon de peuplier pulvérisé, de magnésie décarbonatée et de salicylate de bismuth).

Les femmes arthritiques qui souffrent de *métrites* rapportent assez souvent à leur estomac leurs désordres utérins : elles y rattachent les vertiges, le vide de la tête, la tristesse, la paresse d'esprit, l'incapacité de travail, la douleur pendant la digestion, le sommeil incomplet, non suivi de sensation réparatrice, l'impressionnabilité et l'irritabilité nerveuses, l'amaigrissement, la faiblesse, etc., dont elles se plaignent constamment. Il y a, en effet, échange de mauvais procédés entre l'estomac et l'utérus, surtout chez les filles de goutteux, personnes maigres, nerveuses, hystériques, dont les sympathies morbides sont particulièrement aisées à éveiller. J'ai remarqué aussi que les névralgies intercostales, et l'oppression qui en dérive, tiennent presque toujours, chez

elles, à de la dyspepsie flatulente et disparaissent par l'ingestion d'un verre d'eau alcaline chaude. Dernièrement, enfin, notre confrère, le D[r] Zabé, attirait l'attention des médecins sur les dyspepsies qui dépendent de petites hernies ignorées, ombilicales surtout. Ces dyspepsies guérissent par les ceintures.

Pour rester sur le domaine de la pathologie féminine, l'anémie rhumatismale nous offre une variété de troubles d'estomac qui diffère notablement des autres dyspepsies. On observe alors, le plus souvent, un dégoût profond de la viande et des aliments ordinaires, tandis que subsiste une appétence marquée pour les mets acides : vinaigre, citron, cornichons, salades, etc... Trousseau avait déjà attiré l'attention des praticiens sur ces symptômes : son génie observateur lui avait fait remarquer la nécessité de céder à ces idées de chlorotiques, l'estomac manifestant, disait-il, le besoin d'une acidité qui lui fait défaut et dont l'absence porte tort à son fonctionnement normal. Les

recherches chimiques modernes, concernant le contenu de l'estomac, ont démontré l'absolue justesse de cette théorie : chez les jeunes filles chlorotiques, il y a *hypopepsie*, diminution d'acidité de la sécrétion gastrique habituelle.

Voici comment je traite ordinairement cette forme morbide : une heure avant chaque repas, je donne une cuillerée à soupe d'eau de chaux, additionnée de sirop de limons. Aux repas, je prescris le bouillon avec jus de viande, la bière bien faite, la cervelle au beurre noir, la langue à l'huile, la salade aux œufs durs, la volaille bouillie, le jambon cru, le macaroni à la sauce tomate, l'oseille au beurre, les nouilles, etc. Après chaque repas, je prescris une goutte d'*eau régale* dans un demi-verre de thé sucré. On échoue bien rarement avec ce traitement, accompagné, bien entendu, de la cure de chlorose (fer, toniques, hydrothérapie, etc.).

Trop longtemps négligées dans leur diagnostic différentiel et traitées conséquem-

ment de manière empirique, les maladies de l'estomac n'ont pu échapper (on le voit) aux incessants progrès de l'observation précise et de la médecine scientifique. Grâce surtout aux études chimiques, dont l'école allemande s'est montrée l'ingénieuse instigatrice, la pratique commence maintenant à se débrouiller, à se désencombrer du fatras des formules aléatoires et infidèles, pour arborer des méthodes de traitement plus sûres et plus précises, je veux dire de ces méthodes qui ne frappent point, en aveugles, tantôt la maladie et tantôt le malade !

J'ai tâché, cher lecteur, de soumettre à votre appréciation quelques linéaments de cette hygiène thérapeutique rationnelle.

Les troubles neuro-arthritiques de l'estomac sont connus depuis Galien, qui accuse la dyspepsie de produire l'oppression, le délire, les convulsions, la mélancolie. J'ai observé des sujets qui, après chacun de leurs repas, avaient comme les membres broyés et le cerveau vide.

Que de gens de lettres ne peuvent travailler qu'à jeun, incapables qu'ils sont de s'assujettir à rien de sérieux, à cause de leur dyspepsie *post prandium!* D'après Beau, la plupart des névroses dérivent de dérangements d'estomac : si la boîte cranienne contient le centre nerveux animal, l'épigastre est le siège du centre nerveux organique.





CHAPITRE XI

LA CONSTIPATION CONSTITUTIONNELLE

Suivant Voltaire, notre âme immortelle a besoin de la garde-robe, pour bien penser. J'ajoute que, pour bien digérer, la première des libertés nécessaires est celle du ventre. Cette solidarité de toutes les parties de la muqueuse alimentaire s'explique parfaitement par l'embryologie, qui nous montre l'estomac comme un simple renflement de l'intestin. Tout mauvais fonctionnement de l'intestin proprement dit retentira donc sur la santé stomacale.

Parfois, la constipation (ce grand déplaisir

de la vie, comme la nommait Napoléon, qui la connaissait trop bien) est un état constitutionnel qui remonte à la première enfance, et même au sein de la nourrice. Toujours, cet état est favorisé et aggravé par un usage précoce et exagéré des laxatifs, qui finissent par user entièrement toute tonicité intestinale. Alors, on éprouve une inquiétude abdominale de tous les instants; des épreintes, des grognements spasmodiques intérieurs. La vie sédentaire, la neurasthénie, les tendances à l'obésité, accentuent la paresse et l'inertie viscérales : la femme, en raison de son état nerveux habituel, est désignée d'avance pour la constipation.

A moins d'obstacle matériel, le régime suffit toujours à la guérison. Il doit être beaucoup plus végétal qu'animal : personne n'ignore la rareté et l'endurcissement des *excreta* chez les carnivores. On évitera l'usage exagéré des aliments qui abandonnent peu de résidus : œufs, lait, fromage, viandes fortes, nutriments riches en général. Les aliments salés et sucrés (sur-

tout avec la lactose ou sucre de lait) excitent les mouvements et les sécrétions intestinales, ils doivent être recommandés, ainsi que ceux dont l'assimilation ne va pas sans de nombreux déchets : viandes blanches, volailles bouillies, aliments mucilagineux, bouillies, purées et pâtes (nouilles principalement), salades vertes et de légumes, herbes cuites, oseilles, tomate, potages à l'orge, au potiron. L'huître est laxative par son eau de mer et par les principes biliaires dont l'énorme foie de cet acéphale se trouve imprégné. La choucroûte est excellente, grâce à son acide lactique et à ses déchets. Les carottes, pommes de terre, navets, endives, salsifis, haricots verts, crosnes, artichauts, cardons, chicorées, choux-fleurs et autres légumes riches en cellulose (purées de julienne, salade de pommes de terre) figurent parmi les meilleurs aliments laxatifs. Les figues, fraîches et sèches, les raisins (peaux et pépins compris), les oranges, les prunes, les compotes de pruneaux secs, les marmelades de

pomme, le gâteau de riz peu cuit et bien condimenté, le miel, le fromage à la crème et la crème de lait représentent les desserts. Le pain de son, le pain de seigle, le pain bis, le pain d'épices beurré; le cidre ou le vin blanc très étendus d'eau, le petit lait (comme boissons) conviennent aux constipés. Le matin, à jeun, je conseille un grand verre d'eau très froide ou de jus d'herbes, lorsqu'il s'agit de remédier à l'insuffisance biliaire ; un quart d'heure après, on peut déjeuner avec du café ou du thé au lait et un petit pain de seigle beurré et salé. En résumé, le végétarisme, qui ne fournit à l'estomac que des substances peu assimilables par le travail de cet organe, est le véritable régime des constipés, la véritable médication stimulante de l'intestin.

Il faut utiliser le pouvoir tyrannique de l'habitude sur l'organisme, en ayant la volonté inébranlable d'une déplétion régulière et à heure fixe, dans la position accroupie et non assise, plus défavorable à l'*expression* abdomi-

nale. Un certain nombre d'exercices agissent, également, pour renforcer la musculature du ventre : le canot, le tricycle, la gymnastique de chambre, travaillent dans ce sens. Je conseille aussi le massage abdominal, pratiqué, de gauche à droite, en roulant, cinq minutes, matin et soir, sur le ventre, un petit sac de grains de plomb ; enfin, comme *ultima ratio*, un lavement froid, une fois par semaine, avec un demi-litre d'eau bouillie, additionnée d'une cuillerée de glycérine bien pure, à garder le plus possible. L'introduction anale d'un suppositoire Chaumel (à la glycérine solidifiée) fournit aussi de bons résultats. Je réserve pour les cas les plus rebelles le lavement d'huile d'olive pure (150 grammes).

Tous ces détails, d'une cuisine un peu spéciale, ont (en dépit de vos sourires, chers lecteurs) une réelle importance : car la médecine pratique n'est que l'art des minuties. L'inertie intestinale est une inquiétude de tous les jours, qui sollicite et martyrise l'existence.

Seuls, l'hygiène et le régime triomphent, à la longue, de cette triste et désagréable infirmité, fertile en malaises et même en maladies de tous ordres. Les maux de tête, les états congestifs, les troubles d'estomac, l'insomnie, les cauchemars, etc., sont les satellites ordinaires de la constipation. Les hémorroïdes, fissures et fistules, la typhlite, les hernies, les déplacements d'organes, compressions, etc..., sont aussi des complications possibles. Enfin, le constipé, Locuste de soi-même, empoisonné par les toxines incessamment résorbées à la surface de l'intestin, est une victime marquée d'avance par les maladies infectieuses et épidémiques. Songez que, par mois, nous fabriquons plus de 25 kilogrammes de bile et voyez de quels dangers toxiques nous souffrons, rien qu'en l'absence d'exonération régulière d'une sécrétion presque entièrement excrémentitielle !

La constipation constitutionnelle doit être traitée dès le jeune âge; d'ailleurs, même chez le petit enfant, la constipation est une

infirmité funeste. Elle menace surtout celui qu'une mère ou une nourrice ignorantes a alimenté d'une manière prématurée. Les bébés nourris exclusivement au sein ne souffrent que d'une manière passagère de la constipation. En revanche, l'allaitement artificiel et principalement celui (actuellement à la mode) que l'on réalise au moyen du lait stérilisé, possèdent une action échauffante des plus marquées sur les intestins du nourrisson. Il faut alors couper le lait avec de la tisane d'orge ou avec de l'eau miellée bouillie, et donner journellement un petit lavement avec une ou deux cuillerées d'huile d'olive émulsionnée dans de l'eau bouillie par le moyen d'un jaune d'œuf. Lorsque l'enfant est au sein, on ne réussit à obtenir des résultats curatifs durables qu'en soumettant la mère ou la nourrice à un régime rafraîchissant : la composition du lait se modifie à la faveur de ce régime. Un grand nombre de nourrices mercenaires, ayant quitté leur grossier régime campagnard

pour l'alimentation succulente et azotée des villes, ne sauraient guérir de leur constipation invincible qu'à la condition de revenir aux soupes, au pain bis, aux légumes et aux boissons aqueuses. Non seulement l'excès des viandes, les sauces et le vin pur leur fournissent un lait échauffant, mais leur santé elle-même s'en ressent et il n'est point rare de les voir maigrir, à la suite d'un régime de luxe auquel elles ne sont guère habituées.

Après la première enfance, il faut faire la guerre à ces errements alimentaires qui entretiennent la constipation dans la jeunesse. Les repas des jeunes gens d'aujourd'hui sont trop succulents et cet excès de succulence sème, chez eux, l'arthritisme prématuré. Nous avons grand tort, dans la classe aisée, de dédaigner le *ballast*, que tous les animaux mêlent volontiers à leur nourriture (*paille* des chevaux, *graviers* des poules, etc.) : rien n'aide mieux l'exonération alvine, que les *ingesta* réfractaires à l'assimilation...



CHAPITRE XII

L'ARTHRITISME ET L'INTESTIN

Toute constipation un peu tenace et prolongée entraîne fatalement, un jour ou l'autre, de l'obstruction du cæcum et de l'engorgement stercoral. Aussi, chaque fois que les défécations sont rares et hors de proportion avec l'abondance des aliments ingurgités, convient-il de suspecter l'atonie intestinale et de redouter les décompositions putrides et les procès inflammatoires sollicités par la rétention des matières excrémentitielles dans l'intestin. C'est ainsi que la constipation traîne à sa suite le douloureux cortège des entérites et des entéralgies; que l'abus du régime carné,

et surtout de la viande peu cuite, entraîne une insuffisance d'exonération, par absence de résidus végétaux, je suppose : la constipation est créée, l'entérite s'installe.

L'irritation de l'intestin par des purgations intempestives devient alors souvent la faute du malade ou du médecin qui n'ont pas su remonter aux causes pour les traiter. Une raison occasionnelle, le simple refroidissement du ventre, par exemple (refroidissement auquel les arthritiques sont fort sensibles), et l'on assiste à la genèse d'une forme d'entérite sérieuse et rebelle par excellence, la côlite pseudo-membraneuse ou glaireuse, que nos lecteurs connaissent déjà par de nombreuses descriptions.

Toutefois, cette côlite n'est pas la variété d'affection intestinale la plus commune, chez l'arthritique. C'est plutôt l'entéralgie rhumatismale, avec ses accès paroxystiques douloureux à l'épigastre et autour de l'ombilic : douleur tormineuse, colique parfois syncopale, toujours accompagnée de courbature, de bri-

sement des forces, de crises de dépression avec hypocondrie. Les fatigues intellectuelles et les diverses causes morales président, d'ailleurs, volontiers à ces sortes de crises névralgiques de l'intestin, souvent précédées d'un spasme de l'organe, c'est-à-dire d'une contracture exagérée qui aveugle plus ou moins la lumière du conduit et s'oppose à l'évacuation des gaz, véritables causes des coliques nerveuses.

Tout récemment, Dieulafoy a étudié la gravelle de l'intestin, qui consiste essentiellement en des débâcles sableuses, survenant, d'ordinaire, concurremment avec la côlite pseudomembraneuse. C'est, croyons-nous, une manifestation diathésique de la goutte. Elle cause incontestablement des coliques fort douloureuses chez les goutteux, qui en méconnaissent, d'ailleurs, fréquemment la cause. Précédée de malaises, de fatigue générale, de ballonnement du ventre, la gravelle intestinale se traite avec succès par les grandes irrigations d'infusion de valériane, additionnée, par

litre, d'un gramme d'antipyrine; on introduit, à la température de 35 à 38° centigrades, deux litres de ce liquide dans l'intestin, par le moyen du bock en tôle émaillée et de la sonde molle œsophagienne, préalablement graissée. Ce lavage de l'intestin ou entéroclyse, pratiqué journellement pendant une huitaine, nettoie mécaniquement la muqueuse de ses déchets et réalise idéalement l'asepsie intestinale en empêchant les fermentations putrides. Il s'applique à toutes les formes d'entérite chez les arthritiques. Leur rôle topique et cicatrisant calme, en effet, l'irritation de la muqueuse, sur toute la longueur du gros intestin. En outre, la tension vasculaire se trouvant augmentée, la diurèse s'établit plus régulière et les toxines (élaborées si nombreuses par l'uricémique) s'éliminent à travers les voies urinaires, qui sont, avec l'intestin, le plus parfait de nos émonctoires.

Lorsque l'entérite produit un peu d'état fébrile, il ne faut pas hésiter à donner, trois ou

quatre fois dans les vingt-quatre heures, 10 à 15 centigrammes de sulfate de quinine : ce sel n'est pas seulement fébrifuge, il sait aussi agir comme un excellent antiseptique contre l'élément putridité de l'infection stercorale.

Il va sans dire qu'on ne négligera point de libeller un sage régime alimentaire. Toutes les fois que l'intestin est douloureux ou simplement sensible, il faudra espacer régulièrement les repas, éviter le vin rouge et surtout les vins de quinquina, les vins et élixirs soi-disant toniques, tous pernicieux au tube digestif. On conseillera les potages épais, les œufs brouillés au jus de viande, les marmelades d'oranges et de pommes, le pain de ménage rassis. On prohibera le vinaigre, les crudités, les graisses, les épices, les poissons de mer, mollusques, crustacés, gibier, conserves et salaisons.

Il ne faut pas se laisser hypnotiser par la constipation, ni borner le traitement à la lutte contre la rétention fécale. Il faut aussi combattre les symptômes qui prédominent : l'irri-

tabilité fonctionnelle ou l'atonie. Contre l'irritabilité fonctionnelle, je conseille surtout des pilules molles avec 20 centigrammes d'extrait de valériane et 1 centigramme d'extrait de belladone par pilule. On en donne trois ou quatre par jour. Contre l'atonie, je fais prendre, au lever et, au coucher, une cuiller à café d'huile de ricin additionnée de V gouttes d'essence de badiane, et, avant chaque repas, un granule d'arséniate de strychnine à un milligramme. Par la première ordonnance, on remédie à la constipation de cause spasmodique; par la seconde, à la constipation par atonie.

Il est non moins important de modifier l'état du système nerveux central par les bains très chauds salés, les douches tièdes en pluie. Les courants continus sur l'intestin constituent un puissant traitement de la parésie intestinale et de la dilatation du cæcum : ils réveillent admirablement la contractilité des fibres lisses, et j'ai pu souvent, par leur secours opportun, empêcher les complications

de la typhlite et les appendicites à récidives. Je suis convaincu que l'on éviterait bien des opérations de l'appendice, si l'on savait recourir à temps et dans de bonnes conditions aux bienfaits de l'électrothérapie. Enfin, si l'intestin se trouve déplacé ou prolabé, il est indispensable de conseiller le port habituel de la ceinture-sangle bien conditionnée.

L'entérite muco-membraneuse est une maladie à rechutes, que le médecin thérapeute devra surveiller toujours de très près, même après guérison apparente. J'ai observé, pour ma part, que la vie au grand air et l'exercice, une alimentation riche en bouillies, en purées féculentes, phosphatine Falières, viandes gélatineuses, fruits cuits et bière de malt, les frictions et massages avec l'huile de ricin et la continuation intermittente des irrigations intestinales, éloignent les récidives et les rechutes, même chez les arthritiques les plus caractérisés. Dans le sexe féminin, la côlite coïncide fréquemment (tous les praticiens peuvent le

remarquer) avec les diverses affections de l'utérus et de ses annexes, métrite principalement. Les sécrétions glaireuses intestinales semblent sollicitées même par le catarrhe utérin et par les déviations de la matrice. Il est avéré que, dans ces cas, on ne triomphe de l'entérite qu'en soignant parallèlement les organes pelviens. Et surtout, on interdira sévèrement à la femme son sport favori, la bicyclette : non seulement elle entretient la métrite et le catarrhe muqueux de l'intestin, mais elle peut, par des contractions trop répétées ou trop fortes du psoas, au contact d'un cæcum enflammé, provoquer l'appendicite, par une sorte d'étranglement. Cela ne veut pas dire qu'il faille adopter dans ces cas la sédentarité. Il faut toujours songer à modifier l'état général neuro-arthritique, et, pour cela, rien ne vaut assurément la marche modérée à la campagne, les cures d'air et les cures d'eaux.



CHAPITRE XIII

LES COLIQUES HÉPATIQUES

TOUTES les conditions capables de troubler ou de retarder l'écoulement régulier de la bile dans l'intestin sont des causes de calculs biliaires et de coliques hépatiques. Aussi, ces dernières se relient-elles nettement à la goutte et au rhumatisme, qui sont maladies *retardantes* par excellence : on les voit souvent alterner avec les multiples manifestations de la diathèse acide, à partir de quarante ans. La sédentarité, qui diminue les oxydations nutritives, nous explique la fréquence des coliques hépatiques chez les ecclésiastiques,

les vieillards, et dans le sexe féminin. Toutefois, les calculs biliaires dépendent souvent, chez la femme, de la vie génitale (grossesses répétées); ils sont favorisés par la constipation habituelle et peut-être aussi par la constriction du corset, qui, assurément, contribue à faire stagner la bile dans le foie. Mais, je le répète, il faut une prédisposition diathésique : l'acidisme, qui crée, chez les arthritiques, la vulnérabilité extrême de la glande.

Chez l'homme, les excès de table, l'habitude des vins corsés, du champagne, de la bière forte et des liqueurs, provoquent fréquemment les crises du foie. Mais il faut surtout incriminer l'abus de certains aliments gras, riches en phosphore et en toxines, tels que le gibier, les viandes noires et peu cuites, le boudin, les cervelles, les sauces savantes, les jaunes d'œuf d'une fraîcheur douteuse, le foie gras et autres aliments oléo-phosphorés; les salaisons et charcuterie, conserves et pâtés, crustacés et coquillages (surtout le homard,

les crevettes, les moules, les huîtres grasses et l'escargot); la laitance, la poutargue, le caviar et les œufs de poisson en général. On doit encore accuser : tous les poissons graisseux et compacts (anguille, saumon), la moelle de bœuf, les fruits huileux et secs, le bouillon et les extraits de viandes, les sucreries (bonbons et confitures), les crucifères (choux, etc.), les truffes et champignons, l'oseille et la tomate, les fromages fermentés, etc., etc.

Avant l'apparition des crises, qui semblent, a-t-on dit, affectionner surtout le vent d'est, le sujet est las et triste; il se plaint d'insomnie, de vertiges, de prurit, de troubles visuels et de battements dans les artères. Souvent il présente de l'hypocondrie et du *tædium vitæ*, des flatulences, fausses faims, etc. Toujours, les malades les meilleurs sont irritables, agacés, exigeants, obsédés, méfiants envers les médecins et envers leur entourage. Après les crises (*passato il pericolo*), la bonne humeur et la gaieté reparaissent, avec la santé et le sommeil.

La douleur de la colique hépatique varie du tout au tout, depuis la simple crampe d'estomac jusqu'à des crises que la femme ne craint pas de comparer à l'accouchement le plus difficile. Que de coliques hépatiques frustes, cependant! Combien sont, tous les jours, prises pour de la gastralgie ou de la névralgie intercostale et soignées comme telles!

Dans la colique type, la douleur est paroxystique. Elle éclate soudainement, sous forme de crise aiguë. C'est une souffrance atroce et déchirante qui, de la région de l'épigastre ou des fausses côtes à droite, s'irradie et se propage dans l'épaule du même côté, le dos et même les reins. Son intensité semble plutôt proportionnelle à l'âpreté anguleuse qu'à la grosseur seule du calcul à expulser. Cependant, le malade accuse une véritable angoisse, des sueurs visqueuses, un pouls faible (sans jamais de fièvre), des nausées, parfois des vomissements muqueux ; sa loquacité crée toujours un grand luxe d'expres-

sions pour traduire les tortures éprouvées.

Puis, après une ou deux heures en moyenne, la crise cesse soudain, comme par enchantement. Le malade éprouve un bien-être inexprimable. Il a la bouche amère et le teint jaune, il rend des urines acajou et des selles décolorées (où se peut retrouver le corps du délit); il éprouve parfois un peu d'oppression et de toux sèche, quelques irrégularités du cœur. Et tout rentre dans l'ordre... Le mal vient au galop et s'en retourne au pas...

Voici mon habituel traitement de la crise hépatique : le malade est mis, pendant une heure au moins, dans un grand bain chaud, avec un flacon de sulfurine Langlebert. Alternativement, toutes les dix minutes, je lui fais prendre, jusqu'à sédation, une capsule de Bruel à l'éther amylvalériaque; comme boisson, à volonté, de l'eau de Pougues St-Léger pure ou avec du lait. Au sortir du bain, je conseille un lavement tiède avec une infusion tiède de boldo (20 grammes) et de séné

(4 grammes), additionnée de sulfate de soude (10 grammes), à garder autant que possible. En cas de crises répétées ou successives (*imbriquées*, comme l'on dit), je fais prendre, chaque matin, un verre à bordeaux d'huile d'olive vierge, additionnée de X gouttes de wintergreen; deux fois dans les vingt-quatre heures, un cachet de salicylate de soude à 40 centigrammes; tous les jours, un lavement froid d'eau de seltz, additionnée de 2 grammes de benzoate de lithine. En cas de douleur persistante dans la région du foie, je conseille l'application d'un sac de caoutchouc rempli d'eau *très chaude*.

Que faire, maintenant, pour éviter le retour des crises ? Il faut, par un régime suivi, améliorer les fonctions biliaires et prévenir la congestion du foie. Quatre repas, d'égale importance et méthodiquement espacés, habitueront la vésicule biliaire à se vider régulièrement tous les jours. On recommandera les viandes blanches bien cuites et gélatineuses, les bouil-

lies de céréales, les pâtes alimentaires, les purées de féculents et surtout les légumes verts, producteurs d'une bile abondante et fluide, d'une éjaculation facile. Les fromages frais et les fruits bien mûrs, le café léger et surtout le *maté;* le vin blanc, largement coupé d'eau, le pain rôti et les pommes à l'anglaise compléteront le menu de l'hépatique. Il évitera le vin pur, la bière, le thé et les boissons distillées; les graisses, les conserves, les mollusques, le sucre, le chocolat, l'abus des œufs (des *jaunes* du moins). Parmi les corps gras, le beurre frais et l'huile d'olive sont seuls tolérés par le foie malade.

On évitera l'inaction corporelle : les calculs biliaires sont la maladie des couvents, des prisons, des pensionnats. Ils menacent les bestiaux stabulés et épargnent les bovidés libres. L'exercice au grand air est l'héroïque remède des foies torpides. Les frictions et les massages, les bains et les douches tièdes, les lavements et les laxatifs empêcheront la stase bi-

liaire et les calculs qui en dérivent. Moralement, l'existence doit rester très tranquille ; les émotions et les tracas, en produisant (par désassimilation du tissu nerveux) un excès de cholestérine dans le milieu circulatoire, représentent, pour moi, des causes directes et communes de la colique hépatique. Au contraire, la tranquillité mentale (non sans douces distractions, bien entendu) favorise le cours de la bile et maintient sa fluidité bienfaisante.

La cure de Vichy, celles de raisin, de petit-lait, sont très utiles aux personnes touchées par la lithiase biliaire. Je leur recommande aussi, surtout en hiver (saison de prédilection pour la colique hépatique), les lavements froids habituels (infusions de saponaire ou de barbe de maïs) et la révulsion légère, dans la région du foie, avec la teinture éthérée de capsicum en badigeonnages, une ou deux fois par semaine.

Enfin, dans les rares cas de lithiase réfractaires à la médecine bien dirigée, il faut ap-

peler sa sœur, la chirurgie. L'homme de l'art ponctionne d'abord la vésicule biliaire, pour en évacuer le contenu liquide; puis il l'incise pour en extraire les calculs. Ensuite, selon que les voies biliaires sont ou non perméables, il pratique l'une des opérations élégamment dénommées : cholécystotomie, cholécystectomie, cholécystentérostomie... (Je vous fais grâce des autres mots : Dieu vous préserve de la chose!)





CHAPITRE XIV

LES DILATATIONS VEINEUSES
VARICES, HÉMORROÏDES

Deux conditions prédisposent aux dilatations veineuses : la faiblesse de la tunique élastique des veines, souvent infiltrée de graisse, et la stase du sang dans le système veineux, ou congestion passive. Ces deux conditions se trouvent fréquemment réalisées dans l'arthritisme : aussi la *diathèse variqueuse*, admise par quelques médecins, est ordinairement une simple modalité de l'arthritis. Toutefois, j'ai remarqué la coïncidence fréquente de la dilatation d'estomac et des nodosités articulaires avec les dilatations

veineuses. Les varices proprement dites, celles des jambes, sont plus communes chez les rhumatisants chroniques que chez les goutteux.

On nomme *varices* ces arborisations violacées qui, à un degré plus avancé, dégénèrent en flexuosités serpentines et ampullaires des veines. Leurs tendances sont nulles, en effet, du côté de la guérison spontanée ; très marquées, au contraire, du côté de l'aggravation. Plus gênantes, d'ailleurs, que vraiment douloureuses, les varices déterminent toujours, dans le territoire qu'elles occupent, des troubles désagréables de la nutrition et de la sensibilité. De même que les hémorroïdes et le varicocèle, les varices des jambes sont souvent un apanage héréditaire et ethnique. On les envisage aussi à bon droit comme une soupape de sûreté, dérivative de congestions viscérales. Ce qui est certain, c'est que la vocation variqueuse éclate surtout chez les arthritiques congestifs. C'est pourquoi il faut

conseiller à ces derniers le port habituel de vêtements chauds et amples, n'exerçant en aucun point de constriction ; leur enjoindre de recourir fréquemment aux frictions et aux lotions générales et d'éviter le travail prolongé dans une position compressive du ventre. Ils éluderont ainsi les conséquences graves de la dilatation veineuse.

Que faire, lorsque celle-ci est très prononcée ?

On peut parfois conseiller la résection de la principale branche veineuse des jambes, la saphène interne. Mais, le plus souvent, on se contentera de prescrire le traitement palliatif, sous les espèces du *bas élastique*. Le bas Le Perdriel, fabriqué par l'inventeur, doit être préféré : fait sur mesure, il s'adapte exactement au membre variqueux et son tissu est à la fois ferme, souple et perméable à la sueur. Dans ces conditions, il est capable d'empêcher les gonflements veineux, les crampes musculaires, douleurs gravatives et pesanteurs né-

vralgiques, qui leur font cortège. Le bas ne doit pas être porté la nuit : en le retirant chaque soir, on lotionnera les jambes avec l'alcool camphré, ou mieux avec une solution de chlorure de baryum. Le variqueux doit aussi prendre, chaque semaine, un bain de barèges tiède de 40 minutes. C'est ainsi qu'il pourra éluder les complications qui le guettent, la phlébite et les ulcères, notamment. Dans les varices énormes, la peau, très sensible, n'admet plus guère que la présence du bas lacé élastique.

La phlébite variqueuse se manifeste par l'induration des cordons veineux en paquets noueux, enflammés et tuméfiés, oblitérés intérieurement par des caillots et souvent adhérents aussi, à l'extérieur, aux téguments. La phlébite rend la station et la marche douloureuses, parfois impossibles. Elle exige le repos complet prolongé du membre, dans une gouttière ouatée. Toutes les deux heures, je conseille l'application de compresses réso-

lutives : eau végéto-minérale, 1 litre ; salicylate de soude, 50 grammes, et laudanum, 30 grammes. Lorsque ces compresses n'ont pas atteint leur but en trois ou quatre jours, je les remplace par des onctions, *très douces*, avec la lanoline mercurielle belladonée. Et surtout, point de massage ! Le massage a causé maintes catastrophes. Le grand danger de la phlébite variqueuse réside en effet dans l'embolie veineuse du cœur ou des poumons, un caillot pouvant toujours se détacher et devenir libre, lancé dans le torrent circulatoire ! Qui dit phlébite, dit toujours *infection*, à un certain degré. Aussi ne doit-on pas négliger le traitement général. Trois fois par jour, je prescris un cachet avec 20 centigrammes de salol et de benzo-naphtol et 10 de chlorhydrate de quinine. Chez les goutteux, la phlébite tend aux poussées successives : elle passe d'une jambe à l'autre, enflamme successivement les parois de plusieurs veines. Le membre èntier devient gros, lourd, informe,

œdématié : un jour, il semble guéri et le mal récidive, sous l'action d'un simple coup de froid ou d'une fatigue. J'observe souvent aussi cette forme de phlébite *diffuse* chez les diabétiques. Les frictions douces avec les teintures de colchique et de digitale, mais surtout le régime et le traitement de l'uricémie, triomphent de la phlébite goutteuse.

Les varices, en atteignant profondément la vitalité des téguments, sont volontiers l'origine d'ulcères envahisseurs et atoniques, qui apparaissent tantôt à la suite d'une contusion, tantôt après un eczéma excorié par grattages ; parfois aussi à la suite d'une hémorragie veineuse, plus ou moins abondante. L'ulcère variqueux est une plaie sanieuse et déchiquetée, qui se creuse en cratère et s'accroît en surface. On ne saurait le guérir que par le décubitus prolongé et les pansements imbriqués au sparadrap iodoformé. Parfois, on peut employer avec fruit la méthode des greffes, qui donne des cicatrices plus rapides et plus

solides, surtout lorsqu'on a soin de lier préalablement la veine principale du membre.

C'est surtout en été que les varices sont douloureuses à supporter et que leurs tissus sont fragiles et vulnérables : aussi le *coup de fouet* (rupture variqueuse) est-il fréquent en cette saison. Souvent, cet accident survient sur des membres ne présentant aucune apparence de sinuosités superficielles. Les varices sont alors profondes : on les reconnaît à l'empâtement du membre et aux piquetés jaunâtres, caractéristiques, qui marbrent la peau. Les pommades salicylées et de petites doses d'iodure de strontium accélèrent la guérison des varices profondes (fréquents résultats, chez les arthritiques, du *rhumatisme veineux*).

Un mot sur le *varicocèle,* varices des veines spermatiques. Souvent douloureux et toujours déformant, il donne, au toucher, les sensations classiques du paquet de ficelles ou de l'intestin de poulet. Il siège le plus souvent à gauche. On le pallie par le port d'un bon sus-

pensoir, les compresses avec une solution de sel ammoniac, etc. Dans les cas graves et douloureux, la chirurgie peut intervenir efficacement.

Les hémorroïdes sont les dilatations veineuses les plus communes chez les arthritiques. Entretenues et aggravées par la constipation et surtout par l'abus des purgatifs, les excès de table, la position assise et sédentaire, les hémorroïdes se traitent par les lotions et lavements d'eau chaude boriquée, les onctions avec une pommade à la résorcine et au précipité blanc, les cachets de soufre et de capsicum, les préparations d'hamamelis. Les hémorroïdes qui coulent périodiquement veulent être respectées, comme un dérivatif qui dégorge le foie et préserve des congestions arthritiques. Hippocrate reconnaissait déjà ces vertus salutaires lorsqu'il affirmait, dans ses *Aphorismes* immortels, que, « si les hémorroïdes s'ouvrent aux fous, ils guérissent de leur folie ».

L'hémorroïdaire doit suivre un régime doux et laxatif : boissons aqueuses abondantes, cidre et bière légère, petit-lait, pain de son et de seigle, pain d'épices, viandes et poissons gras, purées de légumes, pommes de terre, navets, carottes, asperges, haricots verts, pois, lentilles, choucroute, macaroni, lazagnes; beurre, crème et huile d'olive en abondance; tous les fruits laxatifs, les prunes et figues fraîches principalement. Il s'abstiendra sévèrement des vins purs et des liqueurs, du café fort, des mollusques, crustacés, gibier, salaisons, truffes, champignons et fromages odorants. C'est, en somme, le régime du goutteux et du constipé, qu'il doit s'efforcer de suivre en toute occasion.

Sobriété, activité, régularité, s'imposent à l'hémorroïdaire. Il évitera les abus de la table et les excès vénériens, la station assise prolongée; il pratiquera le massage et les frictions abdominales et se lavera fréquemment l'anus avec de l'eau phéniquée au centième.

Aux États-Unis, il existe une pratique empirique contre les hémorroïdes : trois fois par jour pendant cinq minutes, debout, l'hémorroïdaire s'efforce de toucher plusieurs fois ses orteils, du bout des doigts, sans plier les genoux. Il s'agit simplement d'une gymnastique spéciale contre la constipation et l'engorgement veineux du ventre : en effet, ce genre d'exercice réveille la contraction des muscles qui sanglent les parois abdominales et impriment à la masse de l'intestin des mouvements forcés qui contribuent efficacement à la désobstruction de cet organe.





CHAPITRE XV

LES ÉRUPTIONS CUTANÉES CHEZ LES ARTHRITIQUES

Elles sont surtout fréquentes au printemps et s'attaquent volontiers aux femmes, aux jeunes gens, aux personnes prédisposées par leur peau fine et délicate. On dirait que, chez certains rhumatisants, les nerfs vaso-moteurs, parésiés et comme neurasthéniques, rendent les tissus cutanés débiles et la nutrition des diverses couches de la peau imparfaite et défectueuse. Souvent héréditaires, les éruptions indiquent toujours une vitalité affaiblie et la nécessité de remédier à cet affaiblissement par un traitement *général* bien compris.

Les émotions morales et surtout la frayeur; les brusques ascensions du thermomètre, parfois aussi le séjour au bord de la mer, sont coutumiers de fluxionner l'activité fonctionnelle de la peau et de provoquer des eczémas tenaces, étendus en profondeur comme en surface. Mais, en cherchant bien, c'est presque toujours le régime alimentaire qu'il faut incriminer : c'est lui qui, le plus visiblement, agit sur la fragilité, l'irritabilité, la vulnérabilité du revêtement épidermique. Que d'excitations réflexes, à allures inconnues ou mystérieuses, partent, sournoisement, de l'appareil gastro-intestinal, boîte de Pandore, cheval de Troie où s'embusquent nos morbides ennemis!

On ne connaît pas, évidemment, la filière physiologique par laquelle les mets indigérés sollicitent des troubles vaso-moteurs. On sait seulement que, chez les arthritiques, la production anormale des acides organiques et gras (acétique, butyrique, lactique, etc...) influence

formellement en mal la nutrition de la peau. Gigot-Suard a pu déterminer des éruptions herpétiques chez des chiens par l'administration de faibles quantités d'acide urique dans leurs aliments. D'un autre côté, Vogel affirme que, lorsqu'il y a excès d'albumine dans le sang, cette substance tend à se séparer soit par albuminurie, soit par des éruptions cutanées riches en albumine, telles que l'eczéma, l'impétigo. Toutes ces observations nous expliquent les heureux résultats curatifs amenés par la seule réforme d'un régime irritant et défectueux.

Il faut donc éviter les aliments qui poussent ordinairement à la peau et qui, d'ailleurs, sont, pour la plupart, néfastes aux arthritiques. Je citerai pour mémoire les sardines, le hareng, le maquereau, la raie, l'anguille, les œufs de poisson, les moules, crevettes, crabes, les viandes fumées et fermentées, le porc, les saucisses, les andouilles, les fromages forts, les oranges, les fraises, les framboises, les noix,

les concombres, l'oseille, les choux, les asperges, le miel, le thé, le café fort. Les œufs et le beurre qui ne sont pas très frais, le bouillon de bœuf, les farines de maïs et d'avoine, la glace, certaines eaux minérales et certains vins cuits sont aussi suspects de provoquer des éruptions herpétiques. La privation des végétaux frais, une nourriture trop animalisée et trop excitante, l'usage abusif des conserves et des sauces substantielles, le simple excès, même, de sucre et de sel, sont parfois à incriminer. Du reste, les erreurs de régime sont toujours reconnues par les malades qui s'observent, et j'ai déjà vu , pour ma part, nombre d'eczémateux qui triomphèrent de leurs dermatoses en se mettant d'eux-mêmes au régime des légumes verts et des viandes blanches, du pain grillé et de l'eau claire : ils avaient consulté, sans s'en douter, la grande doctoresse des maladies de la peau : la sobriété !

D'autre part, en soignant la dyspepsie acide

et la dilatation d'estomac, le praticien avisé ferme les deux grandes portes qui laissent passage à l'eczéma chez les goutteux et les rhumatisants. C'est là une de ces vérités que je crois bon de redire une fois de plus : elle est souvent méconnue.

Parmi les médicaments dont les effets irritatifs se reflètent sur la peau, signalons : les balsamiques, les bromures, l'antipyrine, le chloral, le cubèbe, parfois aussi le fer et l'arsenic. Dans le traitement des eczémas arthritiques, j'introduis toujours quelques tisanes délayantes, qui agissent en stimulant la sueur et les urines et en apaisant le tube digestif : la pensée sauvage, la bardane, la saponaire, le genêt, la douce-amère, la gentiane, le gaïac, la salsepareille, l'écorce d'orme pyramidal, etc., réussissent souvent dans ce sens *dépuratif*. Certaines éruptions goutteuses représentent, a dit Trousseau, une véritable *gravelle de la peau*. Pour lutter, autant que possible, contre l'acidité organique, je donne,

tous les matins, une cuiller à café du mélange suivant :

Bicarbonate sodique. . . .	100	grammes.
Phosphate —	50	—
Benzoate —	25	—
Salicylate —	10	—

(En poudre fine bien mélangée.)

Un litre ou un litre et demi de lait, pris en potages, dans les vingt-quatre heures, ajoute encore à l'action diurétique des tisanes. Pour obvier aux funestes effets des toxines intestinales, je préconise chaque semaine, le matin, à jeun, un grand verre d'eau de Carabana, et tous les trois jours, un grand lavement d'eau bouillie refroidie. Chez les lymphatiques, le vin Nourry est le meilleur dépuratif.

Chez les nerveux, surtout, il faut bannir les excitants ; ordonner les climats d'altitude, et, à défaut des altitudes, la pleine campagne, où l'on jouit du calme de l'espace. Pour supprimer le prurit et l'excitation insomniaque qui en découle, je donne, tous les jours, en trois pilules, un gramme d'extrait de valériane, et,

dans les cas plus graves, trois des pilules suivantes :

Bromhydrate de quinine	0 gr. 06
Ergotine.	0 — 03
Valérianate d'atropine. . .	1/5ᵉ de milligr.

M. pour une pilule.

Dans le traitement des dermatoses arthritiques, surtout humides, il faut toujours s'efforcer d'apaiser, par des applications émollientes, l'inflammation de la peau. On prescrit dans ce but les cataplasmes d'amidon et les compresses humides de tarlatane boriquée ou salicylée, que l'on alterne avec les applications locales de caoutchouc ou de gutta-percha laminée. Ces dernières sont faites surtout pour la période nocturne. Dans les cas d'eczéma étendu, les bains continus ou permanents, en humectant constamment les croûtes pelliculaires et en empêchant les fermentations des squames, apaiseront l'élément douleur et arrêteront les exacerbations. Le bain hydro-électrique et le souffle statique, accélérateur de la

nutrition cutanée, m'ont fourni des succès, dans la cure de certaines formes rebelles. Parmi les pommades, les plus utiles sont à base de lanoline, d'huile de foie de morue, d'oxyde de zinc, de sous-chlorure de bismuth, de précipité blanc... Dans les dermatoses eczémateuses à formes sèches, je formule souvent : glycérolé d'amidon, 40; huile de cade, 5; baume du Pérou, 2; teinture de quillaya, 3; soufre précipité, 5, et benzo-naphtol, 2... Je me méfie des pommades à la vaseline, irritantes pour les téguments sensibles.





CHAPITRE XVI

LE NERVOSISME DES ARTHRITIQUES

Le nervosisme est un état fréquent (tout le monde peut le remarquer) chez les riches et les oisifs qui ont le temps de s'écouter souffrir et le loisir d'entendre crier le moindre ressort de leur machine animale. Mais l'état nerveux ne correspond pas moins à un épuisement cellulaire, à une faiblesse irritable des éléments anatomiques du cerveau et de la moelle. J'incline, pour ma part, à des altérations chimiques de texture. C'est pourquoi les arthritiques, dont les tissus et les humeurs sont acidifiés et fertiles en sécrétions toxiques,

deviennent, si souvent, la proie de la névrose et de l'hypocondrie. Il est certain, d'ailleurs, que ces influences prédisposantes à l'acidisme constitutionnel se trouvent accentuées, au suprême degré, par un régime à contresens, l'alcool, le tabac, la nourriture carnée excessive, certains médicaments, comme la morphine, etc...

C'est graduellement que l'on voit le système nerveux perdre sa résistance et l'équilibre qui fait sa gloire, sous l'action du surmenage et des surexcitations de la lutte vitale. Mais ce sont surtout les précoces dérèglements sexuels qui contribuent à l'installation de la névropathie, trop fréquente chez des sujets encore jeunes. J'ai observé aussi l'explosion de cette maladie à la suite d'une cure hydriatique inopportune ou d'un régime émaciant, chez des arthritiques de trente à quarante ans.

Les névroses sont la monnaie courante des professions intellectuelles, qui poussent l'homme à s'observer sans cesse et à s'ana-

lyser sous toutes les faces. La profession médicale, surtout, a le triste privilège de rendre beaucoup plus vives les sensations internes ou viscérales : comme l'aurait dit Galien, l'atrabile nous monte facilement au cerveau ! Aussi Requin conseille-t-il, avec raison, aux jeunes étudiants en médecine prédisposés à l'hypocondrie de rebrousser chemin dans la carrière, leur état mental étant assuré de s'aggraver par la pratique de la médecine.

Les grandes secousses morales et physiques, collisions de chemins de fer, chutes de cheval, traumatismes divers, sont souvent l'occasion de phénomènes nerveux chez les arthritiques. De même la brusque cessation d'une vie très active pour le désœuvrement contemplatif du rentier représente une cause assez fréquente de poussées névropathiques. Alors, c'est évidemment le ralentissement nutritif qui devient le *substratum* tangible de l'état nerveux : la bradytrophie a pour conséquence une sorte de relâchement dans la trame de l'idéation, et

l'amertume de vivre apparaît comme la triste conséquence de l'abolition du contrôle physico-mental. O la divine parole de celui qui a le premier proféré : *Væ otiosis!* On en constate la vérité fréquente dans les climats du nord, si coutumiers de développer le *spleen*, ce *tædium vitæ* des Anglais. Le spleen est la conséquence de la banqueroute de la volonté. Hunter, retiré momentanément de la vie si active que mène un grand chirurgien, ne cherchait, disait-il, qu'une chose, en son parc princier : l'arbre le plus commode pour se pendre !

Jadis, la croyance de l'*au-delà* empêchait jusqu'à un certain point la neurasthénie. La vieille chanson berçait, comme dit l'autre, notre humaine misère. Aujourd'hui, où l'humanité croit à tout, sauf à Dieu et à l'âme immortelle, la vie présente est le trésor unique pour nous ; nous tremblons de la perdre ; nous tombons ainsi dans un automatisme de cérébration qui nous conduit inévitablement à

l'obsession et à l'asthénie cérébrales. Le XIXe siècle, qui finit dans une sorte de scepticisme mystique et découragé, commença avec des poètes et des artistes d'une sensibilité vulnérable, mais dont la sincérité, du moins, imposait le respect. Qu'il me suffise de rappeler les grands noms de Byron, de Chatterton et de notre Alfred de Vigny, le metteur en scène de *Chatterton*. Après la représentation, à l'Odéon, de ce beau drame (1835), éclata, parmi la jeunesse de l'époque, une crise contagieuse de *chattertonisme*, analogue à l'épidémie de *werthérisme* qui avait sévi, cinquante ans plus tôt, en Allemagne. Paléologue rapporte que M. Thiers, alors ministre de l'intérieur, recevait chaque jour de quelque poète méconnu cette requête : « Une place, ou je me tue ! »

Chateaubriand, dans *René*, avait précédé ce pessimisme, lorsqu'il disait que « l'homme n'existe que par le malheur et que pour la mélancolie ». Byron ne fit (selon Carlyle) qu'un

seul emploi de ses dons merveilleux : annoncer à l'univers qu'il n'était pas heureux. Pour de Vigny, l'espérance est la plus grande de nos misères et la source de nos lâchetés : « Rendons, dit-il, à la Nature, les dédains qu'elle a pour nous, puisqu'elle a fait de la destinée humaine un cercle sans issue! » Lamennais déclarait être dans l'état que les Anglais nomment *despondency* : il ne tenait, disait-il, à la vie que par le désir de la quitter, et son cœur ne trouvait une sorte de repos léthargique que dans la pensée stupide du tombeau.

Il n'est que trop certain que, pour se laisser gagner par le pessimisme, il suffit d'analyser les tristesses et les injustices dont l'existence humaine est tramée. Mais, précisément, il n'est pas *normal* de se complaire dans cette analyse. L'homme en bonne santé, le cerveau dûment équilibré, surmonteront ces mélancolies passagères : ils réagiront, de longues heures, contre une lassitude de quelques minutes. Cet état d'âme est celui des misanthropes les plus

attitrés : Héraclite, Hamlet, Alceste et Schopenhauer lui-même, ont leurs moments de gaieté et de joie de vivre. La tristesse chronique est une maladie : l'état normal est de voir gai.

L'homme touché par le nervosisme constitutionnel ne saurait au contraire oublier, d'une manière durable, les tristesses et les déceptions dont l'existence la plus heureuse est toujours émaillée. Tout angoisse et préoccupe ces âmes inquiètes, sur lesquelles pèse souvent, avec le vice nutritif diathésique, la tare d'une lourde hérédité nerveuse. La névrose qui avilit l'humanité (fléau empiré de siècle en siècle par le déclin des races) a été comparée avec raison par le poète à une sorte d'écheveau intérieur qui ligotte l'âme et entrave la volonté.

Il arrive parfois aussi que l'élément infectieux imprime sa griffe à la névrose arthritique pour en exagérer les méfaits et les lésions. Que de fois n'avons-nous pas vu, dans

ces dernières années, une attaque d'influenza présider à l'intoxication définitive des cellules nerveuses, chez un arthritique jusqu'alors indemne de troubles cérébro-médullaires? Ainsi une étincelle met le feu aux poudres, dans un édifice miné d'avance et préparé pour l'explosion...

Le nervosisme consiste essentiellement en un affaiblissement de la volonté et de l'énergie, en une augmentation notable de l'excitabilité générale, avec diminution des facultés de contrôle et de coordination.

Un grand nombre d'arthritiques se plaignent d'un état de fatigue permanente et chronique, état marqué surtout le matin au lever. « Je me lève plus fatiguée que je ne me couche » : telle est la plainte exhalée par la plupart des femmes rhumatisantes et nerveuses, et par nombre d'hommes aussi : car il existe, sur ce point, bon nombre d'hommes qui sont femmes (pour parler comme le fabuliste).

Faibles, las, ennuyés de tout, les névrosés

ont constamment besoin de distractions et soif ardente d'excitants. Ils éprouvent des inquiétudes indéfinissables et manifestent une impressionnabilité des plus marquées à tous les événements extérieurs. Leur idéation, pénible et souvent désordonnée, s'accompagne d'une sensation très profonde de dépression des forces, avec douleurs dorsales et mal de tête persistant. Tout cet appareil de souffrances est d'ailleurs fortement accru sous l'influence des variations atmosphériques, aux approches des orages en été, de la neige en hiver [1].

Beaucoup de névrosés s'appliquent à masquer, sous des dehors d'indifférence et d'apathie, leur mauvaise humeur, trop réelle,

[1] Les vents qui soufflent du midi ont souvent aussi une influence considérable sur les sujets nerveux et irritables. C'était tellement connu et admis pour Naples, par exemple, qu'il existait, dans l'ancienne législation criminelle de ce pays, un article de loi recommandant l'indulgence aux juges pour ceux qui s'étaient rendus coupables d'un crime contre les personnes, pendant que régnaient les vents austraux (vents de folie).

contre les hommes et les choses. Somnolents le jour et insomniaques la nuit, ils éprouvent souvent des cauchemars, poussés même jusqu'à l'hallucination. Sans présenter les convictions délirantes de l'aliéné proprement dit, le névrosé est la proie d'accès de peurs déraisonnables, désignées actuellement sous le vocable de *phobies*. La phobie la plus fréquemment observée est l'agoraphobie, consistant dans l'impossibilité de traverser une grande place : c'est la *peur des espaces*, dont la seule pensée provoque la céphalalgie et la suée d'angoisse. Il existe aussi un nombre infini de phobies sensorielles affectant l'ouïe, le goût, l'odorat, et surtout le toucher (crainte des objets pointus ou métalliques, crainte des contacts, crainte du sang, de la rage, etc.). On remarque enfin, chez les névrosés, diverses obsessions morbides, linguales ou dentaires, ou bien encore cutanées (démangeaisons et boutons imaginaires), la peur des microbes, avec manies du lavage et de la propreté. Certains ont la

crainte puérile et insurmontable de la solitude : un délire triste de tous les instants les pousse à se croire affligés de maladies constitutionnelles incurables. Cette exagération de l'instinct de conservation est surtout fréquente à l'époque de l'âge de retour et dans le sexe féminin.

Malgré les difficultés qu'il éprouve à suivre une idée et à retrouver le fil de ses pensées, le névropathe possède un cerveau toujours conscient. La faculté la plus affaiblie, chez lui, c'est la mémoire et surtout la mémoire des noms propres, le souvenir des faits récents. On conçoit que cet état mental défectueux ne tarde pas à entraîner forcément un manque de confiance en soi, une absence de pondération intellectuelle, des idées de doute et de jalousie fréquentes, qui font de l'existence des névrosés un tourment perpétuel. Les uns trépignent comme des enfants, à la moindre contrariété; d'autres se livrent, sur tout ce qui les entoure, à une appréhension anxieuse,

aussi tenace que convaincue; d'autres enfin s'abandonnent à la douce manie de noter, sur des feuilles volantes, les moindres incidents de leurs journées. Tous témoignent une excessive émotivité et un caractère flottant et indécis, qui désole leur entourage.

Dans une période avancée de la névrose arthritique, on constate certains troubles de la parole et de l'écriture : ces troubles sont, d'ailleurs, légers et de minime importance, ne faisant guère que traduire extérieurement la crispation nerveuse ou l'instabilité de caractère. Sous l'influence d'un rétrécissement, parfois accentué, du champ visuel, la lecture journalière devient difficile. Alors le pessimisme augmente encore chez le malade, se manifestant tantôt par une timidité, tantôt par un aplomb exagérés. J'ai observé généralement que les névrosés dont l'organe vocal est affaibli et dont les hésitations de langage apparaissent prononcées sont les plus déprimés : toujours dans l'attente d'un malheur possible,

ces malades sont hantés d'une désespérance profonde, avec idées de suicide. La psychasthénie est ici comme la conscience imprécise de l'asthénie corporelle.

Le névropathe un peu invétéré porte toujours un visage pâle, lisse et comme juvénile, malgré sa maigreur habituelle. Mais il manifeste une congestibilité très facile de la face, et même du cou et des oreilles, surtout sous l'influence d'une émotion marquée. Il se plaint de craquements dans la nuque et dans le dos, avec douleurs erratiques concomitantes. Les pupilles sont dilatées, et parfois inégalement : on a voulu, à tort, faire de ce symptôme névropathique assez banal un signe prodromique de la paralysie générale. Il est bon d'être rassuré à cet égard : rien n'est moins sûr pour le diagnostic[1].

La peau est habituellement sèche, les mem-

[1] Les arthritiques, toutefois, sont évidemment prédisposés à la paralysie générale, car dans l'étiologie de cette terrible maladie, il y a, comme l'a très bien dit Charpentier, prédominance de l'hérédité congestive sur l'hérédité vésanique.

bres inférieurs sont le siège de crampes pénibles et les membres supérieurs ont des mouvements maladroits. Tous les réflexes sont exagérés; les oreilles bourdonnent; l'émission des urines est volontiers difficile.

Ces symptômes d'irritation spinale se retrouvent surtout chez les arthritiques nerveux, coupables d'excès antérieurs dans le domaine de la sphère génitale : je ne les ai guère observés en dehors de ces causes. Le plus souvent, il s'agit d'un spasme du col de la vessie, qui arrête brutalement la fonction; le malade éprouve de fréquentes envies d'uriner, avec vive sensibilité du ventre au froid, et surtout au froid humide, qui redouble toujours les sensations d'angoisse neurasthénique et cause les appréhensions morbides les plus graves chez les rhumatisants, ces êtres thermo-barométriques par essence.

Souvent aussi le cœur est mou et la circulation semble comme amoindrie, les extrémités étant habituellement pâles et froides. Les

malades éprouvent également des accès de palpitations, avec ou sans angoisse précordiale. (Rarement le pouls est ralenti, comme dans l'angine de poitrine véritable.) Cependant le névropathe peut être un athéromateux ou (comme on dit aujourd'hui) un artério-scléreux. On a l'âge de ses artères : et, à partir de quarante-cinq ans, les artères ne sont jamais normales chez un rhumatisant ou chez un goutteux.

Des troubles digestifs accompagnent toujours la névrose arthritique. Je n'y reviendrai pas, les ayant décrits ici même. Je dirai seulement que l'appétit, souvent capricieux, est presque toujours conservé, mais que les digestions sont pénibles, accompagnées de soif, de gaz, de coliques et d'ardeurs à l'épigastre. La diarrhée alterne d'ordinaire avec la constipation. Le malade éprouve du gonflement abdominal avec malaise général après les repas. Son visage se congestionne; durant la période digestive, l'inaptitude à tout travail et même à toute

pensée caractérise une dyspepsie souvent pénible à cause de l'hyperchlorhydrie arthritique. On observe enfin, cinq à six heures après les repas, des coliques violentes, avec selles glaireuses ou muco-membraneuses.

Je décrirai maintenant les lignes thérapeutiques qui doivent diriger le médecin et le malade dans la cure si délicate de la névrose et de la neurasthénie (cette dernière n'étant, du reste, qu'une simple variété, assez artificiellement créée, de la maladie névropathique).

Le nervosisme n'est ni plus difficile à traiter ni plus aléatoire à guérir que les autres dispositions diathésiques. Seulement, le médecin et l'entourage doivent s'armer d'énergie et de volonté, pour remplacer l'énergie et la volonté qui manquent aux malades. De plus, il ne faut jamais oublier que la névrose a ses racines dans la dilatation d'estomac et dans l'uricémie : on s'efforcera donc de tarir les apports d'entretien de ces états morbides, véritables pères nourriciers des

troubles nerveux. Un régime plus végétal qu'animal, la grande modération dans l'usage des stimulants, l'air pur, le soleil, les occupations méthodiques, l'hydrothérapie et les frictions sont nécessaires et suffisants à la guérison de bon nombre de formes moyennes. Les climats de forêt et surtout d'altitude conviennent aux excités; le bain de mer adriatique ou méditerranéen, aux déprimés. La vie urbaine aiguise le système nerveux, mais en l'usant, comme la meule le couteau. *Change of air*, a dit Johnson, *pursuit of health !* Le massage, la franklinisation, les bains électriques, possèdent la puissance de mobiliser les douleurs et de les transférer, pour les expulser ensuite définitivement. Ces pratiques empêchent aussi la fatigue de se traduire, chez les névropathes, par une sorte de décharge nerveuse, qui découronne, suivant le mot de Tissié, les centres psychiques et leur soustrait la somme d'influx nécessaire à l'exercice des facultés mentales. Le voyage

m'a souvent rendu de grands services, dans ce sens : de quelle utilité n'est-il point, pour ceux que désarçonna un violent chagrin, la perte d'un être cher, par exemple ? Le voyage dégage les cellules nerveuses, donne un tuteur à l'énergie morale déliquescente ; il empêche le névrosé de se dédoubler pour être à l'affût de ses moindres sensations, et de subir ainsi le joug tyrannique de ses funèbres pensers. Et l'on sait que la tristesse ronge le cerveau comme un ver. L'âme et le corps sont, comme le dit Montaigne, unis par une étroite couture et s'entre-communiquent leur fortune.

Trois groupes de médicaments aident à lutter contre la dépression nerveuse et redressent l'affaissement des facultés : les arsenicaux, l'iodure de fer (pil. de Blancard) et les hypophosphites. Sous leur influence, j'ai vu souvent les malades reprendre possession et direction de leur personnalité indisciplinée et parvenir à dominer les défaillances dues à la névrose. Lorsque le cœur est mou, je pres-

cris aussi la spartéine, associée à la quassine ou à la noix vomique : je dissipe ainsi les alertes circulatoires, si inquiétantes surtout pour des sujets que démange sans cesse le besoin impérieux de s'analyser intérieurement. Contre l'insomnie, je me borne aux frictions et aux bains tièdes prolongés, convaincu que je suis des dangers des narcotiques, du chloral et même des bromures.

Comme alimentation, il faut fuir surtout les mets dont l'élaboration peut engendrer des *toxines*, éminemment viciatrices de la nutrition nerveuse. Nous savons que l'auto-intoxication se produit volontiers chez les dilatés, chez les atoniques de l'estomac et de l'intestin, à cause d'une stagnation habituelle qui favorise les fermentations dangereuses. Nous savons aussi combien les goutteux éliminent mal : le fonctionnement du foie et des reins est chez eux plein d'entraves. D'ailleurs, les gaz intestinaux eux-mêmes sont des causes de vertiges, de sensations pénibles et

même de troubles cardio-respiratoires. Comme conclusion, on devra favoriser de toutes manières l'assimilation, pour assurer une réparation régulière et intégrale de la cellule nerveuse amoindrie.

L'alimentation hygiénique journalière est la grande source de remontement pour les nerveux. Ils y puisent la durable amélioration de leur état maladif. Les dyspeptiques ne sont-ils pas tous des tristes et des angoissés ? Combattons donc la névrose à ses origines ; ne laissons jamais s'accumuler chez les arthritiques le microbe et ses sécrétions délétères, dont les germes, omniprésents, empoisonnent la cellule nerveuse et amènent souvent l'obtusion mentale.

Le café est un excellent digestif ; mais il a le défaut, chez les névrosés, de semer je ne sais quelle graine de chagrin et de provoquer des sensations internes, comparables à celles que nous produit un événement fâcheux. Les sauces relevées, le vin pur, les liqueurs, le

tabac, ne doivent être non plus autorisés qu'à titre exceptionnel. Les mets recommandés sont : les potages aux céréales (orge, avoine, froment), les panades aux biscuits secs, les légumes en purées, et notamment les lentilles, fèves et pois, les pieds de veau et de porc, les viandes à l'étuvée ou les viandes maigres râpées et peu cuites, la volaille jeune et très bouillie, le poisson blanc et maigre, longuement cuit au court-bouillon, les légumes verts bien tamisés. Parmi les viandes de boucherie, le veau sera mangé braisé, le mouton rôti et le bœuf grillé. Le pain sera toujours très rassis et beurré. Comme entremets, je recommande le pudding et les crèmes au cacao et au thé. En cas d'amaigrissement, j'ajoute, en lavements, l'huile de foie de morue bien émulsionnée. Il ne faut pas redouter un régime plantureux : souvent, en effet, le réveil d'accès de goutte et de gravelle amende la névrose arthritique : j'ai pu en faire mille observations.

Comme boissons, je conseille souvent une infusion chaude d'anis vert, que j'additionne, par litre, de cinq gouttes d'acide chlorhydrique : j'évite ainsi les flatulences. De temps à autre, je remplace cette boisson, assez peu agréable, par de la bonne bière de malt, qui fait digérer sans alarme et sans encombre. En cas de constipation, je donne, tous les deux matins, dans un peu d'eau chaude, une cuillerée à soupe d'un mélange, par parties égales, de sulfate, phosphate, bicarbonate et benzoate de soude. Contre les crises de vertiges, maux de tête et dyspepsie, j'institue, plusieurs jours de suite, la diète lactée absolue. A la fin de chaque repas, je conseille presque toujours un ou deux doigts de bon vieux vin. Ce n'est pas dans les opéras seulement que « le vin dissipe la tristesse » : cette vivifiante boisson rend moins lourd, moins morne et élargit en quelque sorte l'aire du bonheur vital.

Le névrosé doit fuir tout surmenage émo-

tionnel et éviter les inutiles dépenses de son influx nerveux, qu'il ménagera avec la parcimonie d'un avare pour son trésor : il évitera ainsi la fatale désharmonie des cellules nerveuses. Il veillera à la liberté de son intestin : la fonction basse retentit sur l'élevée, et le côlon a plus de rapports qu'on ne pense avec le cerveau. Que de neurasthéniques sont soulagés par une selle copieuse! C'est là le secret de la vogue incroyable de certaines pilules ou tisanes, prônées à grand tapage de réclames. La plupart de ces panacées, en secouant la torpeur du foie, rétablissent l'hématose et régularisent les actes nerveux. Le médecin devra toujours y songer, avant que le malade, mal soulagé, n'ait cherché à se guérir lui-même par ces drogues.

Les chutes et ballottements viscéraux sont combattus par des ceintures et des moyens contentifs variés, qui suppriment les pénibles et désagréables sensations de tiraillements exercées par les *ptoses* sur les plexus nerveux endo-

loris. L'eau froide et les frictions à l'alcool apaiseront les tendances aux refroidissements et aux troubles de la circulation capillaire. L'air confiné des théâtres ou des soirées accentue bien souvent la névrose émotive : on saura lui préférer le grand air et les locaux bien ventilés. Les pratiques d'électricité statique, bains, effluvations, frictions (effectués avec la grande machine Whimshurst, chargée à un haut potentiel), sont à la fois sédatives et stimulantes. Elles rendent de grands services aux névropathes qui savent quelque peu persévérer dans le traitement. De temps à autre, une injection sous-cutanée de sérum artificiel phosphaté stimulera l'épuisement nerveux et triomphera de la fatigue et de la céphalée.

Ce qu'il faut, avant tout, pour obtenir des succès thérapeutiques durables, c'est imposer une direction méthodique au traitement ; bannir tous les excitants factices (morphine, kola, coca), dont on abuse beaucoup trop ; préférer les phosphates, sous la forme de neuro-

sine Prunier; supprimer les émotions, les veilles, les plaisirs bruyants, les excès de travail; amener le malade à des distractions doucement dosées et à une régularité vitale excessive. C'est dire que le médecin devra se dépenser en suggestions répétées et raisonnées, afin d'enlever du cerveau de son malade cette idée fixe de se croire incurable ou perdu, et de relever progressivement les inaptitudes de sa volonté déchue. Il faut enfin que le névrosé approuve entièrement et exécute à la lettre le programme curatif qui lui sera soumis : c'est ainsi, et seulement ainsi, qu'il pourra être placé dans les conditions d'hygiène et de traitement indispensables à la récupération totale et définitive de son énergie nerveuse.

« Parlez-moi, a dit à ce propos, Palaprat, d'un médecin de belle humeur : je lui passe une drachme d'ignorance pour une once de gaîté! » *Hilares mox sani* (Sénèque); j'ai pu relire cette maxime sur le rideau du théâtre du Kurhaus, à Davos. Tous ceux qui touchent

à l'art médical devraient être imprégnés de cette éternelle vérité...

Après cette courte esquisse de la névropathie arthritique, je dois dire aussi quelques mots de la *neurasthénie*, ou épuisement nerveux, complication commune de l'arthritisme. La neurasthénie n'est, à la vérité, qu'une forme spécialement grave, ou mieux un *aboutissant* de l'état nerveux des arthritiques. Elle consiste plutôt dans une absence de réserve nerveuse que dans un épuisement véritable du système nerveux. L'hérédité, le tempérament arthritique, une hygiène physique et morale défectueuse en sont les causes intimes et profondes. Les excès de travail, le surmenage intellectuel permanent, les émotions répétées, la dépression par les chagrins et les revers de la vie, voilà les conditions occasionnelles qui font éclater les symptômes morbides. C'est pourquoi l'épuisement nerveux guette surtout les intellectuels : c'est le mal des carrières libérales et artistiques; c'est la rançon des

grosses situations politiques, industrielles et financières.

Jamais, à aucune époque, les excitations énervantes, les luttes vitales, les perspectives passionnelles, les audacieuses entreprises n'ont porté à un degré plus marqué la tension cérébro-spinale. Jamais les poisons du système nerveux (alcool, café, tabac, morphine, fatigues sexuelles, etc.) n'ont préparé plus efficacement le déséquilibre des centres sensitifs. Certaines affections antérieures prédisposent aussi, d'une manière notoire, aux états neurasthéniques ; les troubles digestifs forgent souvent de toutes pièces une prédisposition, une candidature, que l'hérédité n'avait nullement créées.

Il est enfin une cause de neurasthénie que l'on retrouve assez fréquemment et qu'il est bien difficile de méconnaître : je veux parler des *accidents*, et principalement des accidents à allure dramatique, tels que tremblements de terre, déraillements, incendies, éboulements,

explosions, naufrages, collisions. Le choc nerveux intense résultant d'une vive frayeur, telle est la cause de ces « neurasthénies post-traumatiques », que l'on prenait naguère pour de la simulation intéressée. Certains sceptiques admettent même encore maintenant cette interprétation, étant données les améliorations soudaines qu'apportent, dans l'angoisse morbide des malades, la solution de la question indemnité, le règlement du litige qui les préoccupe et la réparation finale du dommage causé.

L'aspect déprimé, le *facies* pâle, l'œil vague et alangui, l'épuisé du système nerveux est loin de voir la vie en rose. Il se déclare constamment fatigué, refroidi, attristé ; non seulement il bâille sa vie, mais il ennuie son entourage par ses inquiétudes, ses minuties, sa sombre incohérence intellectuelle. Sa tête est douloureuse, comme enserrée d'un casque ou d'une pression énergique sur le cuir chevelu. Le malade se plaint aussi d'avoir le cer-

veau vide; il accuse souvent des vertiges, une insomnie rebelle, entrecoupée de pénibles cauchemars, une sensation douloureuse le long de la colonne vertébrale. J'ai souvent observé aussi l'extrême pâleur des ongles : il est probable que cette pâleur témoigne d'une circulation défectueuse aux extrémités.

Les efforts musculaires deviennent l'occasion d'un redoublement de lassitude et d'accablement. L'appétit devient irrégulier et capricieux; les digestions s'accompagnent de pesanteurs et de ballonnements gazeux, qui accusent une paresse parallèle de l'estomac et aussi de l'intestin (la constipation étant la règle). Peu à peu, les fermentations amènent une dilatation et une tendance à la chute des viscères abdominaux, avec atonie digestive, fermentations anormales et ralentissement nutritif. Ces perturbations gastro-intestinales ne tardent guère à entraîner la déchéance profonde de l'organisme abattu et déprimé; la perte de la volonté et de la suite dans les

idées, l'anxiété, les scrupules, l'impuissance virile, le naufrage de la mémoire et des facultés les plus brillantes de l'être, telles que l'attention, le jugement, le raisonnement; l'effondrement de toute activité mentale, les peurs indéfinies, l'absence de toute résistance aux sensations les plus simples, caractérisent la période avancée de la névrose. Enfin, l'on constate les troubles des sens, l'oppression respiratoire, les palpitations, les congestions, les névralgies (brûlures, fourmillements, pertes partielles de la sensibilité), l'amaigrissement extrême et les multiples symptômes de la dégénérescence mentale.

Le traitement méthodique de l'épuisement du système nerveux doit être institué de bonne heure. Il repose presque entièrement sur l'hygiène et les agents physiques. On doit, autant que possible, soustraire les malades à leurs occupations habituelles et les isoler de leur entourage. Pour ressusciter, en quelque sorte, la nutrition, on aura recours aux pra-

tiques de l'hydrothérapie scientifique, du massage général et de l'électrisation statique ou faradique. Le séjour au grand air permettra d'instituer la cure d'engraissement par le moyen du lait à doses fractionnées, du beurre, des corps gras, de l'huile de foie de morue, des œufs, du lard, de la bière de malt et surtout des bouillies de céréales et des viandes rôties et grillées : Beard (le savant Américain qui décrivit le premier la neurasthénie) déclare, sans ambages, que la principale cause de la défaite de Waterloo fut que Napoléon se trouvait, pour la première fois, en face d'un peuple qui se nourrissait de roastbeef.

Lorsque la nutrition se relève, on voit ordinairement le malade se soustraire graduellement au pouvoir de la névrose. Un traitement médicamenteux très simple suffit alors, en général, pour concilier le sommeil et rétablir dans son intégrité normale la circulation des centres nerveux. La biosine Le Perdriel rend,

à ce moment, de véritables services. Peu à peu, le malade se rassure et se console ; l'inertie de la volonté (chose importante) se trouve vaincue. Les fonctions digestives se perfectionnent. Rien de plus constant que le retentissement du ventre sur le cerveau : les neurasthéniques, dont le mal nous représente comme une sorte de surnumérariat de l'hypocondrie, pensent beaucoup par le ventre.

Pour hâter la convalescence des neurasthéniques, rien ne vaut, à mon gré, le travail matériel, uni à des préoccupations intellectuelles modérées. Le changement de climat, l'air lumineux et vivifiant des altitudes et surtout la fuite des agglomérations urbaines et des excitations sensuelles s'imposent à ce moment. La névrose est, comme on l'a dit, un tribut prélevé par les dieux jaloux, sur les civilisations trop avancées, qui se sont trop écartées du calme primitif : c'est ce qui nous explique pourquoi, au point de vue cérébral, nous étions mieux lorsque nous étions pires !

Une éducation saine, un genre de vie établi dans une étroite conformité avec les lois de la nature, une plus grande tonicité du corps et une plus grande quiétude de l'âme, tels sont, en résumé, les moyens prophylactiques les plus efficaces de la débilitation nerveuse. C'est ce qu'on pourrait appeler la *pharmacie de l'âme* : ses ressources doivent être mises en jeu surtout chez les héréditaires. Car l'hérédité, ainsi que l'a démontré Morel (le Darwin de l'aliénation), l'hérédité est la *cause des causes* de toutes affections nerveuses. Nous naissons, hélas ! trop vieux... Celui qui réglerait à souhait les mouvements de la vie et y ramènerait cette énergie tempérée, par laquelle les moyens sont proportionnés à la fin, saurait, dit Sydenham, la véritable médecine et posséderait un pouvoir presque divin :

Le corps et l'âme, hélas ! ils iront deux à deux,
Tant que le monde ira, pas à pas, côte à côte,
Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs !





CHAPITRE XVII

LES NÉVRALGIES DES ARTHRITIQUES

Les névralgies s'observent fort communes, chez les arthritiques, qui sont tous des nerveux et des congestifs : double condition favorable à l'irritante production de souffrances sur le trajet des nerfs. Les névralgies diathésiques ne pouvant rendre les armes qu'en présence d'une héroïque médication de la diathèse qui leur sert de support, il est nécessaire de savoir les dévisager de bonne heure, afin de pouvoir, précisément, s'attaquer à leur cause intime. Considérées de cette manière, les névralgies repré-

sentent fréquemment des incidents providentiels : elles obligent les arthritiques à consulter et à se soigner et les font sortir, ainsi, des périlleux errements d'un régime à contresens.

Les névralgies arthritiques peuvent siéger sur le trajet de tous les nerfs possibles. La névralgie faciale, ou tic douloureux, qui affecte le nerf trijumeau dans ses diverses branches, est fort commune dans le sexe féminin et succède, parfois, aux odontalgies rhumatismales, pulpites ou périostites : cette particularité nous explique pourquoi la collaboration du dentiste est souvent utile à la cure de cette névralgie. Comme médication interne, c'est le nitrate d'aconitine qui nous a toujours le mieux réussi, sous la forme si commode des pilules du docteur Moussette.

La névralgie intercostale, observée chez les rhumatisants anémiques, est généralement peu douloureuse et peu rebelle. Mais il en existe une autre forme, chez les goutteux, qui est beaucoup plus sérieuse. Cette forme fait

surtout souffrir la nuit, entre minuit et 2 heures du matin. Elle apparaît à la suite d'un repas copieux : sa douleur s'irradie, souvent, dans le bras et l'omoplate gauches et provoque alors une sorte d'angoisse cardiaque, variété affaiblie de l'angine de poitrine et (je le répète) avertissement utile pour revenir à une hygiène moins défectueuse, adopter un régime doux, supprimer absolument l'usage du tabac. La névralgie lumbo-abdominale est beaucoup plus fréquente dans le sexe féminin : elle constitue l'habituel reflet d'une lésion utérine de cause arthritique. Les névralgies brachiale, crurale, etc... n'offrent rien de particulier à la diathèse arthritique.

Il n'en est pas de même de la sciatique, qui doit nous arrêter plus longuement. La sciatique est le représentant le plus banal de la famille neuro-rhumatismale. C'est une névralgie extrêmement fréquente chez les goutteux et surtout chez les fils de goutteux et chez tous les lymphatico-sanguins en général.

Tous les jours, nous observons l'alternance ou la coïncidence de la sciatique avec les dyspepsies, l'asthme, l'eczéma, la migraine, les coliques hépatiques et les autres modalités de la diathèse urique, dont elle n'est qu'un des reflets. La sciatique consiste en des fulgurances lancinantes à la partie postérieure des fesses, des cuisses et des jambes ; les paroxysmes sont séparés par une douleur pesante, qui va de la hanche à la cheville. Les crises s'exaspèrent surtout par la période nocturne et la chaleur du lit : stigmate assez certain de la nature goutteuse du mal.

La sciatique est toujours précédée ou accompagnée de lumbalgie profonde, *mal de reins*, qu'exagèrent les mouvements, la marche et même la simple station. Cette douleur, soignée, dès le début, par les bains sulfureux, suivis de massage, puis de siphonnage au chlorure de méthyle, disparaît en quelques jours, sans donner suite à la sciatique, surtout lorsqu'on a soin d'adjoindre au traitement

local un traitement général sudorifique, avec l'infusion de jaborandi et la poudre de Dower, par exemple. Il faut savoir aussi que la névralgie lombaire diffère du « tour de reins » en ce que, dans ce dernier, le malade indique la douleur avec la main, tandis que, dans la sciatique lombaire, il la limite avec le doigt.

Dans la sciatique confirmée, toute la partie postérieure du membre abdominal est le siège d'un état continu et sourd de malaise profond, avec fourmillements, malaise entrecoupé d'éclairs de souffrance, sensations de brûlure ou de froid, qu'exaspèrent l'humidité, les chocs, et parfois le seul frôlement des couvertures ou des vêtements. Les troubles douloureux s'observent, plus ou moins intensifs, sur tout le territoire, si étendu, du nerf. Parfois, la douleur se localise, en foyer, sur le trajet unique d'une branche nerveuse secondaire. Parfois, elle se limite à une simple exagération de sensibilité ou à une plaque d'anesthésie partielle, grande comme une

pièce de cent sous. Mais, le plus souvent, les douleurs paroxystiques éclatent, en irradiations lancinantes, tout le long du trajet du nerf : la douleur s'exaspère, insupportable, par l'extension du membre ; et le malade, pour chercher un peu de soulagement, se couche en « chien de fusil ». Des crises violentes secouent la fesse, les régions du jarret et de la malléole externe, et s'aggravent de crampes musculaires fort pénibles. L'étendue de la surface nerveuse vulnérable nous explique d'ailleurs la ténacité, souvent désespérante, de la sciatique. Le vieux Balzac écrivait au cardinal La Valette que « ni dans les déserts de Libye, ni dans les abîmes de la mer, il n'y eut jamais si furieux monstre que la sciatique », et que « si les tyrans dont la mémoire nous est odieuse, eussent eu de tels instruments de cruauté, c'eût été la sciatique que les martyrs chrétiens eussent endurée pour la religion ».

Dans cette maladie, l'atrophie musculaire est surtout le point noir. Parfois elle est pré-

coce et s'aggrave promptement, si l'on n'arrête à temps (par le secours de l'électricité) la dégénérescence graisseuse des muscles. Lorsque la névralgie simple a fait place à la névrite, les troubles de la nutrition locale apparaissent, manifestes : la peau devient luisante ; les poils s'allongent, abondants ; les ongles des orteils deviennent caducs et la peau se couvre d'éruptions diverses. Pendant ce temps, on observe l'émission des urines toujours augmentée : l'analyse y découvre souvent du sucre.

Toute sciatique un peu ancienne détermine des déformations vertébrales (scoliose ou cyphose) qui vous expliquent les claudications profondes, avec ces mouvements ridicules de salutations répétées pendant la marche, que chacun a pu observer.

Il faut soigner à temps la sciatique des arthritiques : car la *névrite* vient souvent, précoce, sournoise et sans tapage. Le meilleur traitement interne est alors le valérianate de Pierlot. Localement, j'alterne les pointes de

feu et les vésicatoires en bandes minces. Pour éviter les récidives, je conseille toujours le massage, l'électricité et surtout les douches dans une station thermale, sulfureuse ou chlorurée suivant les cas. Enfin je conseille aux malades de porter, pendant longtemps, un bas élastique *cuissard*, afin de régulariser la circulation dans le membre malade et de remédier à l'état variqueux, entreteneur juré de la sciatique chronique.

Aux heures des paroxysmes aigus, je me suis toujours bien trouvé de mettre, pendant quelques jours, l'arthritique au régime lacté absolu : toutes les heures, une tasse de lait, pris très chaud, avec addition de 2 grammes de benzoate de soude pour la journée. Je recommande ensuite l'abstention des boissons fermentées et distillées, du café et du thé ; la vie en plein air, dans un climat chaud et sec, les bains sulfureux et salés, suivis de friction sèche au gant de crin ; la solution d'antipyrine du Dr Clin.

Je voudrais, pendant que l'occasion s'en

présente, dire deux mots, en terminant, sur une variété de névralgie, décrite récemment par Bernhardt et que j'ai observée plusieurs fois déjà chez des goutteux. Il s'agit d'une sensation gênante d'engourdissement, siégeant à la partie antéro-externe de la cuisse. Cette sensation va parfois jusqu'à celle d'étirement ou de brûlure : il semble au sujet que ses muscles se raccourcissent, que sa peau est recouverte de coton. La marche et le frottement rendent ses sensations horripilantes. Cette sorte de « méralgie » se rapporte évidemment à un état paresthésique du nerf fémoro-cutané externe. Elle coïncide fréquemment, d'ailleurs, avec les varices, hémorroïdes, varicocèles et autres perturbations circulatoires, dont souffrent volontiers les rhumatisants voués à une existence sédentaire.

Cette affection, plus désagréable que vraiment douloureuse, cède assez facilement à la franklinisation bien faite ou aux massages pratiqués avec une pommade salicylée faible.

Je recommande enfin, dans toutes les affec-

tions d'ordre névralgique, les onctions huileuses, tombées à tort dans l'oubli. Les anciens en faisaient grand cas pour entretenir la souplesse de la peau, modérer sa physiologie, enrayer sa susceptibilité aux refroidissements (*frigus nervis inimicum*). Il est, d'ailleurs, une raison anatomique qui nous apprend pourquoi nous pouvons agir sur le système nerveux par l'intermédiaire de la peau : l'épiderme et les centres cérébro-spinaux se développent l'un et l'autre aux dépens du même feuillet embryonnaire, le feuillet ectodermique...

Voici l'une de mes formules favorites de frictions huileuses :

℞	Baume tranquille	parties égales.
	Huile morphinée	
	Huile de jusquiame . . .	
	Pétro-vaseline liq. . . .	
	Liq. d'Hoffmann	

M.

(Agitez avant l'usage.)





CHAPITRE XVIII

LES ÉTATS ARTHRITIQUES DE LA GORGE ET DU NEZ

Les granulations de la gorge, angine granuleuse, pharyngite granuleuse, sont constituées par des saillies glandulaires plus ou moins prononcées, qui apparaissent sur la muqueuse pharyngienne et semblent affectionner principalement les arthritiques.

Les granulations provoquent une sorte de chatouillement intermittent de la gorge, avec sensation habituelle de sécheresse ou même de corps étranger (arête) : lorsqu'elles s'enflamment, ce qui est assez leur habitude, cette sensation se transforme en celle de picotement désagréable ou même de brûlure.

Les granulations se traduisent toujours par une déglutition un peu gênée et surtout par des enrouements passagers, principalement à la fin de la journée. Le malade éprouve le besoin fréquent de se débarrasser de crachats qui lui semblent encombrer sa gorge : il *racle* continuellement et pousse des *hem*, *hem*, qui finissent par donner lieu à l'expulsion d'une petite concrétion grisâtre et perlée.

Les granulations n'apparaissent pas d'emblée de toute pièce, comme on le croyait autrefois, chez les rhumatisants ou les arthritiques. Elles sont toujours précédées d'une période plus ou moins longue d'altération sécrétoire et de congestion catarrhale chronique de la muqueuse de l'arrière-gorge. Elles surviennent surtout chez les personnes qui font un excessif usage de leur voix : orateurs, prédicateurs, marchands à la criée ou des quatre-saisons. Les Anglais donnent à cette maladie le nom de *clergymen disease*, mais reconnaissent, toutefois, comme les cliniciens de tous pays,

qu'elle n'est qu'une localisation lympho-arthritique chez ceux qui surmènent ou plutôt *malmènent* leur fonction laryngée.

L'abus du tabac, principalement sous forme de cigarettes, l'usage habituel des liqueurs, des épices, des conserves et même des aliments et boissons pris trop chauds (le chocolat chez les Espagnols, par exemple), figurent souvent aussi au rang des causes occasionnelles des granulations.

Chaque matin, à son lever, le malade se livre à de vains efforts pour détacher les mucosités qu'il croit avoir dans son arrière-gorge. Peu à peu, en l'absence de traitement rationnel, diverses complications apparaissent : migraines et névralgies, manque d'appétit, fétidité buccale, nasonnement de la voix, souvent bourdonnements d'oreilles et surdité passagère causée par le gonflement obstructeur des trompes d'Eustache, auxquelles se transmet si aisément le catarrhe pharyngien. D'autres fois, la voix devient rauque, éraillée,

sans endurance et une toux agaçante se manifeste.

Les granuleux sont manifestement prédisposés aux laryngites, à l'asthme, à l'emphysème, aux bronchites rebelles. La grippe ou influenza revêt souvent chez eux une exceptionnelle gravité : on dirait que les granulations lui préparent le terrain pour des complications infectieuses. Le granuleux est, d'ailleurs, en proie à un enchifrènement habituel; il larmoie et éternue sous l'action des moindres changements de température, des causes occasionnelles les plus futiles (courant d'air, battages des tapis, rayon de soleil, etc.). Des accès de coryza matutinal, avec sternutations répétées des dix ou vingt fois de suite, parfois même des crises spasmodiques, rappelant exactement le tableau de l'asthme, s'accompagnent de mal de tête frontal, paupières gonflées, vide dans les idées, incapacité d'attention soutenue, etc.

L'affection décrite sous le nom d'asthme

des foins, fièvre des foins (hay fever) ou catarrhe d'été est, d'ailleurs, essentiellement, l'apanage de l'arthritique. Attribuée à la lumière vive, à l'odeur des fleurs des champs, aux poussières de pollen et autres (pollen des céréales surtout), au parfum des roses, etc., la fièvre des foins nous semble ressortir surtout à l'ingérence diathésique. Le neuro-arthritisme n'explique-t-il pas cette tendance marquée aux mouvements sanguins du côté de la pituitaire, cette excitabilité nasale exaspérant la turgescence des cornets nasaux, enfin cette prédominance pathologique évidente de la race anglo-saxonne, où la goutte occupe une si large part étiologique dans les maladies ? On a aussi incriminé, à tort je crois, l'ingestion de certains aliments (les fraises principalement) dans ces crises de névropathie réflexe de l'appareil nasal.

Certains arthritiques enfin ne peuvent voyager quelque temps en chemin de fer sans avoir la gorge sèche, sans éprouver des fourmille-

ments nasaux suivis d'éternuement spasmodique. Puis les narines s'obstruent et fournissent une sécrétion abondante et claire. Ce coryza des chemins de fer, décrit par Fraenkel, de Berlin, apparaît surtout par les temps chauds et secs soulevant la poussière en tourbillons : l'irritabilité des nerfs sensitifs du nez et de la gorge nous explique fort bien comment les arthritiques sont soumis à toutes ces incommodités. Leurs yeux aussi sont fort sensibles d'ordinaire [1].

Mais je m'égare dans les digressions et je dois terminer l'histoire pratique des granulations. C'est une affection très tenace, dont la longueur est parfois désespérante pour les malades et pour les médecins. Quel est le

[1] Sur les lésions oculaires des arthritiques, il y aurait beaucoup à écrire. Le Dr Wagenmann vient de publier, à cet égard, une compendieuse étude dans les *Archives de de Græfe*.
Wagenmann a eu fréquemment l'occasion d'observer la prédisposition des goutteux aux affections oculaires externes telles que les chalazions, la kératite marginale et l'épisclérite périodique. Chez un malade, il a constaté des troubles récidivants du corps vitré, paraissant nettement liés à la diathèse

meilleur traitement ? Celui que je vais décrire est, à la vérité, assez complexe : mais il m'a toujours fourni les meilleurs résultats. On prescrit d'abord des gargarismes et des bains de bouche avec une solution iodo-iodurée chaude, que l'on répète quatre à cinq fois par jour. Matin et soir, on badigeonne le fond de la gorge avec un mélange de parties égales de glycérine, de teintures de gaïac et de capsicum (pinceau recourbé). Lorsque de grosses granulations résistent à ce traitement, il ne faut pas hésiter à les détruire à l'aide du galvano-cautère, après anesthésie préalable avec la cocaïne : ces cautérisations ne doivent pas être renouvelées avant quinze jours d'inter-

urique et, entraînant ultérieurement un décollement de la rétine.

La goutte peut, enfin, provoquer la disposition au glaucome, autant par les inflammations des parois vasculaires et des espaces endothéliaux qu'elle provoque, que par la rigidité de la sclérotique qu'elle entraîne souvent. Dans les cas de glaucome, on fera bien de rechercher s'il existe des antécédents goutteux. Dans deux cas, que Wagenmann a observés, et qui se trouvaient dans ces conditions, le traitement général antigoutteux a provoqué une amélioration très notable.

valle. J'ajoute encore au traitement : des pulvérisations phéniquées prolongées dans l'arrière-gorge, avec le pulvérisateur à vapeur; des lavages naso-pharyngiens avec le siphon de Weber et un litre d'eau tiède (matin et soir) tenant en dissolution 20 grammes de borate de soude et 5 d'acide salicylique; enfin les poudres et pommades dermatolées, mentholées et cocaïnées introduites dans les fosses nasales.

A l'intérieur, je prescris, tous les matins, dans une tasse de lait, une cuiller à café du mélange :

℞ Eau de laurier-cerise. . . .	200 grammes.
Hyposulfite de soude. . . .	25 —
Arséniate de soude	20 centig.
M.	

et, avant chaque repas, X à XV gouttes de la mixture :

℞ Teinture de cubèbe	20 grammes.
— d'ipéca.	10 —
Ammoniaque liq.	5 —
Essence de menthe poivrée. .	1 —
M.	

A prendre dans 1/4 de verre d'eau.

Il faut aussi soigner l'atonie de l'estomac et surtout la constipation, qui compliquent souvent les granulations et accentuent les poussées congestives de la gorge. Les frictions alcooliques, massages, bains sulfureux, donnent ici d'excellents résultats, ainsi que les bains et douches de pieds, qui rétablissent la circulation. La vie au grand air est de rigueur avec l'exercice physique sous toutes les formes : on évitera, toutefois, les changements thermiques brusques et les climats humides, surtout le bord de la mer, si néfaste aux neuro-arthritiques. L'origine diathésique des granulations nous explique enfin pourquoi les cures d'eaux possèdent contre cette manifestation pharyngée un pouvoir thérapeutique si souvent décisif : les eaux sulfureuses calciques ou sodiques chaudes sont celles que je préfère toujours, à l'exemple, du reste, des spécialistes les plus autorisés.



CHAPITRE XIX

L'ASTHME ET SON TRAITEMENT

L'ASTHME est une névrose convulsive du poumon, caractérisée par une oppression soudaine et transitoire, dont les attaques éclatent presque toujours dans la nuit. Le malade s'est couché bien portant : une subite anxiété le réveille en sursaut. Comme mû par un ressort, il se dresse sur son séant, avec les affres d'une gêne respiratoire des plus intenses. Sa respiration siffle ; son visage, gonflé et bouffi, a été comparé par Arétée au visage de celui qu'on étrangle. La peau est couverte de sueurs. Fréquemment, l'asthmatique se met

aux fenêtres pour humer avidement l'air frais. Au bout de deux heures environ, la crise se termine par l'expulsion d'urines abondantes, l'expectoration de quelques crachats et la reprise du sommeil.

La journée suivante se passe sans oppression. Le malade se couche, mais est, de nouveau, réveillé par une crise d'étouffement, un peu atténuée. Les crises continuent ordinairement pendant huit à dix jours, en diminuant graduellement de longueur et d'intensité. L'ensemble de ces crises constitue ce qu'on appelle un *accès*. Cet orageux tableau morbide ressemble étrangement à celui de la goutte aiguë et cette analogie seule nous ferait pressentir l'origine neuro-arthritique de l'asthme : invasion toujours nocturne, calme parfait succédant à une dramatique tempête...

Comme le goutteux pour ses articulations, l'asthmatique, d'ailleurs, n'est pas sans conserver en sa poitrine les sensations morbides de chaleur et de picotements, accompagnées,

parfois, de toux quinteuse et de voix éraillée : ces symptômes sont évidemment dus à un état congestif des voies respiratoires, état qu'il est rationnel de combattre à l'aide des préparations d'ipéca, de polygala, de belladone.

Les accès d'asthme alternent volontiers avec les attaques de goutte, de sciatique, de migraine, les poussées d'eczéma, d'urticaire, d'hémorroïdes, les crises de gravelle, de dyspepsie et de coliques hépatiques. Nul doute que la richesse du sang en acide urique, ainsi que les fermentations acides qui se passent dans le milieu intérieur des arthritiques, ne soient ici en cause. Quoi qu'il en soit, le surmenage corporel et psychique, les fautes de régime, l'alimentation carnée intensive, l'abus du vin et de la bière, l'atonie de l'estomac et de l'intestin, la brusque suppression des fonctions cutanées, entraînent souvent les accès d'asthme, qui nous apparaissent comme une sorte de décharge urique sur les bronches ou plutôt sur les expansions nerveuses présidant

au bon fonctionnement de l'arbre aérien. A ce point de vue, l'examen des sédiments urinaires m'a souvent averti de la proximité des crises d'oppression.

L'asthme se plaît à frapper les sommets sociaux et intellectuels : véritable goutte viscérale, elle menace surtout les arthritiques qui n'ont pas su respecter leurs manifestations articulaires. L'hérédité joue, d'ailleurs, un rôle des plus importants pour l'éclosion du mal, plus commune à l'âge adulte, mais qui atteint souvent l'adolescence et même l'enfance.

On reconnaît aisément un asthmatique confirmé à sa poitrine en carène et à son visage violacé. Les creux claviculaires sont ordinairement remplis et le thorax accuse une sonorité exagérée à la percussion.

Parfois, l'asthme se borne à quelques crises d'éternuement survenant de préférence le matin au réveil. Il s'agit évidemment d'une variété de spasme nerveux limité aux fosses nasales. C'est à tort que l'on a espéré la guérir

par une action thérapeutique exclusive de rhinologie. Bien que les lavages de Weber et les pommades salolées-mentholées apportent aux symptômes un grand adoucissement, le traitement général reste obligatoire dans ces formes atténuées de l'asthme, que, pour ma part, j'ai toujours considérées comme étroitement satellites de la diathèse urique.

Pendant la crise d'asthme, il faut donner au malade, en le couvrant bien, le plus d'air possible et lui administrer, toutes les cinq minutes, une cuiller à café d'un mélange, par parties égales, des trois sirops thébaïque, d'éther et de tolu. On lui met, en même temps, des sinapismes aux cuisses et des ventouses sèches ou scarifiées sur la poitrine. Enfin, on lui fait respirer des gouttes d'iodure d'éthyle ou des vapeurs de pyridine. Le papier et les cigares Barral jouissent également d'une réputation calmante fort méritée. On abrège ainsi considérablement la durée pénible de la crise dyspnéique. J'ai pu conseiller aussi, avec

succès, le sac de glace en la région sternale et les pulvérisations de chloréthyle de Bengué sur la colonne vertébrale. Je redoute la piqûre de morphine, bienfaisante, mais dangereuse sirène : l'asthmatique, toujours doublé d'un névropathe, étant éminemment prédisposé à la morphinomanie.

Dans l'intervalle des crises, il faut donner, pendant au moins huit à dix jours de suite, une cuillerée à soupe, matin et soir, de la mixture suivante : sirop iodo-tannique, 300 grammes; iodure de calcium, 15 grammes; sulfate de spartéine, 1 gramme. Il faut déconconseiller les poudres combustibles à base de datura, dont l'abus provoque des céphalées et du délire hallucinatoire. Dans la variété d'asthme dénommée « asthme de foin » (*hay fever*), qui aime tant les arthritiques, il faut ordonner l'antipyrine à l'intérieur et les badigeonnages du rhino-pharynx avec la cocaïne.

Rappelons que certaines conditions sont capables de favoriser les accès d'asthme : le

vent, l'humidité, l'altitude, les chaleurs orageuses, les odeurs des roses, du mimosa, du foin coupé, les vapeurs et les fumées d'asphalte, de tabac, les poussières végétales de la campagne et principalement le pollen de l'absinthe romaine, constituent des causes provocatrices souvent remarquées. Les polypes et les végétations des fosses nasales, les congestions érectiles périodiques des cornets du nez jouent aussi un rôle certain, quoique exagéré par les spécialistes. Enfin, les mauvaises digestions et les excitations érotiques prédisposent, à coup sûr, également aux accès d'asthme.

Le meilleur traitement préventif consiste à domestiquer, en quelque sorte, la susceptibilité nerveuse, par le moyen de l'hydrothérapie (des douches écossaises, surtout), des frictions vives, du massage et de l'électricité statique. Je conseille aussi les fréquents lavements avec l'infusion chaude de valériane, l'application de lainages sur la peau et le port habituel de sachets contenant de l'iode et du carbonate

d'ammoniaque. Vingt jours par mois, je prescris, chaque matin, dans du lait, 5 à 10 milligrammes d'arséniate de soude. Je conseille aussi les bains d'air comprimé, les inhalations d'oxygène, les bains de Barèges artificiels et surtout les cures sulfureuses naturelles.

Rien ne contribue à la guérison de l'asthme autant que la vie régulière, sobre et ponctuelle, tempérante et continente. « La santé, comme la fortune, retirent leurs faveurs à ceux qui en abusent, » déclare Saint-Evremond. Au contraire, les émotions vives et répétées, dont le choc est si néfaste aux névropathes, aggravent les crises d'oppression.

Je me suis toujours bien trouvé d'exiger de l'asthmatique un régime alimentaire sévère, essentiellement constitué par le laitage, les légumes verts, les viandes blanches, répartis en quatre repas peu abondants, surtout le soir. Les aliments riches en ptomaïnes (gibier, fromages, conserves), le café, le thé et le tabac, doivent être absolument prohibés. En cas

d'atonie de l'estomac, fréquente complication de la maladie asthmatique, je donne, avant chaque repas, 1 milligramme d'arséniate de strychnine et, après chaque repas, cinq gouttes d'acide chlorhydrique médicinal dans un tiers de verre d'eau. Deux fois par semaine, au lever, un verre à bordeaux de Carabana exonérera l'intestin.





CHAPITRE XX

LES TROUBLES DU CŒUR CHEZ LES ARTHRITIQUES

Les lésions organiques de la texture du cœur succèdent, le plus souvent, à des endocardites, survenues au cours d'un rhumatisme articulaire aigu. Mais l'hypertrophie musculaire de l'organe central de la circulation est aussi due à l'athérome, sorte de *rouille vitale*, qui, en compromettant l'élasticité artérielle, impose au cœur un travail de suppléance exagéré et le force ainsi à grossir, pour pouvoir accomplir sa besogne. L'athérome, souvent sénile, est fréquemment aussi engendré par des excès alcooliques, surtout

chez les sujets congestifs et pléthoriques. Les grandes et vives passions de l'âme, qui gonflent et activent la circulation, doivent enfin produire, fatalement, des altérations dans ce muscle paradoxal dont parle Cl. Bernard, qui bat, avant l'apparition du premier rudiment nerveux, et jusqu'à la mort, de son rythme involontaire et régulier : *primum vivens et ultimum moriens* de l'économie animale...

Les contusions de la région précordiale peuvent-elles donner naissance à des lésions cardiaques ? Bien que certains auteurs le nient, il est incontestable qu'on peut voir des *insuffisances du cœur* provoquées par un choc violent, coup de timon, balle de revolver... Le traumatisme est surtout dangereux chez les sujets d'un certain âge et, par conséquent, suspects d'athérome ou d'artério-sclérose.

L'artério-sclérose (endurcissement des artères) est, pour moi, la cause la plus commune et la plus avérée des troubles fonctionnels du cœur. Elle apparaît, couramment, chez les

arthritiques, goutteux, rhumatisants, diabétiques, dont le sang charrie un excès habituel d'acides urique ou lactique. Les abus de la table, la suralimentation journalière (si commune à une époque où Dieu, c'est le Ventre), un régime alimentaire riche en ptomaïnes et en matières extractives (bouillon, extraits de viande, gibiers, chairs saignantes, charcuterie, poissons, mollusques, crustacés, conserves, fromages fermentés), l'abus des boissons distillées et fermentées (de moins en moins naturelles, hélas ! malgré tous les laboratoires), voilà les causes ordinaires de l'artério-sclérose, maladie essentiellement progressive, due à l'accumulation et à l'absence d'élimination des déchets toxiques de notre milieu nutritif. A côté de ces causes évitables, il en est de fatales, ou à peu près : l'âge, les maladies capables de perturber la crase du sang, et, parmi elles, la syphilis, qui est peut-être la plus infectieuse pour le cœur, puisqu'elle entraîne dans les vaisseaux sanguins une inflammation

chronique suivie, à bref délai, de déformations et de dégénérescences. L'artério-sclérose est rare, d'ailleurs, avant quarante ans, sauf chez les sujets marqués d'une infériorité vitale héréditaire, avec débilité congénitale des tissus.

C'est, en somme, une des nombreuses variétés du ralentissement nutritif : peu à peu, ce mal envahit et adultère le réseau vasculaire, cause l'oppression, les vertiges, les maux de tête, l'insomnie et les spasmes thoraciques, si communs chez les goutteux quinquagénaires. L'obésité expose surtout à des irrégularités, à des intermittences dans les battements, et la mort par le cœur n'est point rare chez les obèses. On conçoit que, surchargé de graisse (*cor adipe obrutum*, disaient les anciens), le muscle de la circulation devienne insuffisant, efflanqué, et que si vous lui demandez un effort, il vous réponde en battant (comme on dit) la *breloque*, c'est-à-dire en palpitant avec une véritable folie.

L'épuisement musculaire du cœur arrive

également par le surmenage physico-mental, les émotions vives, les excès du travail intellectuel et des préoccupations psychiques. Mais j'accuse ici surtout de fertiliser les troubles fonctionnels, la dépression nerveuse, habituelle et chronique, entretenue par les chagrins à répétition, les deuils de famille, l'amour malheureux, l'ambition déçue... Qui n'a ouï parler des palpitations nerveuses qu'entraîne, chez les jeunes médecins, la terreur d'affections morbides journellement étudiées ?

C'est surtout chez les arthritiques nerveux et chez les neurasthéniques descendants de goutteux, que l'on voit l'élément névralgique affecter les nerfs du cœur, au point de faire éclater de véritables accès d'angine de poitrine, dont le pronostic (je me hâte de le dire ici) est presque toujours favorable *lorsque le malade est convenablement soigné.* A ces blessés de la vie, il faut se hâter d'interdire, dans la mesure humainement possible, les traumatismes moraux, les réunions bruyantes, les agitations des

affaires et de la politique. Chez un banquier, doublé d'un politicien, j'ai obtenu la guérison, en quelques mois, d'une névralgie cardiaque goutteuse, aussi intense que rebelle, par le séjour à la campagne, la suppression des lettres et des journaux et la simple prescription de courants continus dans la région du thorax. Bien que menaçant rarement l'existence, les troubles fonctionnels cardiaques de cet acabit, surtout lorsqu'ils sont accompagnés d'un cortège de douleurs névralgiques, empoisonnent de craintes et de préoccupations les malades et leurs familles.

La croissance est assez coutumière de déterminer des battements de cœur et des troubles circulatoires, poussés parfois jusqu'à une réelle (mais transitoire) hypertrophie de l'organe. Chez les jeunes filles, notamment, au moment délicat de la crise pubérale (et pour peu que l'anémie et le nervosisme se surajoutent à un incomplet développement de la cage thoracique), on voit survenir, sournoisement, d'in-

quiétantes perturbations circulatoires, accompagnées d'idées fantasques et mélancoliques. L'iodure de fer, le quinquina, et surtout l'huile de foie de morue, constituent les remèdes qui guérissent ces fausses affections du cœur. Mais il ne faut pas oublier que les palpitations rebelles signalent assez souvent, chez les jeunes gens, les débuts de la phtisie : à cet égard, il sera bon d'interroger l'hérédité, dont les enseignements nous trompent rarement.

Chaque période de la vie féminine, puberté, mariage, puerpéralité, âge critique, peut marquer l'occasion et le point de départ d'affections du cœur, bien décrites, récemment, par le professeur Kisch, de Prague. Depuis longtemps, du reste, les recherches démographiques de notre compatriote Tourdes avaient prouvé que *la femme meurt surtout par le cœur*. Toutes les périodes de sa vie (où elle devient successivement jeune fille, épouse, mère, et où elle cesse enfin d'exister comme femme) exercent, sur les fibres motrices et sensitives

de son muscle cardiaque, des secousses néfastes, surtout dans les classes aisées, où règnent l'apathie pelvienne et l'irritabilité nerveuse, mères des congestions ovariques. Chez la femme, les battements du cœur, lorsqu'ils surviennent vers la quarantaine (cap des tempêtes), s'accompagnent souvent de battements épigastriques. C'est en vain qu'elles cherchent à en triompher par le moyen des purgations ou des toniques. Je dirai bientôt comment on doit diriger, rationnellement, la médication, assez complexe, des troubles fonctionnels du cœur.

Dès que le rythme cardiaque se trouve détraqué, on observe ordinairement une exagération impulsive de l'organe. Les palpitations sont fréquemment causées par l'augmentation de la tension artérielle : parfois même, les artères deviennent dures et tortueuses. Après les repas, surtout, l'épigastre et le sternum sont pesants et comme serrés. L'oppression, l'étranglement et l'angoisse sont, parfois, poussés

jusqu'au vertige syncopal. Mais, souvent aussi, ce sont les émotions morales qui déterminent la plus grande détresse cardiaque. Enfin, pendant la marche, surtout ascensionnelle, le sujet s'essouffle facilement et son cœur bat tumultueusement.

Il est rare alors qu'un jour se passe sans sensations, plus ou moins prononcées, de névralgies intercostales, depuis le simple chatouillement jusqu'au fulgurant coup de poignard, avec sensation déchirante au cœur. Lorsque les accès de palpitations deviennent désordonnés, il ne s'agit, le plus souvent, que d'une perturbation passagère (de quelques minutes à quelques jours) survenue dans l'innervation motrice du cœur. Dans l'intervalle des accès, du reste, la santé générale est parfaite.

Les étourdissements, bourdonnements d'oreilles, douleurs thoraciques et renvois gazeux inodores précèdent, d'ordinaire, les crises tumultueuses : celles-ci se terminent par des sudations abondantes. Il existe, on ne l'ignore

point, de vives sympathies fonctionnelles et de grandes corrélations morbides entre le cœur et l'estomac, lors même que le foie vasculaire semble anatomiquement sain. Le teint reste frais et coloré; l'auscultation ne décèle aucune lésion, et les malades, taxés d'imaginaires, restent tout de même en proie à leurs accès de névrose anxieuse et pénible. Alors, soignez l'estomac d'abord ; puis interrogez avec soin les commémoratifs. Le client vous dira que, de longue date, il a éprouvé des préoccupations psychiques et des obsessions hypocondriaques au sujet de sa santé ; qu'à diverses reprises, il a souffert de douleurs erratiques, dans le dos ou le sternum, de sensations diverses de crampes, fourmillements et fatigues thoraciques ; qu'il a eu, par le tact ou par l'ouïe, la sensation fréquente de chocs isochrones aux battements de son cœur (cause puissante d'insomnie et d'inquiétude). Quant aux contractions violentes et paroxystiques, dont l'irradiation cervico-bra-

chiale rappelle la terrible angine de poitrine, elles sont fréquemment causées par un état de nervosisme ou d'hystérie, prenant racines dans une hérédité du côté maternel.

C'est dans cette période de la vie que Dante appelle « le milieu du chemin » que l'on voit naître et se dessiner ces états neuro-arthritiques. Mais il est toute une symptomatologie avant-courrière des accidents et nous devons savoir, médecins, la dépister de bonne heure, pour être, au maximum, utiles à nos clients.

Comment prévenir les troubles fonctionnels cardiaques, d'origine arthritique ? Il faut, d'abord, éviter la sédentarité, la vie gourmande et facile ; mettre un frein sévère aux abus de l'alimentation azotée ; adopter un régime plus végétal qu'animal ; supprimer le vin pur, le thé et les liqueurs, mais surtout le tabac, poison du cœur des goutteux ; ne prendre du café qu'à très petites doses et introduire largement le lait et le raisin dans l'alimentation. On évitera tout repas copieux

et tout aliment riche en toxines, ainsi que les stimulants et condiments qui échauffent, les bains chauds et de vapeur qui congestionnent. On recherchera, avant toute chose, la plus grande pureté de l'air : car rien n'est plus nuisible au cœur qu'un local mal ventilé. On s'efforcera d'habiter à la campagne, dans un climat relativement constant, abrité contre le vent ; on entretiendra (tout en évitant les causes de refroidissements) la plus parfaite aération de la chambre à coucher.

Je suis persuadé, pour ma part, que, même dans les cas de lésion valvulaire caractérisée, il est loisible, grâce à une bonne hygiène, de parcourir encore une vie longue et utile : mais il faut maintenir la force du cœur ; lui éviter les défaillances et les ruptures de compensation capables de le faire manquer à sa tâche perpétuelle. Ainsi agissent, comme méthodes de renforcement du muscle cardiaque, la gymnastique suédoise et les pratiques spéciales, célèbres, de la « cure de

terrains », si bien codifiées par Œrtel et Schweninger : tous nos lecteurs savent que ces pratiques résident simplement dans des marches sur terrains en pente, marches graduées comme durée et comme rapidité.

On favorisera toutes les éliminations physiologiques par le moyen des purgations (au calomel, surtout, pour dégorger le foie), des diurétiques (lait bicarbonaté), des bains alcalins tièdes, des frictions à l'alcool et de l'hydrothérapie, qui, bien conduite, m'apparaît surtout comme le suprême modificateur constitutionnel. Dans les dilatations avec insuffisances musculaires, outre l'exercice au grand air, je recommande volontiers les bains avec 2 kilogrammes de sel marin, 500 grammes de bicarbonate de soude et 300 grammes d'acide tartrique : cette formule, imitée de la composition naturelle des bains carboniques et chlorurés de Nauheim, m'a déjà rendu de grands services contre les cardiopathies des goutteux. Je conseille, enfin, de se méfier du

massage thoracique, que j'ai vu entraîner des accidents sérieux.

En refoulant le diaphragme, la présence des gaz intestinaux est une cause, assez commune, de troubles cardiaques ; je recommande, avant chaque repas, dix gouttes d'un mélange des teintures de rhubarbe et d'ignatia à parties égales, et cela me suffit, souvent, pour rétablir l'équilibre de l'hydraulique circulatoire, en prescrivant, bien entendu, un régime alimentaire causant le *minimum* de fermentations.

Longtemps continués, les iodures alcalins à faibles doses (25 centigrammes par jour) facilitent la déplétion artérielle : on les alterne avec les pilules de scille et de scammonée, de spartéine et convallaria. Aux syphilitiques, le mercure ; aux goutteux anémiés, l'acétate double de fer et d'ammoniaque (Billings) ; quant à la digitale, type des toniques du cœur, elle n'est indiquée que si à la faiblesse du myocarde s'ajoutent les intermittences et l'arythmie.

Contre les accès de palpitations, je recommande les pulvérisations de chloréthyle Bengué dans la région du cœur ou l'application du sac de glace, avec interposition d'un linge fin humide. Je donne à boire, en même temps, du café glacé, sucré avec du sirop de codéine. Si la faiblesse musculaire du cœur s'accompagne de dyspepsie, la prescription de l'arséniate de strychnine est rationnelle : on recommandera aussi d'éviter les émotions et efforts après les repas, qui déterminent des spasmes dans le système vasculaire. Contre les douleurs intercostales, j'aime à conseiller les frictions d'opodeldoch additionné de 5 p. 100 d'acide salicylique.

Les personnes souffrant de troubles fonctionnels au cœur doivent faire du repas de midi leur principal repas. Le soir, elles se borneront à prendre un demi-litre de potage au lait, un œuf, une purée de légumes, du pain grillé et quelques fruits. Chez les obèses, la réduction des boissons est absolument

indispensable : elle diminue le travail du cœur, qui n'est plus obligé de mouvoir une masse de liquide et de lutter sans trêve contre l'élévation de la pression vasculaire. Le régime du lait est, d'ailleurs, indispensable, si l'estomac et l'intestin sont malades, s'il y a indication de rapide déplétion du système nerveux, s'il existe des propensions aux œdèmes. Le lait réduit à son minimum l'apport des toxines organiques ; le lait active les émonctoires et décongestionne les viscères ; le lait permet au cœur irrité de reprendre haleine. Le lait est par excellence l'agent de spoliation et de dépuration organiques : ses bons effets ne tardent guère à se traduire par un augment d'énergie dans les contractions du cœur et par un mieux-être manifeste. Il est très supérieur à la saignée, base de la médication apériente des siècles révolus.

Lorsqu'on souffre du cœur, il faut porter des vêtements peu serrés, incapables d'entraver le jeu du thorax ; éviter les bretelles, les

corsets, les ceintures, les jarretières ; se coucher, la nuit, sur le côté droit, afin d'éviter la compression du cœur par l'estomac ou par le foie. On supprimera l'habitude du tabac : le renoncement total est, ici, plus facile que la modération.

Il est enfin une recommandation qui s'adresse spécialement aux médecins : qu'ils s'efforcent de donner à leurs malades la foi dans leurs formules et l'espoir dans la cure. L'action du moral sur le cœur est trop évidente pour que j'insiste sur la nécessité de cette médication morale. Que de cardiaques (Balzac, entre mille) sont morts prématurément, parce que la médecine ne leur avait point assez célé ses alarmes ! Et l'optimisme stéréotypé est ici de mise, non pas seulement auprès des vrais cardiaques, atteints d'insuffisance ou de rétrécissement valvulaire : il s'impose (peut-être plus encore) auprès des faux cardiaques, goutteux ou arthritiques, souffrant de troubles fonctionnels et nerveux dans

le myocarde. Car ce ne sont pas ces derniers qui souffrent le moins : ce ne sont pas non plus les moins démoralisés ! Les nerveux broient toujours du noir et trouvent toujours moyen d'extraire, de chaque événement de leur vie, la plus forte dose de poison.

Lauder-Brunton croit possible de modifier le caractère irritable de ces malades. Il a reconnu qu'en administrant un gramme de bicarbonate de potasse associé à 50 centigrammes de bromure de potassium, on obtenait d'excellents effets chez les goutteux dont l'approche de l'accès a modifié le caractère.

Dans certaines affections du cœur à leur début, le patient présente des symptômes d'irritabilité psychique qui précèdent les accidents organiques proprement dits. Dans les cas de ce genre il faut, selon le praticien d'outre-Manche, associer le salicylate de soude au bromure.

Je suis assez porté à croire, pour ma part, que l'on abuse un peu de l'iode et des iodures,

assez souvent mal supportés : les maîtres de la médecine sont tous, actuellement, un peu *iodomanes* et il est bon, en thérapeutique, d'éviter l'iodomanie, surtout chez les cardiaques nerveux, dont la pression artérielle se déprime trop facilement par les iodures.





CHAPITRE XXI

LA GRAVELLE URIQUE ET SON TRAITEMENT

La gravelle urique n'est, véritablement, que la localisation rénale de la goutte. L'arthritique, dont toutes les humeurs tendent à l'acidité, précipite de son sang l'acide urique et les urates : à leur contact, les reins s'irritent, la vessie devient *nerveuse* (comme disent pittoresquement les médecins anglais) et, dans la décharge urinaire, des concrétions ne tardent pas à apparaître.

Alimentation abondante et défaut d'exercice : telles sont les raisons incontestées de la diathèse urique. Mais la gravelle reconnaît

parfois des causes plus précises : le surmenage intellectuel constant, l'abus d'une cuisine richement condimentée, la néfaste habitude de manger vite et mal, et surtout l'imparfait ou défectueux fonctionnement du tube digestif, et notamment du foie, dont la mission est l'élaboration ultime des substances azotées et l'opération vitale de l'assimilation proprement dite.

Les grands esprits (Montaigne, Michel-Ange, Cromwell, Louis XIV, Napoléon) sont souvent tourmentés par la gravelle, même sans avoir eu de goutteux dans leur ascendance. Une activité cutanée insuffisante (climats humides) favorise puissamment ce mal diathésique : voilà qui explique sa fréquence en Hollande et en Angleterre, pays où l'on fait, d'ailleurs, de si grands abus de viande. L'acide urique étant, en quelque sorte, comme le fumeron de la combustion incomplète des albuminoïdes, la gravelle nous apparaît comme une des formes, si variées, du ralentissement

nutritif. D'ailleurs la dyspepsie précède souvent de loin la gravelle, comme si, en viciant la nutrition, elle compromettait la constitution du liquide urinaire.

D'abord simplement sédimenteuse, l'urine de la diathèse urique devient graduellement sablonneuse, graveleuse, pour arriver parfois à recéler des calculs, des cailloux, de véritables pierres. Le malade éprouve, en urinant, une habituelle cuisson vésico-urétrale. Son vase dépose un sable pailleté rouge-brique et adhérent : simultanément, on n'observe guère, comme symptômes, que certains troubles digestifs, du nervosisme hypocondriaque, un sommeil léger et parfois des éruptions de furoncles.

Cependant, un beau ou vilain jour, éclatent des phénomènes dramatiques : la colique néphrétique se déclare. Cet accès (d'une durée d'une demi-heure à deux jours) est toujours précédé de lourdeur lombaire, d'une sorte d'endolorissement général du tronc, avec quelques fourmillements et chatouillements de vessie,

plus insolites que d'habitude. La colique survient, par l'action d'une fatigue ou d'un excès : une douleur rénale, vive et déchirante, angoissante et constrictive, s'irradie des lombes au bas-ventre et aux cuisses. Pâle et défait, terrifié et en sueur, le malade se courbe en deux, par la violence de la crise : il accuse un état nauséeux, avec vertiges et vomissements ; il se plaint de la torture épouvantable qu'il ressent. Son pouls est petit et misérable, ses extrémités sont froides et des tendances à la syncope se manifestent volontiers. Puis, tout rentre dans l'ordre, par l'expulsion d'une boue urinaire sanglante, où apparaissent quelques graviers plus ou moins volumineux. Pouvoir étrange, que celui qui consiste à extraire des substances minérales d'un milieu essentiellement organisé !

Le traitement de la colique néphrétique consiste dans un long bain tiède, alcalino-amidonné, le régime lacté absolu, les lavements de chloral à 4 grammes. Je suis peu

partisan des injections de morphine, parce qu'elles prolongent les accès, tout en calmant la douleur des crises.

Quels sont les signes qui notifient la présence d'un calcul dans la vessie ? Ce sont les fréquentes envies d'uriner, surtout à la suite de mouvements ; la douleur heurtante et cahotante, que procurent un déplacement brusque ou une voiture mal suspendue ; la présence du sang dans les urines habituellement, et surtout les impressions directes que l'on éprouve par l'intervention de la sonde.

Voilà le *calculus carnifex* dont parle Erasme.

Ch. de Massac (1605) a fait, en vers, une description de la colique néphrétique, assez exacte pour être reproduite ici. Il nous décrit :

..... Ce mal si douloureux,
Qu'on prend, souvent trompeur, pour la simple colique ;
Qui, furetant, enfin, se transporte, lubrique
Es membres plus douillets et pressant, sous la peau,
Les membranes, dissout bras et jambes, bourreau
Qui ne se reconnaît, en sa lourde nature,
Par signes de couleur, de chaleur ni d'enflure !

Maintenant que faire, une fois dissipé l'orage néphrétique, effort éliminateur naturel si douloureux; que faire, pour empêcher la néoformation graveleuse et, partant, l'apparition de nouvelles coliques ?

Manger modérément, éviter la bonne chère, réduire l'apport azoté : c'est ainsi qu'on triomphe du vice nutritif de la diathèse. Les grands mangeurs et les grands buveurs ne guérissent point. Il faut surtout éviter les viandes noires (bœuf, canard, oie, etc.) et compactes (porc), le gibier (à pattes, principalement), les abats de la boucherie, riches en nucléine et producteurs attitrés d'acide urique (ris de veau, tripes, foie, rognon, cervelle, etc.). Pas de cuisine luxueuse ni de sauces recherchées : mangeons les viandes *nature*, grillées ou rôties (agneau, veau, chevreau, poulet, dindon, lapin, perdreau frais). On évitera les ragouts, fritures, sauces au beurre noir et au vin ; comme poissons, le goujon, la sole, la limande, le merlan, le turbot, le hareng, la morue

et la sardine (frais, bien entendu), la carpe, la raie, le brochet et, comme batraciens, la grenouille, conviennent au régime des graveleux. Le lait et les soupes au lait, les œufs frais (un ou deux par jour), le fromage à la crème : voilà encore des amis de l'estomac et des voies urinaires.

Le pain doit être très cuit et très rassis, fréquemment suppléé par des pommes de terre en robe ; le tapioca, le sagou, l'arrow-root, la châtaigne, conviennent surtout parmi les farineux, dont il faut être sobre. Presque tous les légumes verts (radis, salsifis, choux-fleurs, carottes, oignons, poireaux, artichauts cuits, épinards, chicorée et laitue, cuites au lait et au beurre) ; les pommes, poires, fraises, prunes (si riches en acide benzoïque), pêches, cerises douces, raisin, figues fraîches et tous les autres fruits *cuits* sont recommandables.

Ce qu'il faut éviter, par-dessus tout, c'est, comme je l'ai déjà dit, la succulence des mets : ce qu'il faut rechercher, ce sont les prépara-

tions simples. Le graveleux s'abstiendra complètement de salaisons, conserves, mollusques, crustacés, poissons à chair graisseuse et rouge; parmi les légumes, il évitera les asperges, haricots verts, champignons et truffes, concombres, cresson, tomate, oseille, céleri, gingembre; les fruits aigres et acerbes (citron, groseille, ananas, nèfle, sorbe, coing); les fruits secs (figue et raisin), les fromages fermentés. Il s'abstiendra de vins rouges généreux, de vins de liqueurs, de vins mousseux, de bières fortes, de cidres mousseux (le cidre ordinaire semble favorable, si l'estomac le supporte bien). Le café, le thé, le chocolat et l'alcool doivent être pris en minime quantité. La médecine travaille ainsi à détruire le mal que font les cuisiniers, quoique opérant, dit Diderot, avec infiniment moins de certitude.

Le graveleux doit laver ses reins par des boissons aqueuses abondantes : tisanes d'arenaria, de chiendent, de queues de cerises, d'uva ursi, de barbes de maïs, de feuilles de

frêne, etc., capables de rincer et de lessiver, en quelque sorte, l'égout collecteur de l'économie. La tisane de pommes et de pruneaux, riche en acides hippurique et benzoïque, est celle que je conseille de préférence : elle n'a pas besoin de sucre pour être agréable.

Comme médicaments, je donne, à chaque repas, deux mesures de benzoate de lithine. Le Perdriel et 3 perles d'essence de térébenthine de Clertan, précieuses surtout contre le catarrhe vésical concomitant. Tous les trois matins, alternativement, une cuillerée de lycétol Vicario dans un verre d'eau de Pougues St-Léger; tous les soirs, en se couchant, une tasse d'infusion *chaude* de fleurs de fèves, avec une cuiller à café de glycérine, pour activer les échanges organiques, dissiper l'engouement rénal et dissoudre, dans l'intimité des tissus, les déchets nutritifs accumulés.

Le graveleux évitera l'inaction corporelle et l'abus du lit, qui ralentit ses combustions et sature son sang de produits viciés. Il tiendra

son ventre libre par des lavements abondants et diurétiques à garder le plus possible (tous les jours, un verre d'uva ursi et un gramme de salol, précédés d'un lavement simple). L'exercice et l'entraînement sous toutes les formes, en plein air ; les frictions et les massages, la douche lombaire froide à 8°, accompagnée d'une douche en pluie générale, le tout n'excédant pas 40 secondes, font enfin partie de mes ordonnances journalières.

Quant à la pierre dans la vessie, elle est justiciable de la seule chirurgie et se traite par la lithotritie ou la taille. La taille est réservée aux pierres volumineuses. La lithotritie actuelle se fait en une séance et en deux temps, par la méthode de Bigelow : on broie, d'abord, le calcul vésical par le brise-pierres ; puis on en évacue les fragments avec toutes les précautions antiseptiques, par un système d'aspiration à ballon, aussi simple qu'ingénieux.



CHAPITRE XXII

L'ALBUMINURIE ET SON TRAITEMENT

L'ALBUMINURIE chronique et constitutionnelle des adultes s'installe sournoisement dans l'organisme, à la suite d'écarts de régime, d'un simple coup de froid (changement de climat, bain de mer), ou d'une maladie infectieuse (syphilis, influenza, etc.). Le mécanisme de sa genèse est, d'ailleurs, assez discuté : ce qui est certain, c'est que les constitutions arthritiques sont particulièrement prédisposées à l'albuminurie.

Et cela se conçoit aisément. Les déchets, mal oxydés, de la désassimilation journalière

irritent, lèsent et empoisonnent le rein : en d'autres termes, le disposent à la néphrite. Que d'albuminuries, causées par des matières extractives (par l'usage absurde du bouillon, notamment) brusquement introduites, dans le torrent circulatoire, au cours des embarras gastriques et des affections fébriles !

D'abord transitoire, l'albuminurie devient aisément définitive : mais elle est toujours plus marquée à l'issue de repas copieux ou d'exercices musculaires un peu violents. C'est le ralentissement nutritif qui semble surtout cause de l'albuminurie fréquente chez les goutteux : le rein, filtre condensateur des déchets, est, par sa position même, le point de mire des altérations toxiques. La néphrite est le fréquent corollaire de l'artério-sclérose, chez les descendants de diabétiques, d'arthritiques, de goutteux. Elle se manifeste, alors, vers la cinquantaine, par des pertes albumineuses dont l'insignifiance est assurément incapable de ruiner un organisme robuste; mais sa con-

tinuité crée les redoutables complications *urémiques*, si variées et si volontiers mortelles. Pour moi, l'insuffisance fonctionnelle de la peau joue ici un rôle capital dans l'apparition de ces albuminuries insidieuses, apanage des pays froids et humides (Suède, Hollande, Angleterre, région lyonnaise, etc.).

On a justement comparé l'albuminurique à un four mal construit qui laisserait échapper son combustible en nature, avant que ce combustible ait pu se consumer.

Les symptômes douloureux sont si peu importants, que le mal passe inaperçu dans bon nombre de cas. Il s'agit de faiblesse générale, avec palpitations et vertiges, inaptitude au travail, enflure légère des jambes au niveau des malléoles. Bien souvent, on ne découvre l'albumine urinaire qu'à la faveur d'un incident tout fortuit : examen administratif, entrée dans une société de secours mutuels, assurance-vie, etc. D'autres fois, on pratique une analyse à la suite d'une consultation médicale

pour lumbago tenace, maux de tête gravatifs avec étourdissements, gonflements palpébraux, troubles visuels ou auditifs. Enfin, le malade a pu observer aussi ses urines, ordinairement pâles, mousseuses et abondantes, d'une odeur de bouillon peu frais; ses tendances marquées à la diarrhée, aux aigreurs et aux pituites, tendances qu'il faut rapporter à l'irritation (par des produits ammoniacaux que n'éliminent plus les reins) de la muqueuse gastro-intestinale, prise pour émonctoire vicariant.

L'hygiène thérapeutique obtient souvent la guérison radicale de ces albuminuries; elle réalise, en tout cas, des compensations fonctionnelles assez durables pour équivaloir à de véritables guérisons.

Quel est donc, en peu de mots, le régime de l'albuminurique? Comme boisson, le lait, un litre par jour, au *minimum*. Comme aliments azotés, les œufs mollets, le poisson très frais, l'agneau, le veau, la volaille, le cochon

de lait, bien cuits et pulpés; les purées de pommes de terre, les pâtes, les légumes verts et mucilagineux, les fruits, et principalement le raisin, représentent les hydrocarbures. Après chaque repas, je tolère, comme digestifs, le thé ou le café, légers et peu sucrés, ou bien la bière de malt. Au repas du matin, le chocolat est avantgeux, si, toutefois, il est bien digéré. Le pain devra être *complet* : on peut lui adjoindre les biscuits secs, les cakes et les biscottes. Je fais, dans le régime des brightiques, une large part aux potages au lait et au riz, à l'orge, à la semoule, au gruau d'avoine, au soya. La crème de lait à la vanille et les crèmes artificielles (au lait et aux œufs), ainsi que le fromage frais, sont aussi très favorables aux malades. Pas de fromage fermenté, cette « charogne du lait » (Vacquerie).

Les aliments nuisibles sont ceux qui sont riches en matières extractives : créatine, xanthine, tyrosine, leucine, etc. Leur type est le

bouillon, poison du rein. La venaison et les viandes noires, marinées; les fromages odorants, les conserves de viandes et de poissons sont trop riches en azote et trop suspects de recéler des toxines, pour ne pas être dangereux. Mais il est aussi des végétaux irritants du filtre rénal : l'oseille, les choux, les tomates, les raves, les asperges, les épinards. Il faut fuir les boissons alcooliques, fermentées et distillées, et surtout le champagne, les vins cuits, les bières fortes, le genièvre et tous les spiritueux en général. Les épices et condiments (moutarde et poivre); les noix, riches en albumine peu assimilable; le tabac, agent d'artério-sclérose, doivent être évités. Le sel de cuisine et l'oignon sont, au contraire, excellents pour les malades. On a cru longtemps, sur la foi de Claude Bernard, à la nocivité des œufs, dans l'albuminurie : il appert aujourd'hui, d'expériences réitérées, que le grand physiologiste jouissait, à l'égard des œufs, d'une sensibilité réactionnelle toute spéciale.

On peut donc user des œufs, mais non en abuser; surtout s'ils sont cuits durs, ils peuvent parfois pousser à l'albuminurie. Tout ce qui est d'une digestion difficile est, d'ailleurs, dangereux à cet égard. Je recommande, pour cette raison, toujours aux brightiques de veiller sur l'intégrité de leurs fonctions gastro-intestinales; de manger peu à la fois; de faire, par jour, quatre repas au moins; le dernier, le plus léger, consistant en un potage au lait, un légume et un fruit.

Pour savoir si un albuminurique (l'analyse étant muette) est *définitivement* guéri, je n'ai qu'à lui imposer un repas d'*épreuve*, composé de bouillon, poisson de mer, viandes fortes, vin de Bourgogne, et à analyser, quelques heures après, ses sécrétions. S'il n'existe aucune trace d'albumine, la guérison est solide, je puis l'affirmer.

Il ne faut pas hésiter à imposer aux albuminuriques la diète lactée *absolue* (3 à 4 litres par jour, sans aucun aliment), dès que nous

redoutons une alerte urémique : l'oppression respiratoire, les vomissements et la diarrhée, les démangeaisons, les maux de tête violents (tous ces symptômes coïncidant avec la diminution du volume normal des urines) doivent faire dresser l'oreille du clinicien.

Je considère comme très favorables à la cure les longs séjours au lit, dans une chambre très aérée. Que de personnes ne rendent de l'albumine que dans la position verticale ! Albuminurie *de posture*, disent les Anglais. Immense utilité du lit, conclut Senator (de Berlin).

Les climats d'altitude sont aussi nuisibles que les contrées basses et palustres. Il faut choisir un climat chaud et sec, exempt de changements brusques, comme le littoral méditerranéen en automne, l'Égypte en hiver. Il faut répudier les fatigues intellectuelles ; éviter la constipation par l'usage du phosphate de soude (30 grammes à jeun tous les quatre jours) et les grands lavements huileux tous les deux matins (1 litre d'infusion chaude de

fleurs de genêts, agité avec 150 grammes d'huile d'olives vierge).

Comme médication proprement dite du brightisme, j'aime à conseiller, à chaque repas principal (deux fois par jour), une petite cuillerée de lactate de strontium dans de l'eau de Pougues-Saint-Léger, et, matin et soir, une pilule de 10 centigrammes de bleu de méthylène. Dès que le mal a accompli son cycle de décroissance définitive (c'est-à-dire au bout d'un mois, en général), je remplace le traitement précédent par le sirop iodo-tannique, additionné d'arséniate de soude. Le régime de flanelle et les frictions fréquentes, ainsi que les bains sulfureux, sont de rigueur. En cas de séjour obligatoire à l'appartement, je prescris les inhalations d'oxygène. En cas de douleur lombaire, je prescris enfin, chaque semaine, de légères pointes de feu, suivies d'une application de pommade de pilocarpine à 10 centigrammes pour 100 grammes.



CHAPITRE XXIII

LE DIABÈTE ARTHRITIQUE

Le diabète représente l'une des modalités les plus communes de l'arthritisme. Ses alternances avec la goutte et le rhumatisme s'observent couramment chez les individus et dans les familles : les caractéristiques des maladies par ralentissement nutritif ne sont-elles point l'hérédité et la transmissibilité dans les mutations ? Le diabète nous fournit ainsi la preuve clinique irréfutable de la communauté originelle d'affections en apparence très diverses :

« *Facies non omnibus una,*
« *Nec diversa tamen....* »

Le début, insidieux et sournois, du diabète arthritique ou hépatique est presque toujours marqué, de trente à quarante ans, par une obésité précoce : après la quarantaine, apparaissent les symptômes plus précis de faim et soif inusitées, urines abondantes, lassitude musculaire et intellectuelle, dégoût de la vie, intolérance à l'inanition, lumbago habituel, impuissance plus ou moins marquée, poussées de furoncles ou d'eczéma, sécheresse buccale, langue rouge, déchaussement des dents, névralgies, diminution de l'acuité visuelle et auditive, crises d'asthme, calvitie en clairières, démangeaisons et sécheresse de la peau, ongles cassants. La quantité des urines est presque toujours doublée et recèle, à l'analyse, 100 à 150 grammes de sucre dans les vingt-quatre heures.

Parmi les symptômes que je viens d'énumérer, certains peuvent manquer, la faim exagérée, par exemple : la soif est plus constante. L'augmentation du volume des urines

peut passer inaperçue : mais il est rare que le diabétique ne remarque pas qu'il est obligé de se relever, la nuit, maintes fois, pour uriner. Souvent aussi, l'entourage du malade est mis en éveil par un changement soudain dans le caractère : enjoué d'habitude, le chef de famille devient enclin à la tristesse ; sa confiance sereine en l'avenir se trouve remplacée par des idées délirantes de ruine, etc.

Les causes occasionnelles du diabète arthritique sont : les écarts de régime, les émotions répétées, les revers de fortune, la colère, les chagrins profonds ; parfois une chute, un accident, une opération chirurgicale. La fréquence du mal est grande, surtout chez les personnes de quarante à soixante ans assises et sédentaires. Mais il faut se méfier de ses allures trompeuses et de sa forme mortelle, qui n'est point rare chez les jeunes gens. Les rentiers, les notaires, les prêtres, les savants, les financiers (surtout les juifs), dont l'existence est peu active et dont les facultés cérébrales sont

toujours en émoi, fournissent au diabète de nombreuses victimes. Les monuments où se trouve réuni le plus grand nombre de diabétiques sont : l'Institut, la Bourse et le Parlement. L'ambition, la tristesse, les préoccupations pécuniaires et les perturbations morales de tous ordres sont, avec l'alimentation, les causes les plus importantes à considérer : et ce qui le prouve amplement, c'est la fréquente coïncidence du diabète entre conjoints partageant un commun régime et une parité de soucis. Il est vrai qu'aujourd'hui, les conceptions les plus absurdes n'effrayant plus personne du moment qu'il s'agit de microbisme, on a tenté d'expliquer ces faits de diabète familial par une invraisemblable théorie de transmission contagieuse.

La grossesse et l'allaitement excitent le diabète chez la femme arthritique : il en est de même de l'âge de retour, qui éveille tant de troubles nutritifs, alors que se tarit ce flux périodique qui domina toute la vie féminine.

Malgré tout ce que nous savons des causes du diabète, ce mal demeure une énigme, à moins de vouloir, comme le dit Frerichs, prendre pour vérités des hypothèses plus ou moins plausibles.

Bien soigné, un diabétique vit aussi vieux qu'un sujet bien portant. Pour combattre des pertes incessantes, l'alimentation doit être tonique et substantielle. Mais on en élaguera entièrement le sucre et toutes les substances sucrées, et l'on restreindra, autant que possible, les féculents et les farineux. Les œufs, le poisson, la viande, les volailles, les graisses, les huiles et surtout le beurre, le vin rouge coupé de décoction de quinquina, les infusions dynamophores de café, thé et surtout maté, en formeront la base. Les légumes frais, sauf ceux qui sont sucrés (carottes, navets, betteraves) viendront tempérer ce que le régime pourrait avoir d'échauffant. Comme potages, on conseillera le bouillon aux œufs pochés, la soupe à l'oignon et au fromage, la

julienne sans carotte ni navet. On remplacera, dans les fritures, la farine par le blanc d'œuf, et dans les sauces, par le jaune, etc.

Les excès de féculents et surtout de sucre se retrouvent fréquemment dans les antécédents des diabétiques : mais c'est surtout la suralimentation qu'il faut incriminer. Aussi voit-on le diabète gras, lorsqu'il est au début, guérir parfois par la simple sobriété et la restriction alimentaire : n'est-ce point, d'ailleurs, une sûre méthode, pour augmenter le tirage des combustions, que de ne point charger de trop de combustibles la machine animale ?

Gardons-nous des exagérations du régime carné chez les diabétiques. C'est un bon moyen de supprimer le sucre, mais souvent au détriment du « sucrier ». Un diabétique trop exclusivement nourri de viande s'affaiblit et devient plus exposé à l'amaigrissement, à l'albuminurie, à la tuberculose, au coma. En général il faut autoriser, par jour, 150 grammes

de mie de pain desséchée et 100 grammes de pommes de terre en robe de chambre. On remplacera le sucre par la saccharine alcalinisée et, en cas de maigreur, par la glycérine chimiquement pure.

Le sel de cuisine est très utile aux diabétiques. Il en est de même du lard, du caviar, des rillettes, du jambon, de la graisse d'oie, des olives, des huîtres, escargots, grenouilles, écrevisses, sauce mayonnaise, etc. Le foie des herbivores excite la glycosurie : il en est de même des asperges, de la bière, des boissons gazeuses en général, du lait, etc. Le fromage à la crème est un aliment à rechercher.

Je l'ai dit et répété dans mes ouvrages sur le diabète : ne nous acharnons pas à faire disparaître de l'urine, par un régime féroce, les moindres traces de sucre. Mieux vaut pisser son glycose que le garder dans le sang : d'ailleurs, à petites doses, les féculents sont assimilés et n'augmentent guère la glycosurie. De plus, la variété alimentaire

est le meilleur appoint d'une bonne nutrition, tandis que la monotonie du régime est mère du déchet assimilateur. C'est ainsi que le lait, riche en sucre (lactose), rend de grands services en cas de complications du côté du cœur, du foie ou des reins, et de gastrite catarrhale par exagération d'un régime carné intensif. La diète lactée retarde l'inévitable cirrhose causée par le surmenage hépatique chez les gros mangeurs[1].

Il faut redouter les dangers des boissons distillées ou fermentées, si étendues qu'on les suppose, lorsqu'on y a trop fréquemment recours pour apaiser une soif inextinguible. C'est dans ces excès que prennent souvent naissance les lésions hépatiques, albuminuriques et aortiques. Les anthrax et la gangrène dite diabétique sont souvent dus à des lésions éthyliques profondes des vaisseaux.

[1] Les diabétiques mangent souvent à la façon du Panurge de Rabelais, avec « nécessité urgente de se repaître, dents aiguës, gorge sèche, ventre vide, appétit strident : c'est baume de les voir briber ».

Souvent aussi, la suppression du tabac s'impose chez le diabétique arthritique, parce que, d'une part, le malade est artério-scléreux et prédisposé à l'angine de poitrine, et que, d'autre part, il n'a nul besoin d'augmenter artificiellement sa soif ni sa propension aux boissons alcooliques.

« Le diabète se guérit, dit Bouchardat, par l'exercice de toute la vie. » Le diabétique évitera donc de succomber au sommeil après ses repas. Il vivra au grand air, dans un climat chaud, capable d'augmenter la dépuration cutanée, dans le voisinage des forêts, dont les émanations ozonisées activeront la respiration et l'hématose torpides. Les diverses cures d'eaux (et principalement celle de Vichy-État) lui rendront de grands services : les bains sulfureux chauds additionnés de sel et de gélatine suppléeront, au besoin, à la cure thermale naturelle.

Les pays froids et humides possèdent sur la genèse du diabète arthritique une action

incontestée, surtout parce qu'ils confinent à la chambre, et que l'air de la chambre est notre plus mortel ennemi. Le diabétique ne doit jamais délaisser l'air pur, les frictions, les massages, l'exercice actif. Mais il doit se garder de l'exagération et redouter la chasse, la bicyclette, les voyages fatigants, capables d'entraîner des sueurs profuses ou du surmenage musculaire, qui se paient souvent par la pneumonie infectieuse ou le coma diabétique : les autres causes de cette redoutable complication sont la dépression par les peines morales et les troubles digestifs (indigestions, diarrhées, etc.).

Quelles sont les meilleures médications du diabète arthritique ? Ce sont d'abord les alcalins. J'aime à les prescrire sous forme de la poudre suivante : bicarbonate de soude, 10 grammes ; benzoate de soude, 4 grammes ; salicylate de soude, 1 gramme ; carbonate de lithine, 50 centigrammes ; poudre que l'on prend, en deux ou trois fois, dans les 24 heures,

avec un peu d'eau de l'Hôpital. On la continue vingt jours de suite : les dix autres jours du mois, on la remplace par quinze gouttes de Fowler et quinze gouttes de Baumé (cinq de chaque, trois fois par jour, avant de manger).

En cas de soif excessive et d'appétit vorace, je préconise l'élixir parégorique (20 à 30 gouttes par jour) et le bromure de sodium (2 à 3 grammes). Si les urines sont très abondantes, je prescris, trois fois par jour, l'une des pilules : extrait de valériane, 0,15 ; ergotine, 0,05 ; poudre de racine de belladone, 0,05. Ces pilules sont bien préférables à l'antipyrine trop vantée. Chez les diabétiques pâles et anémiés, je donne le permanganate de potasse en solution aqueuse à 5 p. 100 (20 à 30 gouttes avant chaque principal repas dans du vieux bordeaux ou de la décoction de maté). Le diabète étant une maladie de désassimilation, organique est, essentiellement justiciable des agents nervins comme le maté.

Je conseille aussi comme boissons favorables les tisanes de badiane, d'écorces d'oranges amères, de jambul, de coca, de kola, de guarana, le cacao et le thé sans sucre, etc.

Contre les troubles digestifs, je donne la quassine et la pancréatine avant les repas et l'acide lactique après ; en cas de diarrhée, l'eau de chaux, le phosphate de chaux, l'opium. Les gargarismes phéniqués et les collutoires au borax triomphent souvent de la sécheresse râpeuse de la bouche, entreteneuse habituelle de la soif ; je calme aussi cette dernière par de grands lavements avec l'infusion de sauge additionnée d'un peu de sel de Vichy-État. Les aigreurs s'apaisent par la craie préparée et la magnésie calcinée ; on empêche la constipation par les pilules de fiel de bœuf, quassine et euonymin. En cas d'albuminurie, il faut recourir aux sels de strontiane, au tanin, au bleu de méthylène ; en cas de gravelle, à la pipérazine ou mieux au lycétol. Les névralgies, bien que rebelles, sont habi-

tuellement enrayées par le bromhydrate de quinine et le massage local. L'ébranlement des dents se pallie au moyen des badigeonnages pratiqués, matin et soir, à l'aide d'un mélange, par parties égales, d'extrait de ratanhia et de teinture d'iode iodurée. Lorsque le diabétique a, comme cela est fréquent, *cueilli* ses dents une à une, le dentier prothétique lui devient indispensable pour favoriser la mastication des viandes, mastication dont l'insuffisance est une cause fréquente de troubles digestifs et, par conséquent, d'aggravation du diabète.

Les deux cinquièmes environ des diabétiques succombant par les poumons, il faut veiller, avec un soin jaloux, d'abord sur la débilité générale et l'amaigrissement ; puis, soigner comme graves les moindres refroidissements, enrayer le coryza par la pommade au salol, menthol et cocaïne ; la bronchite par l'huile de foie de morue créosotée ou eucalyptée.

La complication la plus grave du diabète, c'est assurément le coma, puisqu'il est presque toujours fatal. Un tiers des diabétiques meurt de coma : pour le prévenir, on évitera, dans la mesure du possible, les émotions morales et les fatigues physiques, on combattra l'embarras gastrique et la diarrhée par la diète lactée, etc. Les signes du coma sont : les troubles digestifs (pesanteur d'estomac, inappétence, météorisme), la difficulté respiratoire, l'amaigrissement, la dépression cérébrale ; une odeur spéciale, acétique et chloroformée, à la fois, de l'haleine et des urines, Dès que l'on constate ces symptômes précurseurs, il faudra instituer la diète lactée absolue, avec addition de 50 centigrammes de benzoate de lithine par litre de lait. Trois fois par jour, on administrera une pilule avec 10 centigrammes d'extrait de noix vomique et 5 centigrammes de sulfate de spartéine. Les frictions alcooliques et les inhalations d'oxygène seront pratiquées toutes les trois heures ;

matin et soir, on fera prendre un lavement ainsi composé : décoction de 30 grammes d'uva ursi, 500 grammes ; sulfate de soude, 30 grammes ; glycérine, 20 grammes (à garder le plus possible). Si le malade accuse une soif exagérée, on pourra remplacer le lait par le képhyr. En cas d'oppression intense, je recommande les bains très chauds, les courants électriques continus dans la région du diaphragme et les injections sous-cutanées alternatives d'éther ou de caféine salicylée. J'ai administré aussi, avec succès, dans un cas de ce genre, la diurétine à l'intérieur (la diurétine est un salicylate double de soude et de théobromine).

Un mot, pour terminer, sur la chirurgie des diabétiques. Bien qu'avec l'asepsie contemporaine il n'existe plus de *noli me tangere* en chirurgie, il sera sage de ne pratiquer, chez les diabétiques, que les opérations indispensables, non seulement parce que ces malades constituent, pour tous les microbes

des plaies, un idéal milieu de culture, qui exalte les virulences; mais aussi parce que le traumatisme opératoire retentit ordinairement d'une manière des plus fâcheuses sur le système nerveux central de ces « sensitives ».





CHAPITRE XXIV

LA PHOSPHATURIE

La phosphaturie ou diabète phosphatique est un trouble permanent de la nutrition générale. Elle se traduit par une abondante émission de phosphates urinaires qui, de 6 à 7 grammes, peuvent monter jusqu'à 30 et 35 grammes dans les vingt-quatre heures. On conçoit que cette déperdition journalière entraîne, à la longue, la maigreur, le dépérissement, et même la consomption tuberculeuse. La phosphaturie est toujours accompagnée, du reste, de *polyurie,* c'est-à-dire que les pertes aqueuses de l'organisme sont

parallèles aux pertes phosphatées : j'ai soigné, pour ma part, un phosphaturique qui rendait 9 à 10 litres d'urine par jour. Les urines des phosphaturiques sont souvent louches, laiteuses et presque semblables à des urines purulentes.

Une soif exagérée, la sécheresse de la peau, accompagnée de démangeaisons et souvent de furoncles ; des douleurs rhumatismales, erratiques, un affaiblissement marqué des fonctions visuelles (avec ou sans cataracte), un essoufflement habituel, avec palpitations : tels sont les principaux symptômes qui peuvent faire soupçonner la phosphaturie. Souvent, le malade présente des antécédents nerveux et arthritiques. Son appétit est conservé et parfois même accru ; mais ses digestions sont ordinairement lentes et pénibles. Il s'enrhume facilement, se plaint d'oppression et de grande faiblesse des jambes. Le teint est pâle et souffreteux, le moral souvent découragé : le moindre effort physique ou intellectuel devient pénible et douloureux.

Les phosphaturiques sont sujets à des névralgies et à des symptômes neurasthéniques : ce qui n'a rien d'étonnant, l'épuisement de l'organisme en phosphates atteignant surtout la substance nerveuse, si riche en phosphore. L'impuissance, chez l'homme, et l'aménorrhée, chez la femme, complètent le tableau morbide. Souvent aussi, j'ai constaté les vertiges, le tremblement, l'insomnie, les cauchemars, la perte de mémoire, ainsi qu'un « état de crainte généralisée et indéfinissable, avec douleurs partout » (telles sont les expressions *textuelles* employées par l'un de mes malades). Dès qu'apparaissent les premiers symptômes de débilité et de langueur consomptive, il faut se hâter d'instituer un traitement énergique ; sinon, les forces s'en vont graduellement, la maigreur devient squelettique et le phosphaturique ne tarde guère à succomber, après une courte période de marasme fébrile, dont le tableau évoque assez celui de la phtisie galopante.

Plus fréquente chez l'homme que chez la femme, la phosphaturie atteint plus volontiers les quadragénaires, à la suite d'excès, de surmenage, de violentes secousses morales, pertes de fortune, déceptions amères, etc. L'arthritisme et les excès de tous ordres contribuent souvent aussi à la genèse de ce profond trouble nutritif, qui n'est pas sans analogie avec le diabète sucré et l'albuminurie, puisqu'on le voit souvent précéder et parfois accompagner l'un et l'autre...

Voici le traitement que je conseille contre la phosphaturie. Matin et soir, je donne, dans une décoction chaude de quinquina jaune, un gramme d'hypophosphite de calcium. Avant chaque repas, je fais prendre un bol composé d'un gramme d'extrait de valériane et d'un centigramme d'arséniate de fer; après chaque repas, je prescris une cuillerée à soupe de la solution de lacto-phosphate calcique du Codex. Les symptômes nerveux sont activement combattus par le

valérianate Pierlot. Matin et soir, je fais pratiquer, sur tout le corps, une friction sèche prolongée au gant de crin.

On doit, naturellement, en prescrivant une alimentation richement phosphatée, s'efforcer de réparer les pertes de l'organisme en phosphore : les bouillies de céréales (et d'avoine principalement), le lait et les fromages frais, le poisson, les mollusques et crustacés, les cervelles, les œufs, la bière de malt, l'huile de foie de morue représentent le régime ordinaire des phosphaturiques. Il faut aussi recommander, à ces malades, *les cures d'eaux minérales*, avant qu'ils ne soient entrés dans une période cachectique qui les contre-indiquerait. (Les sulfureuses et les chlorurées sodiques chaudes nous ont donné, dans cette maladie, de fort beaux résultats curatifs.)

La phosphaturie traduit, en somme, la dénutrition des organes riches en phosphore, et principalement du système nerveux. Il ne suffit pas de fournir un supplément nutritif

des phosphates alimentaires ; il faut aussi supprimer tout ce qui favorise la dissolution des phosphates organisés et leur élimination. Le sucre, les acides, les pâtisseries, le vin sont dangereux à cet égard ; le thé et le chocolat, l'oseille, la tomate, les haricots verts, le poivre sont également à interdire. Après chaque repas, je permets un peu de café sans sucre (noir ou à la crème). Il faut éviter, en général, les aliments fermentescibles, toujours producteurs d'acides : les sauces de haut goût, les salades, la charcuterie grasse, le bouillon, les fritures, le pain frais, les fruits crus, les radis, le céleri, le raifort, les concombres, etc. Comme pain, je recommande le pain de son, le pain bis rassis ou le « pumpernickel », légèrement desséchés au four en tranches minces. Quant aux légumes, on les fait toujours cuire à la vapeur, sans sel, afin de leur laisser leur teneur intégrale en phosphore. Au moment de les servir, on les écrase en purée et on les condimente légèrement : les fèves

de marais, les navets, les haricots rouges, les lentilles roses ou d'Esaü, les fèves, les pois jaunes dits d'Alsace, les raves, les choux de Bruxelles, choux-fleurs, céleri-rave, cerfeuil bulbeux, ignames, patates, endives, salsifis et artichauts sont les légumes les plus riches en matériaux phosphorés. Notez-les avec soin.

Il ne faut pas confondre la phosphaturie avec la *gravelle phosphatée*, excès de dépôts ammoniaco-magnésiens dans les sédiments urinaires. Cette dernière affection est essentiellement *intermittente* et n'épuise en rien l'organisme, tandis que la phosphaturie vraie est *continue* et dangereuse par sa continuité même. Pour la reconnaître chimiquement et poser ainsi un diagnostic positif, il faut employer la solution titrée d'acétate d'urane, qui précipite les phosphates en présence de l'acide acétique libre. On mélange l'urine avec une solution d'acétate de soude et l'on ajoute le liquide titré, tant qu'il se forme un précipité : pour reconnaître que la liqueur n'est pas en excès,

on utilise la propriété des sels d'urane, qui précipitent en brun rouge en présence du cyanure jaune de potassium. Je donne ces détails de chimie pour permettre aux malades atteints de phosphaturie de suivre, pas à pas, les diverses phases de leur affection et de contrôler (comme le font les brightiques et les glycosuriques) les influences, bonnes ou mauvaises, du régime hygiénique et des médicaments qu'on leur prescrit.





CHAPITRE XXV

LE CANCER

Le cancer est une maladie infectieuse et même inoculable par greffes. Son origine réside dans une rupture d'équilibre survenue dans la nutrition profonde et intime des tissus. Le cancer apparaît sous forme de plaques, de boutons, de tumeurs. Il tend à s'accroître et non à rétrograder ; récidive, après ablation, sur place ou à distance ; se propage volontiers de proche en proche, engorgeant les ganglions et se généralisant aux viscères, pour infecter finalement le sang et la nutrition tout entière.

Les organes le plus souvent atteints par le cancer sont, par rang de fréquence : l'estomac, la matrice, les seins, le foie, le rectum. D'abord, il ne produit guère que des symptômes locaux : douleurs, sécrétions fétides, hémorragies (dues aux ulcérations), œdèmes (dus à la compression, ainsi que les névralgies). Au bout d'un certain temps, apparaît une cachexie spéciale, caractérisée par de la maigreur, une teinte jaune-paille caractéristique, des idées tristes (comme si l'organisme prenait conscience de son incurabilité), des phlébites et hydropisies par altération du sang; enfin, une diarrhée colliquative précède souvent la mort. En résumé, le cancer présente une allure essentiellement destructive, soit mécaniquement ou par « action de présence » de la tumeur, soit chimiquement, ou par diffusion et résorption de ses produits altérés et infectieux. Quant à la contagion de la cellule cancéreuse proprement dite, on a évidemment cité des faits qui semblent militer en faveur

de cette théorie ; mais ce mode de transmission est loin d'être ordinaire, s'il n'est pas impossible.

La vérité est que le cancer est, le plus souvent, une affection personnelle ou *diathésique*. On doit le considérer comme l'aboutissant final et le terme ultime de la diathèse arthritique, ce protée pathologique de notre époque contemporaine. Le cancer augmente, en effet, singulièrement, avec la civilisation, avec le bien-être de la table, et surtout avec le développement intensif d'un régime carné et succulent. Exceptionnel chez les herbivores et dans les pays chauds ; presque inconnu chez les Indiens, les fellahs et les trappistes, qui pratiquent le régime végétal, le cancer est très commun, au contraire, dans les races carnivores et dans les pays tempérés et septentrionaux, où la frugalité n'est guère, il faut le reconnaître, la vertu appréciée. Pour tout observateur philosophe, il appert que c'est à son alimentation surazotée que notre

bourgeoisie dirigeante est redevable de cet imposant tribut qu'elle paie, depuis un demi-siècle surtout, aux affections cancéreuses de tous ordres. Le pourcentage statistique (qui donne, en France, sur 100.000 habitants, 102 cancéreux, et, à Paris, 42 cancers sur 1.000 décès) prouve la vraisemblance de cette opinion, admise, d'ailleurs, par la majorité des médecins instruits. Quant à l'action cancérigène de l'eau des mares, du cidre, de la viande de porc, etc., elle n'a absolument rien de démontré.

A partir de cinquante ans, âge de retour, âge de prédilection pour les tumeurs, les arthritiques et surtout les héréditaires (je devrais plutôt dire les *vulnérables :* car, neuf fois sur dix, l'hérédité du cancer ne gît que dans la transmission familiale d'habitudes antihygiéniques) réduiront avantageusement les albuminoïdes dans leurs menus journaliers. Ils ne dépasseront guère 50 grammes de viande par jour, éviteront l'abus du sel et

des condiments; rechercheront le poisson, les cervelles, le lait, la crème, le beurre, le thé, le cacao, les pommes de terre, les légumes verts et les fruits cuits, le tapioca, le sagou, le maïs, le riz et les pâtes. Ils boiront du vin blanc ou de la bière, coupés d'eau alcaline. L'eau de boisson, d'ailleurs, devra toujours être très pure : car les spores coccidiennes sont suspectes de se développer dans certaines eaux stagnantes et de transmettre le cancer à l'économie humaine...

Les organes prédisposés au cancer sont, il faut le remarquer, les plus sujets aux chocs et aux frottements habituels, et il est incontestable que, dans la genèse des tumeurs, le traumatisme soit souvent en jeu : d'où le précepte d'éviter les traumatismes ou, s'ils se produisent, d'en atténuer les effets dans la mesure du possible.

Pour refréner l'aptitude constitutionnelle aux néoplasies, il faut aussi conseiller la vie simple, hors des villes, abritée contre les chagrins, les

soucis et surtout l'ambition. L'hygiène préventive recommande enfin d'éviter d'habiter les vallées sises aux bords des rivières et de rechercher, au contraire, les pays secs et élevés. On luttera contre la dépression vitale et contre le ralentissement ordinaire des fonctions de la peau (au moment de l'existence où s'enfuit la jeunesse) par le moyen des bains, des frictions, des massages et surtout des *cures d'eaux*. Celles-ci amoindrissent, à coup sûr, le vice nutritif des sujets entachés d'arthritisme : elles rétablissent l'adaptation physiologique des fonctions en chassant les déchets organiques nuisibles et en stimulant la droiture de l'assimilation normale. Les eaux alcalines diminuent l'acidité du sang et sa trop grande richesse en fibrine. Les sulfureuses et les chlorurées thermales augmentent la contractilité des fibres lisses viscérales, montrent une puissance antitoxique *di primo cartello*, favorisent les péristaltismes éliminateurs et finalement exercent cette

étrange action de *remontement* que nous attribuons surtout à la suractivité imprimée à toutes les mutations cellulaires de l'économie vivante.

Je ne saurais citer ici les médications internes, plus ou moins illusoires, préconisées contre le cancer : on peut, toutefois, attendre quelques services des préparations de thuya, de condurango, de chlorate de soude, d'hydrocotyle, de chaulmoogra, de ciguë, de chlorure d'or, d'aniline, d'eau ozonisée, de mastic, de térébenthine de Chypre, d'essence de cannelle, etc. Les traitements par la chélidoine et surtout par les injections de levures sont, actuellement, le plus en faveur.

Mais il faut aussi songer, lorsqu'on a diagnostiqué la tumeur maligne, à la possibilité de l'intervention chirurgicale *précoce*, toujours suivie d'une rémission locale dans la maladie et parfois d'une guérison radicale. On voit même les formes cancéreuses les plus graves,

comme les épithéliomas, guérir à la suite des pansements les plus simples, lorsqu'ils siégent dans certaines régions privilégiées, telles que les joues et les paupières.





APPENDICE

LE FORMULAIRE DES ARTHRITIQUES

ORDONNANCES JOURNALIÈRES CHOISIES PARMI LES FORMULES INÉDITES DU Dr MONIN[1]

I. — Pommade anti-arthritique.

℞ Lanoline	40	grammes.
Huile de bouleau blanc. . .	10	—
Chloroforme	5	—
Menthol	2	—
Acide salicylique.	4	—
Salicylate de soude	4	—
Teinture de benjoin	6	—

M.

[1] Ces formules ne peuvent être reproduites que sous le nom de leur auteur.

Pour frictions contre les douleurs rhumatismales, trois fois par jour; puis recouvrir d'ouate et de taffetas gommé.

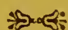


II. — Bain des rhumatisants chroniques.

℞ Gélatine.	500	grammes.
Teinture de benjoin. . .	50	—
Arséniate de soude . . .	1	—

Pour 250 grammes d'eau à 35°.

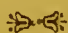
Rester quarante-cinq minutes dans ce bain, en le réchauffant graduellement jusqu'à 38°.



III. — Topique contre la goutte aiguë.

℞ Savon noir.	ââ p. é.
Ichthyol.	ââ p. é.
Camphre	ââ p. é.

En couche épaisse, toutes les trois heures, sur le gros orteil, et recouvrir d'ouate.



IV. — Cachets laxatifs des goutteux.

℞ Salicylate de magnésie. . .	âà 20 centig.
Poudre de colchique. . . .	
— de cascara	
— de condurango. . .	
— de gaïac	
M.	

Pour deux cachets.

A prendre tous les jours (un au lever et l'autre au coucher) dans un grand bol d'infusion de bois de gaïac râpé ou de feuilles de frêne.



V. — Poudre laxative.

℞ Soufre lavé.	20 grammes.
Rhubarbe pulvérisée. . .	15 —
Sulfate de soude anhydre.	10 —
Benzoate de soude. . . .	5 —
Lactose	10 —
Essence de badiane. . . .	Q. S.
M.	
Porphyr.	

Matin et soir, la quantité que soulève une pièce de 50 centimes (à prendre dans un peu d'eau chaude).



VI. — **Pyrosis rhumatismal.**

Magnésie calcinée	}	ââ p. é.
Gomme arabique	}	
Semences d'anis.	}	

M. pulv.

Demi-cuiller à café à prendre, dans un verre d'eau de Pougues-Saint-Léger, aux moments des brûlures d'estomac.



VII. — **Rhumatisme noueux.**

1° Tous les matins, dans une tasse de lait, une cuillerée à café de :

℞ Eau distillée.	200 grammes.
Sulfate de cuivre ammon . .	50 centig.

M.

2° Avant chaque repas, dans un peu de malaga, une douzaine de gouttes du mélange :

℞ Teinture d'iode . . . . . }	ââ 20 grammes.
Essence de wintergreen. . }	

M.

3° Après chaque repas, dans un demi-verre d'eau, une cuillerée à café de :

℞ Glycérine.	} ââ 200 grammes.	
Teinture de badiane . . .		
Acide chlorhydrique méd.	15	—
M.		

4° Aux repas, boire uniquement de l'eau bouillie et refroidie, additionnée d'un gramme de benzoate de soude par litre. Manger des viandes et des légumes verts, des fruits, des potages au lait, du pain de son, des pruneaux cuits avec 1 ou 2 grammes de follicules de séné. Prendre, deux fois par semaine, un lavement avec un litre d'infusion de fleurs de genêts (30 grammes pour 1 litre d'eau).

5° Trois fois par jour, friction sur les nodosités avec :

℞ Lanoline.	50	grammes.
Essence de térébenthine rectifiée	15	—
Salicylate de soude.	10	—
Essence de lavande	5	—
M.		

Gros comme une noisette chaque fois et recouvrir d'ouate.



VIII. — Dyspepsie acide.

℞	Lactate de magnésie	30 centig.
	Bromure de strontium	25 —
	Poudre de Dower	05 —
	M.	

Pour un cachet.

(A répéter de deux heures en deux heures, tant que durent les acidités.)

S'il y a abondante sécrétion (pituite acide), employer les cachets :

℞	Gomme adragante pulvérisée . .	30 centig.
	Salicylate ou benzoate de bismuth.	30 —
	Poudre de jusquiame.	05 —
	M.	



IX. — Poudre contre la lithiase (hépatique ou urinaire).

℞	Benzoate de soude	1 gramme.
	Nitrate de potasse	50 centig.
	Carbonate de lithine	30 —
	Acide salicylique.	20 —
	M.	

A prendre matin et soir dans une infusion de café vert ou de chamœdrys.

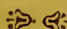


X. — **Dyspepsie des goutteux.**

Dix minutes avant chaque repas, prendre, dans une demi-tasse de tisane de colombo très chaude, une cuiller à café de :

℞ Eau de laurier-cerise . . .	300	grammes.
Chlorure de calcium . . .	20	—
— d'ammonium .	10	—
— de magnésium. .	5	—
— de lithium. . . .	2	—
M.		

Cette potion convient aussi à tous les cas où l'acidité gastrique se trouve en baisse.



XI. — **Dyspepsie avec fermentations.**

℞ Teinture de badiane. . . .	20	grammes.
— de noix vomique . .	10	—
— d'ipéca.	5	—
Résorcine bi-sublimée . . .	2	—
M.		

Dix à quinze gouttes avant chaque repas dans un peu d'eau froide.



XII. — **Vin digestif.**

℞ Tokay.	800	grammes.
Glycérine pure	80	—
Pepsine en paillettes . . .	40	—
Maltine	10	—
Acide lactique.	15	—
Acide chlorhydriq. méd. .	5	—

M.

Un verre à liqueur après chaque repas.

XIII. — **Vin toni-reconstituant.**

℞ Teinture de quassia.	35	grammes.
Bromhydrate de quinine	5	—
Pyrophosphate de fer et de soude .	6	—
Essence de cannelle de Chine . .	2	—
Vieux chypre	Q. S.	

Pour faire un litre.

(Filtrer au bout de quinze jours.)

Un verre à liqueur avant le repas.



XIV. — **Liqueur des diabétiques.**

℞ Elixir de coca à la saccharine . .		150 grammes.
Teinture de mastic	} ãã	50 —
— de badiane. . . .		
Carbonate d'ammoniaque. . .		10 —

M.

Un verre à liqueur après chaque repas.

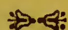


XV. — **Mixture contre le diabète hépatique.**

℞ Bicarbonate de soude. . . .	60 grammes.
Benzoate de soude	40 —
Salicylate de soude	20 —
Carbonate de lithine	15 —

M.

Cuiller à café à chaque repas.



XVI. — **Diabète avec albuminurie.**

℞ Eau distillée.	150 grammes.
Arséniate de soude. . . .	5 centig.
Sulfate de strychnine . . .	10 —

M.

Cuiller à café, avant chaque repas, dans une décoction de quinquina gris.



XVII. — **Pilules contre la polyurie.**

℞ Extrait de valériane		15 centig.
— d'ergot	}	
— de noix vomique. . .	}	ââ 2 —
— de belladone.	}	
Poudre de Dower	}	
M.		

Pour une pilule.

Deux à six par jour (aux repas) pour diminuer le volume des urines (chez les nerveux et chez les diabétiques).



XVIII. — **Diabète oxalique.**

Éviter gingembre, oseille, cresson, tomates, fruits verts, haricots verts, vrilles de la vigne, rhubarbe, pommes, groseilles, café, alcool, sucreries, champagne, eaux calcaires, humidité, air confiné et passions dépressives.

Deux litres de lait par jour et un litre de tisane chaude de mélisse longuement bouillie et non sucrée, que l'on additionnera, par tasse, d'une goutte d'eau régale (quatre gouttes par jour), pour dissoudre les oxalates de l'urine.



XIX. — **Traitement interne des névralgies.**

1° Le matin, dans du lait, trois granules de Dioscoride.

2° A chaque repas, l'un des cachets :

℞ Bromhydrate de quinine. . . .	15	centig.
Poudre de jusquiame	10	—
Phénacétine.	5	—
Exalgine.	5	—
Valérianate de caféine.	5	—

M.

Pour un cachet.

3° En se couchant, prendre, dans une tasse de feuilles d'orangers, une cuiller à café de :

℞ Sirop diacode.	200 grammes.
Chlorure d'or et de sodium.	50 centig.

M.



XX. — Frictions antinévralgiques.

℞ Huile d'olives.	60	grammes.
Gaïacol	20	—
Menthol	5	—
Chloral	2	—

M.

Recouvrir d'ouate salicylée.



XXI. — Onctions contre les névralgies.

℞ Vaseline camphrée	35	grammes.
Teinture éthérée d'aconit . .	5	—
Menthol	2	—
Terpinol.	1	—
Cocaïne	75	centig.

M.

Frictions pendant cinq minutes, avec gros comme une noisette; recouvrir d'ouate salicylée et de taffetas gommé.

A répéter toutes les trois heures (névralgie intercostale, sciatique, etc.).



XXII. — **Onctions contre la névralgie trifaciale.**

℞ Lanoline.		
Céruse	âà 15 grammes.	
Teinture de gelsémium. .		

M.

Frictions avec gros comme un pois, à l'émergence des branches nerveuses sensibililisées.

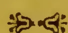


XXIII. — **Sérum antineurasthénique.**

℞ Eau stérilisée	100	grammes.
Benzoate de soude	10	—
Hypophosphite de soude. .	5	—
Chlorure de calcium. . . .	2	—
Arséniate de soude. . . .	1	centig.

M.

Cinq grammes tous les deux ou trois jours, en injections hypodermiques, contre l'épuisement nerveux et musculaire des anciens arthritiques. En cas de syphilis, remplacer, dans cette formule, l'arséniate de soude par le sublimé (même dose).



XXIV. — **Pilules antineurasthéniques.**

℞ Bromure de zinc.	5	centig.
Oxyde de zinc.	5	—
Valérianate de zinc.	5	—
Phosphure de zinc	5	millig.
Arséniate de strychnine.	1	—
M.		

Pour une pilule.

(A prendre au milieu de chaque repas.)



XXV. — **Albuminurie.**

A chaque repas, l'une des pilules :

℞ Tannin	10	centig.
Fuchsine.	5	—
Bleu de méthylène	2	—
M.		

Matin et soir friction de cinq minutes, dans la région lombaire, avec gros comme une noisette du mélange suivant :

℞ Lanoline	80	grammes.
Alcoolé de lavande	20	—
Nitrate de pilocarpine	10	centig.
M.		

Aux repas, boire de l'eau de seltz ou de la bière de malt, additionnées, par litre, de 2 à 4 grammes de lactate de strontiane.

Habiter un climat sec : le Caire et Alger en hiver et au printemps; Méran et Gênes en été et en automne.



XXVI. — **Contre hémorroïdes avec fissure.**

℞ Beurre de cacao	40	grammes.
Antipyrine.	4	—
Iodoforme.	2	—
Baume du Pérou.	5	—
Bromhydrate de cicutine . .	1	—

M.

En onctions trois fois par jour. Le matin, un verre à bordeaux de Carabana comme laxatif.



XXVII. — **Potion contre les hémorroïdes internes.**

℞ Glycérine pure	300	grammes.
Extrait d'hamamelis	20	—
Sulfovinate de soude. . . .	50	—

M.

Cuiller à soupe avant chaque repas. Lavements très chauds avec l'infusion concentrée de grande consoude, additionnée de 4 grammes d'extrait de ratanhia par litre.



XXVIII. — **Tendances urémiques.**

Trois fois par jour, l'une des pilules :

℞ Extrait de jaborandi	ââ 5 centig.
— de scille.	
Scammonée	
Citrate de caféine	
M.	

Pour une pilule.



XXIX. — **Pilules toni-laxatives.**

℞ Extrait de quinquina.	ââ 10 centig.
— de valériane	
— de rhubarbe	
— de noix vomique . . .	
M.	

Deux à quatre par jour, aux repas, chez les arthritiques affaiblis et atteints de gastro-en-

téralgie (goutte torpide, albuminurie, diabète ancien, etc.).



XXX. — **Tonique du cœur et diurétique.**

℞ Théobromine	2	grammes.
Poudre de digitale.	20	centig.
— de menthol	10	—
— de calomel.	5	—
M.		

Pour quatre cachets.
Un toutes les six heures.



XXXI. — **Vertiges des artério-scléreux.**

℞ Spartéine.	5	centig.
Poudre de noix vomique . . .	5	—
— de fève de Calabar. . .	5	—
M.		

Pour une pilule.
(A prendre avant chaque repas.)



XXXII. — **Suppositoires contre l'entéralgie.**

℞	Beurre de cacao.	Q. S.
	Bromure de camphre	50 centig.
	Extrait de ciguë.	25 —

M.



XXXIII. — **Potions contre l'asthme arthritique.**

℞	Sirop de café.	300 grammes.
	Iodure de lithium. . . .	10 —
	Alcoolature d'aconit. .	ââ XXX gouttes.
	Teinture de belladone .	

M.

Cuiller à soupe avant le dîner et au coucher.



XXXIV. — **Gouttes contre l'accès d'asthme.**

℞	Teinture de tolu	ââ 10 grammes.
	— thébaïque . . .	
	Ether sulfurique.	
	Iodure d'éthyle.	
	Teinture de capsicum. . .	
	— de lobélie . . .	

M. S. A.

Vingt gouttes tous les quarts d'heure, dans une petite tasse d'infusion très chaude de quebracho ou de polygala.



XXXV. — **Traitement préventif des congestions.**

℞ Sirop d'hamamelis	300	grammes.
Teinture de rhubarbe. . .	20	—
— de digitale. . . .	10	—
Iodure de sodium.	15	—
Sulfate de spartéine. . . .	1 gr. 25.	
M.		

Une cuillerée à soupe avant le repas, chez les personnes prédisposées aux congestions ou à l'apoplexie.



XXXVI. — **Douleurs aortiques des arthritiques.**

℞ Teinture de benjoin saturée. .	60	grammes.
— éthérée de digitale. .	25	—
Extrait thébaïque	5	—
Essence de Wintergreen . . .	5	—
M. S. A.		

En badigeonnage trois fois par jour (dans l'aortite, l'asthme cardiaque, l'angine de poitrine, etc.) sur le thorax et recouvrir d'ouate.



XXXVII. — **Congestion hépatique.**

1° Tous les matins, lavement froid avec infusion de saponaire additionnée d'un gramme d'acide benzoïque.

2° Matin et soir, prendre, dans une infusion chaude de bétoine, une cuillerée à soupe de :

℞	Sirop des cinq racines	500 grammes.
	Extrait hydro-alc. de boldo .	10 —
	Salicylate de soude	5 —
	Acétate de potasse	3 —
	M.	

3° Badigeonner, matin et soir, la région du foie avec :

℞	Teinture de capsicum . .	âã 20 grammes.
	— d'iode	
	— de noix de galle .	
	M.	

4° Recommander aussi la diète lactée : lait additionné de 1 ou 2 grammes de benzoate de soude par litre.



XXXVIII. — **Hépatalgie des goutteux.**

℞. Extrait de boldo.	15 centig.	
Salicylate de magnésie	10	—
M.		

Pour une pilule.

Faites-en cent (deux à huit par jour, aux repas).

En se couchant, prendre, dans un verre d'eau alcaline chaude (2 grammes de benzoate de soude, dans un verre d'infusion chaude de pensée sauvage), 2 grammes de bromure de strontium.



XXXIX. — **Vertiges d'estomac.**

Prendre avant chaque repas, avec une solution de menthe poivrée, l'un des paquets :

℞ Noix vomique pulvérisée. . . .	10 centig.	
Magnésie calcinée.	20	—
Hyposulfite de chaux.	20	—
Vanilline.	5	—

M.

Pour un paquet.



XL. — **Urticaire aiguë.**

Dix gouttes d'éther sulfurique tous les quarts d'heure dans une tasse de tisane d'orge. Lotions locales avec parties égales de glycérine et de liqueur de van Swieten, puis poudrer de talc salicylé à 2 p. 100.



XLI. — **Urticaire chronique.**

Avant chaque repas, un cachet de :

℞ Benzonaphtol.	āā 20 centig.
Bétol	āā 20 centig.
Magnésie lourde.	āā 20 centig.

M.

Bains tièdes prolongés avec 30 grammes d'acide chlorhydrique fumant (pour 300 litres d'eau), à prendre dans une baignoire de bois.



XLII. — **Eczéma arthritique.**

1° Tous les matins, dans du lait, prendre une cuiller à café de la poudre :

℞ Sulfate de soude	à parties égales.
Benzoate de soude	
Bicarbonate de soude . . .	
Phosphate de soude. . . .	
Salicylate de soude	
M.	

2° Avant chaque repas, l'un des cachets de :

℞ Poudre d'hydrocotyle	50 centig.
— de soufre lavé	20 —
Bioxyde de manganèse.	10 —
Arséniate de fer	1 —
M.	

Pour un cachet.

3° Localement, onctions trois fois par jour avec :

℞ Glycérolé d'amidon. . . . . 40 grammes.
Ergotine. . . . . 1 —
Acide citrique . . . . 50 centig.
Précipité blanc. . . . . 25 —
M.



XLIII. — **Badigeonnages contre l'acné.**

℞ Benzine . . . .
Essence de lavande . . . . } ââ 10 grammes.
Soufre précipité. . . . . .
M.

Trois fois par jour avec un pinceau.



XLIV. — **Prurit de l'anus.**

℞ Glycérolé d'amidon . . . . . 45 grammes.
Bromure de strontium . . . . 4 —
Salicylate d'hydrargyre. . . . 25 centig.
Menthol . . . . 50 —
Cocaïne . . . . 30 —
M.

Pour onctions trois fois par jour (gros comme un pois) précédées de lotions prolon-

gées et chaudes avec l'eau phéniquée au centième.



XLV. — **Topique abortif des furoncles.**

℞ Teinture d'arnica.	}	ââ 5 grammes.
— d'iode		
Extrait de ratanhia. . . .		
Antipyrine		

M.

En badigeonnages quatre fois par jour.

Faire prendre, en même temps tous les jours, dix à vingt gouttes de teinture de colchique dans du sirop de goudron.

En cas de récidive, antisepsie intestinale par les pilules suivantes :

℞ Aloès	5 centig.
Soufre lavé.	15 —
Acide phénique pur	2 —

M.

Pour une pilule.

(A prendre en se couchant.)



XLVI. — **Lotions contre l'érythème noueux.**

℞ Infusion de sureau.	500	grammes.
Sel ammoniac.	30	—
Teinture de gaultheria. . .	15	—

M.

Pour lotions avec de l'ouate hydrophile que l'on maintient cinq minutes au contact.



XLVII. — **Dysménorrhée et tympanisme arthritiques.**

℞ Teinture d'oranges amères .	ââ 10 grammes.
— de vanille	
— de cubèbe	
Huile essentielle de rue. . .	XX gouttes.

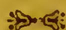
M. S. A.

Dix gouttes trois fois par jour dans une infusion chaude de maté ou de coca.

En se couchant, prendre, dans une infusion de safran, une cuiller à soupe de :

℞ Eau de menthe poivrée . . .	250	grammes.
Sirop d'éther	50	—
Esprit de Minderer.	15	—
Teinture de cannabis. . . .	5	—

M.



XLVIII. — **Sécheresse de la gorge.**

℞ Glycérine pure.	60 grammes.
Teinture de capsicum. . . .	10 —
Acide phénique.	50 centig.
Solution iodo-tannique. . . .	8 grammes.
M.	

En badigeonnages trois fois par jour et en pulvérisations avec quatre ou cinq fois autant d'eau.



XLIX. — **Psoriasis lingual.**

Glycérine redistillée.	60 grammes.
Baume du Pérou	10 —
Extrait sec d'hamamelis . . .	5 —
Phénate de soude.	2 —
M.	

En badigeonnages.



L. — **Collutoire contre l'aphte.**

Glycérine	60 grammes.
Éther	10 —
Biborate sodique	5 —
M.	



LI. — Frictions contre l'alopécie atrophiante des arthritiques.

℞ Alcoolé de romarin	400	grammes.
— de ratanhia	100	—
Glycérine	40	—
Teinture de cantharides . . .	20	—
Cinchonidine	4	—
Vanilline	2	—

M. (agitez).

Matin et soir, à l'aide d'une brosse demi-dure



LII. — Autre formule.

℞ Teinture de jaborandi	60	grammes.
— de savon	âà 20	—
— de Fioravanti . .		
— de pyrèthre . . .		
Huile de bouleau		
Extrait sec de quinquina . .	5	—
Bi-iodure d'hydrargyre . . .	20	centig.
Essence de santal	60	—

M.





TABLE DES CHAPITRES

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

Les Arthritiques

DU MÊME AUTEUR

(ENVOI *franco* CONTRE MANDAT)

Hygiène et Traitement des Maladies vénériennes	3 »
Hygiène et Traitement des Maladies de la peau.	3 »
Les Troubles digestifs	4 »
Les Propos du Docteur (2 volumes) . . .	3 50 et 5 »
Les Odeurs du Corps humain (2e édition). . . .	2 »
L'Hygiène de la Beauté (8e édition)	4 »
L'Hygiène de l'Estomac (8e édition)	4 »
L'Alcoolisme (préface de Dujardin-Beaumetz). . . .	3 50
L'Hygiène du Travail, préface d'Yves Guyot. . . .	4 »
La Santé par l'Exercice (4e édition)	4 »
L'Hygiène des Sexes (5e édition).	4 »
Misères nerveuses (4e édition)	3 50
L'Hygiène des riches (3e édition)	4 »
Formulaire de Médecine (6e édition)	5 »
Précis d'Hygiène (en collaboration).	6 »
La lutte pour la santé.	3 50
Hygiène et médecine journalières (4e édition). .	3 50
La Santé de la femme	4 »
Les remèdes qui guérissent	4 »
Les maladies épidémiques (2e édition).	1 »
Hygiène et traitement du diabète (6e édition) . .	3 »
Esquisses d'hydrologie clinique (14 fascicules). .	»

DOCTEUR E. MONIN

LES ARTHRITIQUES

(MÉDECINE ET HYGIÈNE)

« *In morbis vita sana superstes.* »

PARIS
OCTAVE DOIN, ÉDITEUR
8, PLACE DE L'ODÉON, 8
1898

